

Les Figuiers De Barbarie

Rachid Boudjedra

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RACHID BOUDJEDRA

Les figuiers de Barbarie

roman

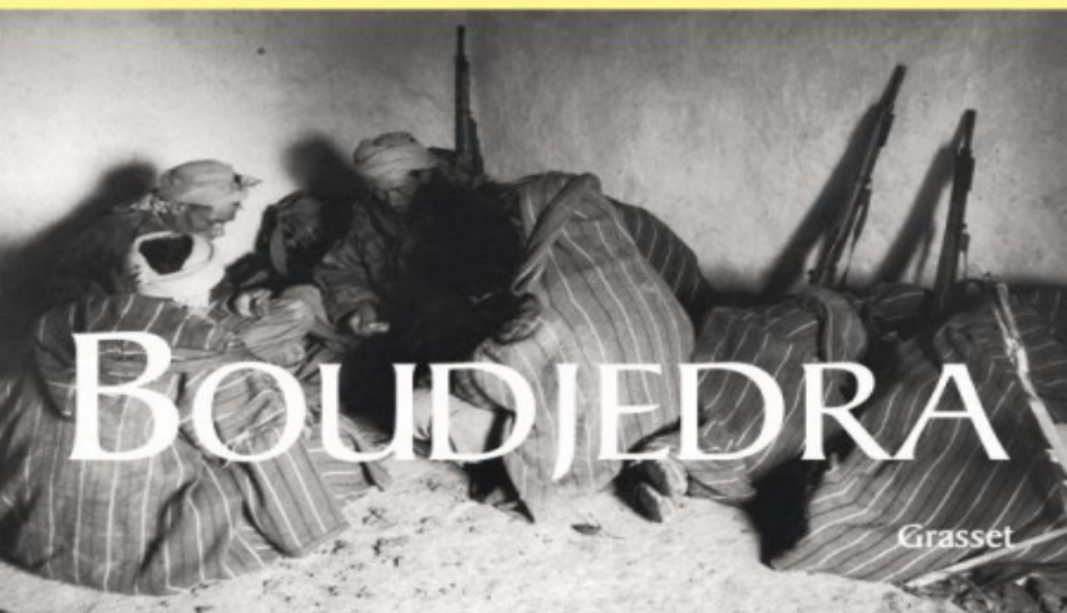


Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2010.*

978-2-246-70519-2

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Grasset

LETTRES ALGÉRIENNES, 1995.

LA VIE À L'ENDROIT, 1997.

FASCINATION, 2000.

LES FUNÉRAILLES, 2003.

Aux Éditions Denoël

LA RÉPUDIATION, 1969.

L'INSOLATION, 1972.

TOPOGRAPHIE IDÉALE POUR UNE AGRESSION CARACTÉRISÉE,
1975.

L'ESCARGOT ENTÊTÉ, 1977.

LES 1001 ANNÉES DE LA NOSTALGIE, 1979.

LE VAINQUEUR DE COUPE, 1981.

LE DÉMANTELEMENT, 1982.

LA MACÉRATION, 1984.

GREFFE, 1985.

LA PLUIE, 1986.

LA PRISE DE GIBRALTAR, 1987.

LE DÉSORDRE DES CHOSES, 1991.

FIS DE LA HAINE, 1992.

TIMIMOUN, 1994.

MINES DE RIEN, 1995.

Aux Éditions SNED (Alger)

POUR NE PLUS RÊVER, 1965.

Aux Éditions Hachette

JOURNAL PALESTINIEN, 1972.

Aux Éditions Zulma

PEINDRE L'ORIENT, 1996.

*Aux Éditions Barzakh (Alger) et aux Éditions de l'Aube (La Tour-
d'Aigues)*

CINQ FRAGMENTS DU DÉSERT, 2001 et 2004.

Aux Éditions Dar El Gharb (Oran)

HÔTEL SAINT-GEORGES, 2007.

Aux Éditions Actes Sud (Arles)

CINQ FRAGMENTS DU DÉSERT, 2008.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

CHAPITRE I

Lui, toujours avec cet air froissé, cette peau chiffonnée, ce teint jaunâtre et ces yeux tellement tristes ! Avec ce visage absent posé sur des costumes de grandes marques, mais jamais de cravate. Des chemises, plutôt, à col ouvert l'été, et des pulls en cachemire l'hiver. Me rappelant, cette élégance vestimentaire, ces fameux placards, pendant notre enfance et notre adolescence, qui contenaient une dizaine de costumes luxueux. Et puis, en bas des placards, une dizaine de paires de chaussures italiennes, aux couleurs assorties à celles des costumes, des chemises et des pulls, comme éternellement neuves et dont il émanait une odeur de cuir brut qui me faisait tourner la tête et me laissait jaloux mais surtout étonné devant ce luxe. Ces vêtements venus de là-bas, d'un quelque part fascinant, un monde que l'on connaissait à travers ses journaux, ses livres, ses films d'une façon très vague, mystérieuse et surtout hostile.

D'autant plus que son père possédait une penderie beaucoup plus importante que je n'avais jamais vue, mais devinée à travers celle du fils et matérialisée à travers le père qui portait ses costumes d'une façon sobre, militaire, presque figée. Jamais le même costume, à la différence de son fils, avec des cravates de très belle qualité assorties, souvent, à la couleur de ses yeux. Ces yeux bleus. Topaze ? Turquoise ? selon la lumière et la qualité de l'atmosphère. Tous ces costumes, qui lui donnaient un air efféminé, timide presque. Et cette gueule, pas du tout un visage ! mais une gueule dont les traits fins, la chevelure blonde coiffée avec une raie à gauche, explosaient littéralement à la face de ses interlocuteurs, tant il était beau, et silencieux, comme si sa beauté le rendait susceptible avec les hommes et maladroit avec les femmes.

Lui, Omar le fils, était plutôt quelconque, malingre, avec un teint noiraud et des cheveux frisés. Il ne ressemblait ni à son père ni à sa mère. Il en était l'antithèse. Physiquement tout les opposait. Moralement, ils étaient les mêmes. Très copains, très complices, mais jamais d'effusion, jamais d'étreinte, jamais rien. Dès qu'on les voyait ensemble, on comprenait très vite qu'ils communiquaient à merveille grâce à un fluide continu qui passait entre eux.

Omar avait presque le même âge que moi et à mesure que nous avançons dans nos vies, il faisait semblant de prendre ses distances. Moi aussi. Mais nous nous portions une sorte d'estime, depuis

toujours, depuis la période des placards pleins de beaux costumes et de belles chaussures et qu'il ouvrait, chaque été, lorsque nous venions, ma famille et moi, dans cette petite ville de l'Est algérien pour y passer nos vacances, d'une façon théâtrale, pour exhiber son trésor dont j'étais quelque peu jaloux, parce que moi je ne possédais aucun costume mais deux vestes, deux pantalons et une seule paire de chaussures que je portais jusqu'à l'usure totale.

Cette estime doublée d'une sorte d'admiration avait donc perduré et là, le voyant dans ce hall de l'aéroport d'Alger, avec cette tête ravagée par la mélancolie et l'alcool, posée sur un costume d'alpaga raffiné, dont on ne pouvait même pas déceler la couleur. Là je me dis : « Il ne changera donc jamais ! »

Puis quand nos deux regards se croisèrent, je m'empressai d'aller vers lui, alors qu'il ne se pressait pas beaucoup pour venir à ma rencontre, bien qu'il en mourait d'envie. Il faisait semblant. C'était sa façon d'être coquet.

Omar avait faim de tendresse.

Je me hâtais, sachant qu'il était susceptible et qu'il était devenu aigri, triste et malheureux, malgré sa réussite professionnelle et ses beaux costumes.

Nos rencontres dans cet aéroport n'étaient pas vraiment fortuites. Bien au contraire, c'étaient de vrais rendez-vous. Tout un rituel dont nous ne pouvions pas nous passer. Cela durait depuis si longtemps. Un jeu, pervers, déroutant et affectueux.

Nous nous sommes embrassés, comme ça. Poliment. Froidement presque. Je dis : « Salut cousin ! Constantine ? Bien sûr ! » Il répondit : « Salut cousin. Oui, Constantine. Toi aussi, n'est-ce pas ? » Je dis : « Comment va la vie ? » Il dit : « Bah ! Standard tu sais. Stand-by ! » Il avait fait une partie de ses études d'architecture aux Etats-Unis et ponctuait souvent ses phrases par un mot anglais. Sans ostentation. Sans faire exprès. Comme par inadvertance ou timidité.

Au moment où nous nous installions dans l'avion, il dit : « Et Nana comment va-t-elle ? Et Mozart ? Mais, tu sais, tu n'as rien compris à toute... »

Je n'ai pas eu le temps de répondre. Ou n'ai-je rien dit ?

Nous étions maintenant assis confortablement dans nos sièges.

Une hôtesse dit quelque chose que personne n'écouta.

Photo de lui (Omar) qu'il m'avait envoyée du maquis, dans une région au relief torturé. Je fus surpris quand le vaguemestre me

remit l'enveloppe dans laquelle il n'y avait qu'une photo. Je la retournai et regardai le dos. Il y avait le nom du lieu et une date :

CHAABET LAKHRA

14-05-60

Rien d'autre. Cette sobriété ne m'étonna pas du tout, mais le fait qu'il m'envoie sa photo en cette période de guerre épouvantable me bouleversa.

Photo de lui, donc, en tenue militaire, un peu floue, un peu cocasse, un peu rayée. Il était à peine reconnaissable. Photo qui me rappelait d'autres photos de camarades de classe disparus dans les maquis, les affaires ou les villes étrangères où ils s'étaient exilés. Photos aussi cocasses que celle d'Omar qui venait de me parvenir après quatre mois. Quatre mois pour faire une cinquantaine de kilomètres ! Me rappelant cette photo, celles coloniales du début du siècle, transformées en cartes postales et vendues dans les boutiques obscures des grandes villes. Photographies coloniales aussi pâles et dépolies que celle d'Omar qui venait de me parvenir alors que je ne m'y attendais pas. Clichés médiocres qui mettaient en branle les personnes, les architectures et les corps nus de prostituées à peine pubères. Les photographies étaient généralement comiques à cause de ce regard colonial égrillard, qui les rendait pitoyables jusqu'à l'éclatement. Très jeune, déjà, ces cartes postales m'exaspé raient, si chargées de perversions dramatiques qu'elles finissaient par me faire éclater de rire, comme pour me défouler d'une telle indécence, d'une telle expropriation de ces corps nubiles ou de ces architectures de guingois ou de ces militaires français barbus ou moustachus posant dans des bordels faméliques, dans des studios aux décors fantasmagoriques et prenant des poses invraisemblables qui donnaient à la soldatesque des visages hilares ou des gueules chafouines.

Photographies coloniales et abjectes parce qu'elles faisaient fi de tout le chagrin du sujet convoité, à travers une vision de l'autre cannibale et vorace.

Telles aussi ces cartes postales représentant des Algériens pendus à des gibets vermoulus, envoyées par les Européens d'Algérie à leurs bien-aimées, leurs parents ou leurs amis de France, avec cette inscription générique : « Bons baisers d'Algérie. » J'en avais toute une collection, de ces photographies de l'horreur, que je cachais aux autres membres de la famille. À ma mère surtout, trop sensible. Et à Zigoto, mon frère cadet capable de les lui fourrer sous le nez pour l'effrayer.

J'étais pris, coincé entre le fou rire et les larmes en regardant cette photographie d'Omar où on le reconnaissait difficilement. Sauf à cette tristesse qui émanait non seulement de ses yeux mais de toute sa personne. Puis je le trouvais ridicule avec cet uniforme trop grand pour lui, ce calot de travers et ce vieux fusil qu'il ne savait pas porter fièrement.

Mais j'en voulais surtout à Omar, de ne m'avoir griffonné au dos de cette photo de mauvaise qualité qu'un nom de lieu, Chaabet Lakhra, et une date : 14-05-1960.

Pire, je lui en voulais d'être mal habillé avec cet uniforme, ce calot idiot, ce... Lui qui m'avait toujours fasciné, et à ce jour encore, par son élégance, ses placards pleins...

Quelques semaines plus tard il allait être grièvement blessé et évacué sur Moscou. Il était dans cet avion où je le rencontrais très souvent parce que nous faisions régulièrement la navette entre Constantine et Alger. Ces rencontres trop fréquentes m'intriguaient beaucoup : lui pour des raisons professionnelles, et moi pour aller passer quelques semaines dans la grande maison familiale de Constantine, à neuf cents mètres d'altitude, dans ce climat sec et revigorant que j'aimais tant.

Omar, à peine installé dans son siège, dit à brûle-pourpoint, comme s'il parlait à quelqu'un derrière moi, sans me regarder : « Tu sais, tu n'as toujours rien compris à cette... » Il n'avait pas fini sa phrase. Je n'avais pas besoin qu'il la finisse. Je savais ce qu'il voulait dire puisqu'il me l'avait répétée depuis 1962, l'année de l'Indépendance, où nous avons entamé nos études à l'Université d'Alger. Depuis la fin de nos études, on ne se fréquentait plus vraiment. On se rencontrait, seulement. C'était bizarre. Souvent par hasard. Souvent parce qu'il s'arrangeait pour se mettre en travers de mon chemin, en sortant de nulle part, pour me parler et m'expliquer son histoire ou plutôt la vision qu'il avait de son histoire. Ou plutôt de l'histoire de son père et de son frère cadet. Ou plutôt de cette culpabilité qui... Comme si nous faisions exprès, tous les deux, de nous rencontrer par hasard, alors qu'il n'en était rien. Nous nous attirions l'un l'autre mais nous refusions de l'admettre.

Au début, je remettais en cause ce discours qu'il me récitait en essayant désespérément de me convaincre. Arrivés à Constantine, nous passions nos nuits à discuter et à boire du vin rouge ou du whisky. Il commençait toujours par cette sempiternelle phrase qui m'agaçait beaucoup : Tu sais... Je finis par dire, une nuit, de guerre lasse : « Oui je sais, et tu as raison. D'accord, c'est moi qui ai tort. Mais tout ça c'est fini. Toi, tu as été formidable. Tu as assumé. Tu es

allé jusqu'au bout de toi-même. A contre-courant. Le maquis, les études brillantes, les réalisations prodigieuses. T'as réussi. Tu as étudié à Chicago ! Tu es devenu le meilleur architecte du pays. Tu es reconnu dans le monde entier. Et puis (j'essayais de le faire rire) tu es l'homme le mieux fringué du pays. Alors tu sais, le reste, le passé... Donc tu as raison. »

Il se mettait en colère. Une colère froide, effrayante. Même après avoir vidé quelques bouteilles de vin ou une bouteille de scotch, il restait cinglant dans sa colère : « Alors c'est ça ? Tu essayes de m'embobiner. Tu dis que j'ai raison, alors que tu penses le contraire. Je n'ai pas besoin de ta pitié... Encore un peu de Glenfidish ? Non je n'ai pas besoin de ta pitié car je ne suis pas pitoyable. Tu me flatte avec mon élégance, mes réalisations, mais pour le reste, ce qui compte vraiment pour moi, car il n'y a que ça qui compte pour moi, tu te débines, tu me cèdes comme si j'étais un enfant capricieux. Tu me laisses tomber... » J'essayais de le couper : « Je n'en ai rien à faire de ton père et de ton frère cadet. C'est toi qui m'intéresses. J'ai beaucoup aimé ton père mais c'était un flic, Omar ! Et pas n'importe lequel. Commissaire divisionnaire dans la ville la plus dure, la plus infernale de la résistance. Commissaire divisionnaire à Batna pendant toute la guerre. (Batna c'était l'enfer !) Inamovible. Et toi, tu... » Il se taisait alors. Je voulais qu'il crie, qu'il réagisse, qu'il me frappe... Mais il rentrait dans sa coquille, remplissait nos verres et au bout d'un quart d'heure de silence insupportable il disait juste : « Tu n'as jamais rien compris à toute... » Puis il se taisait pour le restant de la nuit, assis à siroter son verre. Comme mort.

Je finissais par m'en aller, sans même lui dire au revoir. Sans prononcer un mot. Il faisait de même. Il m'épuisait. Il me rendait fou. Je ne voulais pas entrer dans son jeu, mais il finissait toujours par me faire tomber dans sa culpabilité malade. Je me mettais à avoir des doutes.

Ce jour-là, à l'aéroport d'Alger, en montant dans l'avion à destination de Constantine, j'étais décidé à en finir avec lui, à le débarrasser de ses fantômes, à le délester de son chagrin. J'avais une heure pour le convaincre. La durée du vol Alger-Constantine. Une heure. Juste une heure.

L'avion s'élança sur la piste pour prendre son envol.

CHAPITRE II

Je n'aime pas les gens heureux. Le bonheur m'a toujours ennuyé. Omar était malheureux ; c'est pourquoi je l'aimais. J'avais besoin de son malheur et de cette admiration que je lui vouais secrètement. Mes rapports avec lui étaient quand même étranges. Cela ne me ressemblait pas de profiter du malheur des autres, mais le sien, ce destin dramatique et incohérent, me fascinait car il résumait à lui seul toute l'histoire tragique de mon pays. Il émanait d'Omar, de son histoire familiale, de son refus d'être honnête et lucide face à l'enchevêtrement des événements, une sorte de radiographie sur laquelle on pouvait lire – certes difficilement – cette histoire collective, effroyable et douloureuse de l'Algérie.

Chaque fois que je le rencontrais, Omar m'imprégnait de sa douleur. C'étaient plutôt des impressions, des sensations, quelque chose de fugitif. Tous ces stigmates accumulés par mon cousin après cette douloureuse période s'enrichissaient les uns les autres de rajouts, avec des sens cachés, se distinguant grâce à des nuances et des différences ténues, quelque peu délavées, gonflées sous l'effet de la mémoire devenue confuse à force de frôler la mort. D'un danger à l'autre, d'une perte de conscience à l'autre, elles avaient plus de consistance, étaient plus ramassées sur elles-mêmes.

Omar avait un seul but dans la vie. Il tentait d'échapper à cette confusion dont il souffrait à cause de cette réalité falsifiée, de ce père collabo et de ce frère OAS. Faussée et complètement chamboulée pour une raison qui lui échappait et dont le but était de se débarrasser de ce remords qui le tenaillait non pas depuis qu'il avait compris l'histoire de sa famille mais depuis toujours. Cependant une véritable correspondance préexistait entre les éléments divers de ce faisceau familial bourré d'intuitions, de sensations, de trahisons, de lâchetés et d'héroïsmes (son grand-père et lui avaient été des patriotes intransigeants et des résistants conséquents), de fantasmes reliés intimement les uns aux autres mais capables de cesser brusquement, de se contredire, de buter contre les faits entêtés, d'enfreindre toutes les lois de la paramnésie, de se surpasser, de se dédoubler, de rétrécir, etc.

Ma relation avec Omar était donc d'une complexité ardue mais excitante. Il ne resta pas longtemps au maquis. Après quelques mois, il fut grièvement blessé, et évacué sur un hôpital de Moscou.

Moscou. Hôpital. La nuit s'éparpillait dans l'air et s'y dissolvait. Dès que les premières particules de lumière bombardaient l'atmosphère, Omar se réveillait, les membres engourdis, rongé par une lassitude mentale et un épuisement dont il lui était difficile de discerner l'origine. Il se rappelait que la guerre était finie pour lui et que sa jambe était sauvée. Il se rappelait, avant toute autre chose, sa pouliche préférée, Fascination II, hennissante, galopant à une vitesse foudroyante, comme coulée dans du plomb telles les statuettes des chevaux et les figuiers de Barbarie, emblème de l'écurie de Si Mostafa, son grand-père, auxquels il vouait une passion, posées sur les étagères dans le bureau du patriarche en compagnie des trophées et des coupes gagnés à travers le monde entier. Il ne cessait de se répéter que la guerre était finie. C'était alors qu'il s'engloutissait dans la fluidité de cette atmosphère soyeuse, émettant des signaux et des couleurs où dominaient particulièrement celles, lie-de-vin, jaune paille et prune dont sa mère, Nadya, raffolait. Elle était d'une beauté exceptionnelle et il émanait d'elle une sensualité, une énergie affolantes.

Sa mère s'arrangea pour lui rendre visite dans cette ville si lointaine... Mais comment avait-elle su qu'il était dans cet hôpital de Moscou ? Omar soupçonnait les services de renseignement de la résistance, aussi efficaces que redoutables, d'avoir aidé sa mère qui faisait certainement partie du réseau d'informateurs de la ville de Batna dont son mari était le commissaire divisionnaire. Ils lui avaient certainement fourni un faux passeport et l'avaient aidée à tromper la vigilance de la DST française, pour arriver après des tours et des détours nombreux jusqu'à Moscou, terre ennemie des autorités coloniales de l'époque.

Elle était chargée de cadeaux, de photographies récentes représentant les membres de la famille et tous les chevaux du hara, dont Fascination II, toujours éblouissante. Nous avons assisté une seule fois, Omar et moi, à la saillie de cette magnifique jument par un étalon de grande race. Je me souviens encore de cette scène dont la violence nous avait sidérés et effrayés. Les deux animaux s'affrontaient violemment et les palefreniers les encourageaient à haute voix. La bave giclait de partout. Tout le monde était surexcité. Cette scène bestiale m'avait choqué, dégoûté et traumatisé. Elle arriva donc, par surprise, amenant avec elle ce grabuge inimitable, cette agitation si caractéristique, ces toilettes européennes si extravagantes qu'elle confectionnait elle-même, cette beauté ambiguë, cette sensualité torrentielle. Omar se mettait alors à lui demander des explications tandis que les effets de la chaleur de ce mois d'août russe continuaient à déformer les objets et les rares

meubles en leur donnant un aspect surprenant. Ce qui épaississait – du coup – les différentes strates de l'atmosphère, entre pénombre et flamboiement, entre plaques épaisses d'obscurité et plaques foisonnantes de lumière crue.

L'atmosphère qui régnait dans la chambre de l'hôpital en devenait embuée, concentrée et comme accumulée couche sur couche, humidifiant de la sorte la surface du miroir. Pour montrer à sa mère que sa jambe était guérie, Omar quittait péniblement son lit, faisait quelques pas, allait vers le lavabo, se peignait les cheveux en se regardant dans la glace, scrutant les traits de son visage, les tâtant, faisant aller et venir son index sur la peau de ses joues granulées par une barbe rugueuse de quelques jours, se rendant compte alors que les poils avaient poussé dru, pendant que la chambre se mettait à tourner sur elle-même. Il tenait bon. Evitait de justesse de tomber ou de s'évanouir, pour ne pas inquiéter sa mère.

Il laissait alors les souvenirs remonter, ses jours et ses temps dilatés, pleins de petits bonheurs et de petits malheurs ordinaires, malgré cette accumulation d'ambiguïtés sur ses origines berbères, arabes et turques, et, depuis maintenant deux ans, depuis son départ au maquis, cette relation étrange avec sa mère dont il n'arrivait pas à préciser le cours. Sa rupture avec son père qu'il soupçonnait de collaborer avec les autorités coloniales, certains jours, et qu'il innocentait, d'autres jours, en pensant qu'il prenait ses ordres de l'Organisation qui lui aurait conseillé de rester à son poste de commissaire divisionnaire de la ville de Batna, et de jouer le rôle d'agent double. Et puis il ne cessait pas, depuis l'arrivée de sa mère, Nadya, à Moscou, de se demander quel rôle elle jouait dans l'Organisation.

Il se perdait souvent dans le labyrinthe des conjectures, du sang et de la trahison, ne sachant plus qui il était et où il en était malgré l'aplomb de Nadya, voire cette façon qu'elle avait de balayer toutes ses appréhensions d'un geste de la main qui se voulait aussi décontracté que cocasse mais dont il percevait la trajectoire pathétique à travers une sorte de désespoir refoulé, avec une rigueur impitoyable. A la manière de ces dix-neuf horloges siciliennes imaginaires qu'elle aurait apportées avec elle de sa ville natale, lors de son mariage, criblant l'espace à chaque segment essentiel du temps dans une sorte de somptuosité calculée et de lenteur mesurée. Comme si les dix-neuf horloges auxquelles il pensait souvent, mais qu'il n'avait jamais vues ni entendues carillonner le faisaient exprès, pour venir à bout de ses nerfs et le déséquilibrer, pour aller se perdre dans la géographie spacieuse des mots et l'embarquer, lui, dans les équations d'une logique débonnaire. Mais il s'en méfiait.

Nadya disait : « Mais ton père est un combattant de l'ombre. Il travaille sous les ordres de l'Organisation. Qu'est-ce que tu vas chercher là ! Allons, Omar, tu n'as pas honte de soupçonner ton père ? Et Salim, il n'a jamais fait de politique, lui ! Il veut seulement s'amuser comme tous les garçons de son âge. Tu sais qu'il danse à merveille, ton frère ! Et moi ? Qu'est-ce que tu penses de moi ? »

Les nouvelles photographies que sa mère avait apportées ne représentaient pas seulement les membres de la famille mais aussi les belles mosquées, églises et synagogues de ces capitales visitées par le grand-père pendant l'absence d'Omar. Elles représentaient aussi les énormes ports pansus avec, à l'arrière-plan, l'imbrication de leurs structures, la somnolence de leurs bateaux aux formes multiples. Marseille (où on fabriquait pendant l'époque coloniale, qui a duré cent trente ans, du savon avec les ossements d'Algériens qu'on pillait dans les cimetières !), Gênes, Barcelone où Monsieur Baltayan, un Arménien exilé en France, inamovible ami et incontournable associé, continuait à gérer les affaires concernant la vente, l'achat et le croisement des chevaux de course, en Europe. Nadya, depuis qu'elle avait fait intrusion dans cette chambre d'hôpital moscovite, n'avait pas cessé de lui donner des nouvelles : Si Mostafa, son beau-père, continuait à courir le monde à la manière des géographes et des navigateurs anciens qu'il ne cessait de lire et d'admirer, toujours à la recherche de nouvelles races, de nouveaux étalons ou pouliches afin de les croiser avec ses propres chevaux. Il refusait obstinément de vendre Fascination II que les acheteurs lorgnaient, depuis le départ d'Omar à la guerre, pensant peut-être que le petit-fils mourrait certainement au maquis ou qu'il serait vite pris par l'armée française, vite torturé, vite condamné à mort et vite guillotiné, et que le riche propriétaire mourrait lui aussi de chagrin. « Tu sais qu'il continue à faire de la politique, à son âge ! Tu te rends compte ? Quel grand-père, tu as ! »

Cette curieuse attitude de Nadya intriguait Omar. Il savait qu'elle jouait le rôle de mère poule et d'épouse intransigeante, mais il la soupçonnait de... Omar imaginait les tempêtes fulgurantes, les vents de sable, les glaciations arctiques, les déserts gelés, les marécages gluants, les plantes exotiques, les plaines andalouses où paissaient de magnifiques chevaux, les villages africains craquelés, les ouvriers chinois souriant sur leurs bicyclettes, les jeunes filles africaines, les prostituées algériennes ou marocaines ou cochinchinoises, etc. Ainsi, il imaginait alors qu'il était si loin, tout un monde grouillant qui pénétrait dans la maison familiale grâce à ces fameuses photographies de Si Mostafa et qui effrayait son épouse, sa belle-fille et toutes les autres femmes de la tribu, choquées par

l'extravagance, l'érotisme ou l'indécence de certaines reproductions que le grand-père achetait sans trop de discernement ni de vigilance, tant il était naïf.

Si Mostafa inscrivait au dos de ces fameuses cartes postales des formules d'une tendresse incroyable pour un homme de sa génération, issu d'une société archaïque, puritaine et hypocrite. Tout le contraire de mon propre père, un salaud de féodal polygame et pédophile, Si Mostafa envoyait souvent les photographies des étalons et des pouliches qu'il achetait et donnait beaucoup de détails concernant le cheval, le lieu de la transaction, la date de l'acquisition. Il écrivait en français pour éviter les complications de la censure coloniale qui considérait l'écriture arabe comme quelque chose de subversif ; même si les chiffres de la date (jour, mois, année) étaient quand même ! arabes.

Ce monde paradoxal et parfois obscène entraînait donc dans cette grande demeure, que Nadya continuait à gérer malgré le départ de son fils au maquis où il avait été blessé huit mois après l'avoir rejoint. Malgré les rumeurs concernant Kamel son époux et malgré les racontars au sujet de son fils cadet Salim à qui on reprochait de trop fréquenter les bals des colons, les samedis soir. Malgré les soupçons qu'Omar nourrissait à son sujet.

L'avion était maintenant en pleine ascension.

CHAPITRE III

Omar avait lu quelque part qu'une langue est révélatrice des équivoques de son histoire. Il pensait qu'on pouvait aussi appliquer cette formule à un pays. A son pays, en particulier. Et il en était plus troublé lorsqu'il se rappelait que son père, le commissaire divisionnaire, imposait l'usage de la langue française à toute sa famille, malgré la désapprobation farouche de son grand-père, l'éleveur de chevaux. Cette attitude le chiffonnait car il savait que son père n'était pas et n'avait jamais été vraiment un collaborateur, pendant la guerre. Il savait que c'était plus ambigu que cela, plus compliqué, plus contradictoire, mais l'insistance de son père à parler un français châtié l'avait toujours troublé et rendu soupçonneux. D'autant que son physique d'Aryen était troublant. Il voyait dans cette équivoque que l'histoire coloniale a laissé persister non seulement au sein de cette famille plutôt aristocratique, d'origine turque et dont le chef était un riche propriétaire terrien qui possédait ce haras connu dans toute la région et au-delà pour la qualité de ses chevaux de race arabe qui raflaient beaucoup de prix sur les champs de course du monde entier. Si Mostafa le grand-père d'Omar était polyglotte de par son métier qui l'obligeait à parcourir le monde pour accompagner ses chevaux, ou pour dénicher d'autres perles rares ; mais il ne parlait le français qu'avec des Français. Jamais avec les membres de sa famille d'autant plus que son épouse ne parlait que le berbère et l'arabe.

C'était cette ambiguïté linguistique et nationaliste qui semait le doute dans l'esprit d'Omar sur les activités de Kamel son père pendant la guerre, alors qu'il occupait le poste de commissaire divisionnaire à Batna la capitale des Aurès et le lieu géométrique de l'insurrection de 1954, contre l'occupation française. Il revenait sans cesse à cette phrase qui ne cessait de tourner dans sa tête, jusqu'à ce jour où je l'avais rencontré à l'aéroport d'Alger et où nous avions pris tous les deux le vol pour Constantine et que j'avais décidé d'en finir une fois pour toutes avec ses hésitations sur son passé et avec sa mauvaise conscience. Un vol qui durait une heure exactement, pendant laquelle je devais faire cesser toute cette confusion et tout cet amalgame qui le minait depuis une trentaine d'années.

Dès que nous fûmes assis, il redit comme machinalement, mine de rien : « Une langue n'est rien d'autre que l'intégrale des équivoques

que son histoire y a laissé persister. » C'était comme un récitatif. Un requiem. A force de la répéter, il s'était mis à la chanter, ou presque. Il dit : « Je n'ai jamais su qui a dit cette chose-là. C'est génial ! » Je dis : « Ce n'est pas important, mais elle est tellement juste et lucide. » Il dit : « Elle est incroyable ! Elle s'applique à nous, à notre histoire, à notre pays tant de fois colonisé, entubé, trahi, balayé, envahi... Elle s'applique parfaitement à mon père, aussi. Mais attention ! Il n'a jamais été collabo ! Tu me crois, toi ! Tu me crois, n'est-ce pas ? Tu l'aimais bien, toi... Un chic type... » Je dis : « C'est vrai. » Il dit : « Qu'est-ce qui est vrai ? Les équivoques de l'histoire ou la gentillesse de mon père ? » Je dis : « Surtout l'ambiguïté de l'Histoire... La preuve, tu ne cesses pas d'en souffrir, d'en baver... Depuis ton retour du maquis, tu ne cesses de délirer, de t'acharner sur toi-même... On dirait que tu prends plaisir à remuer tout ce sang, toute cette fange, toute cette saloperie... L'ambiguïté ! Nous sommes tous en plein dedans, et ton père aussi ! Et puis, la guerre est finie, maintenant, Omar. Il y a longtemps qu'elle est finie. Et après, on a tout raté. On a fait comme les autres. Toutes les révolutions aboutissent au ratage, mais il faut les faire quand même. »

L'avion traversait une zone de turbulences. Il tanguait et j'avais l'impression que le visage et le corps d'Omar tanguaient eux aussi. Son visage, déjà blême, était encore plus blanc. Il n'avait pas peur. Il était bouleversé par ce que je venais de lui dire dans un moment d'exaspération : « Et ton père aussi ! »

Il se tut. J'étais soulagé. Nous restâmes silencieux un long moment. Je sentais l'appareil pénétrer dans les nuages, y plonger, remonter, y plonger à nouveau. Il me rappelle les petits avions de reconnaissance de l'armée française dans les maquis et que nous appelions les Frelons parce qu'ils étaient invariablement de couleur jaune. Invariablement assourdissants. La guerre fut terrible.

L'avion continuait à monter à travers les nuages.

Pendant cette guerre, nous avons escaladé les montagnes avec l'impression, due certainement à la peur ou à l'effarement, d'être passés, comme ça, d'un claquement de doigts, en un laps de temps si étroit, d'une vie d'élèves modèles dans un lycée d'élite (nous étions quelques très rares Algériens dans ce cas) au maquis. Comme si, certains jours, ces montagnes se hissaient jusqu'à nous, apparaissant au détour d'un chemin d'une façon inattendue, ou sortant brusquement des nuages d'hiver ou des brumes d'été – celles-là beaucoup plus épaisses, opaques, trompeuses –, nous laissant pantois, éblouis. Les arbres se mettaient – alors – à tourner autour

de nous, pendant que nous marchions, escaladions la rocaïlle, rampions sur le sol glissant et bourbeux jusqu'à l'épuisement, et au-delà de l'épuisement jusqu'au chaos. Nous étions tellement harassés et nous avions tellement peur que nous avions le sentiment de marcher à côté de nos corps rompus de fatigue, comme si nos membres engourdis s'étaient éparpillés autour de nous d'une façon désordonnée.

Nous avions toujours cette impression que tout bouge, avance, se meut dans un halo ; avec cette brume de chaleur, meurtrière pour certains d'entre nous, peu habitués à cette véhémence, à ce déferlement et à ce désordre des éléments déchaînés, malgré leur immobilité absolue, malgré leur état statique. Ce chaos rocheux et végétal nous aidait à passer inaperçus, à nous dédoubler ou à voir nos silhouettes se fragmenter sous l'effet de la chaleur ou du froid pendant ces longues marches fastidieuses entre les nopals, les jujubiers, les oliviers, les figuiers de Barbarie, les carcasses de jeeps calcinées et de chars éventrés, les débris d'obus et de mines enterrées à même la rocaïlle souvent souillée sur des kilomètres par le napalm et le sang des villageois, morts, écrabouillés et comme hébétés. Ces carcasses d'avions B52 jalonnaient notre itinéraire comme s'ils avaient toujours fait partie de la configuration générale, de la calcination nécessaire à ce genre de guerre désastreuse... Et peur, surtout, de l'apparition soudaine des Frelons jaunes qui nous causaient des trouilles terribles parce qu'ils faisaient du rase-mottes. Impression qu'ils allaient atterrir sur nos têtes. Impression qu'ils allaient...

Nous portions nos vieux fusils sur l'épaule et, malgré la douleur qui nous écrasait la poitrine, il nous arrivait d'exulter, pour exorciser cette peur glaireuse, pour accélérer la victoire inéluctable – certains jours – et impossible – d'autres jours –, là, au bout de nos doigts crispés par l'attente, la fatigue, la lourdeur de nos vieilles armes. Nous ne ressentions aucune ivresse à faire cette guerre car nous avions cessé très vite de croire à ces balivernes dont nos têtes étaient bourrées. Nous avions peur. Peur de tout. De l'adversaire impitoyable. De nos chefs aussi impitoyables. Des éléments naturels, hostiles et meurtriers. Du soleil et de la chaleur. De la neige et du froid. Des morpions et des poux. De toute cette guerre faite de batailles éclairs, de guets-apens et d'embuscades, de larmes, d'excrétions de toutes sortes. Tripes de nos camarades et des soldats français exposées en dehors de leurs corps malingres et bleuis par les mouches. Entrailles vomies par la bouche. Boucheries débordant les propres contours de leurs corps et illustrant nos limites à nous qui n'étions pas encore morts. En attente de mort.

La guerre, c'est-à-dire cette douteuse sensation qui serpente à travers le réseau des nerfs tendus à cran, de la moelle épinière qui fuit, des vaisseaux qui durcissent, des os et des colonnes vertébrales de nos compagnons valeureux et de nos adversaires pitoyables, tachant l'ocre du cadastre à la fois hostile et hospitalier. Morceaux de cervelle qui éclaboussent l'espace et nous apparaissent à travers les larmes et la sueur surabondante, malgré cette calamité, cette terreur et cette cécité dues à ce trop de soleil rouge, ce trop de ciel bleu, ce trop de neige blanche, ce trop d'eau des lacs cristallins, ce trop de pluie, ce trop de canicule et ce trop de verglas. Notre rancune était inépuisable. Mitrailles et bouts de plomb effilés grêlant l'air comme les trombes d'eau de notre enfance. Nous étions trop jeunes et lorsque la nuit tombait, certains d'entre nous réclamaient leurs mamans en hurlant ou en suppliant vainement des chefs implacables. Dès le soleil levé, l'orgueil nous reprenait et nous devenions avides de violences, de prouesses militaires, de hauts faits d'armes, de bravoure et d'héroïsme jusqu'au vertige. Ce sentiment que les montagnes marchaient vers nous ! Ivresse de la vengeance ? Cruauté de l'esclave qui se déchaîne après un siècle et demi de silence, de peur, d'obséquiosité ? Peut-être. Mais nos vieilles armes ? Nous en manquions cruellement et lorsque Henri Maillot, un communiste pied-noir, s'empara d'une énorme cargaison d'armes sophistiquées de l'armée française et l'emmena dans un des maquis, l'Organisation en fut soulagée...

LE FÉLON COMMUNISTE
HENRI MAILLOT S'EMPRE
D'UNE CARGAISON D'ARMES
ET LA LIVRE AUX FELLAGHA

Les choses nous submergeaient. Nous nous étions retranchés derrière le blasphème et le défi. Nous ne cessions pas de laisser de côté les redondances de ceux qui nous haran guaient lors de la levée du drapeau, pour faire de nous des va-t-en-guerre endurcis et jubilants. Idiots ! La nuit, nous nous méfions même des boussoles déréglées (qui sait ? après tout, la mère d'Omar faisait bien exprès de dérégler les mythiques dix-neuf horloges siciliennes de son prétendu corsaire d'ancêtre pour les réparer elle-même et tromper ainsi l'ennui ; mais que personne n'avait jamais vues parce qu'elle prétendait les cacher dans un coffre-fort sous les fondations de la maison ancestrale) par notre magnétisme en effervescence. Nous avons banni la notion de hasard parce que le crachin du plomb et l'odeur de la poudre nous enivraient et nous rendaient suffisants.

Maintenant nous étions capables de lire nos géographies étalées à même le sol et nos boussoles portées en sautoirs. Nous étions nos propres guides et connaissions le terrain pouce par pouce, ride par ride, ravine par ravine. Nos narines se transformaient en sismographes s'affolant à l'approche de l'ennemi. Nous étions des héros lamentables et indécis. Nous vîmes les fleuves quitter leur lit sous l'effet des bombardements. Les oliviers tourniquer sur leurs racines. Les figuiers de Barbarie nous exploser au visage et nous lacérer les joues de leurs épines colorées. Notre patience débordait nos corps. L'attente fut longue. Les corps affamés. L'orgueil brimé. Nous eûmes notre cortège de famines, d'enfumades, d'emmurades. Le général de Saint-Arnaud, qui prit Constantine en 1836, écrivant à son frère : « Quand les Arabes résistaient, nous les enfumions et les emmurions dans leurs grottes comme des renards... » Epidémies, frustrations, tortures et viols. Il fallait que cesse toute cette gesticulation coloniale. La guerre avait déplacé les montagnes rampant vers nous, magnétisées par notre colère et notre rancœur. Les grottes s'étaient transformées en un vaste réseau de nerfs qui tissaient leurs ramifications dans tout ce pays que nous arpentions jusqu'au tournis. Certains jours, nous croyions même que nos pataugas marchaient à nos côtés tellement nous étions épuisés, affolés. Il nous arrivait alors de savoir dans quel état se trouvaient les jeunes soldats français qui nous inspiraient tantôt de la haine et tantôt de la pitié.

Nous étions entrés dans la guerre comme on entre dans un bain maure surchauffé alors qu'il gèle dehors. La nuit, pendant les quelques heures de sommeil hâtives et désordonnées, je rêvais aux seins violets de femmes vaporeuses qui me glissaient entre les jambes ; à Kamar, ma jeune belle-mère à peine nubile, et aux jumelles que nous avions connues, Omar et moi, quelque temps avant de rejoindre le maquis, incestueuses, dévergondées et impudiques. Surexcitées...

Nous avions empoisonné des chiens zélés, égorgé des caïds, fusillé des imams vendus, liquidé quelques harkis qui bégayaient entre la peur et l'arrogance. Nous pleurions au moment de leur exécution, car nous comprenions que la faim avait brouillé leur vision de paysans pauvres achetés par l'armée française. Devenus des harkis sanguinaires, ils n'avaient pas compris le sens de cette tornade soudaine qu'était la guerre. Ni le sens de l'Histoire.

Nous avons raturé les mots vides, les discours et les harangues démagogiques avec la pointe de nos baïonnettes. Nous nous en prenions alors à nos chefs qui nous agaçaient avec leurs boniments, leurs punitions d'une cruauté incroyable, leurs corvées inutiles,

leurs tentatives de viol, leurs petites corruptions, leurs petits complots et leurs terribles règlements de comptes. Nous savions, déjà, que Abbane avait été assassiné par Boussouf, sur ordre de Krim Belkacem et en sa présence, d'une façon sordide. Nous savions qui avait massacré les trois cents villageois de Mellouza. Nous savions toutes les saloperies commises par l'Organisation contre les maquis communistes qui avaient été créés à sa demande et avec sa bénédiction... Ainsi nous sûmes très vite que la guerre c'était l'enfer arrosé de sang et de vomi. Nos entrailles explosaient entre nos mains et bleuissaient sous le dard des mouches espiègles.

Mais tous ces résistants qui avaient commis des crimes avaient le droit à l'erreur, à la faute et... au crime, parce que cette guerre d'Algérie les avait subjugués, désaxés, rendus fous et qu'ils s'étaient tous donnés à cette révolution sans compter, sans préjugés. Ils s'étaient sacrifiés, prêts à mourir, après avoir abandonné femme et enfants et s'être engagés dans cet enfer effrayant qu'est la guerre. Qu'est cette guerre féroce que la France menait d'une façon impitoyable. Inhumaine. Pernicieuse.

Leurs journaux à eux, les colons, ne cessaient pas de publier de gros titres sanglants, comme pour se rassurer :

200 FELLAGHA HORS D'ÉTAT DE NUIRE DANS LES AURÈS

Les chefs militaires français imbus de leurs décorations refusaient de voir la réalité. Nous sentions la phosphorescence de nos os dégouliner de dessous nos peaux et les odeurs de poudre piquante, d'effluves de napalm nauséux, de bombes au phosphore, de laine rance nous imprégner. Ceux qui s'étaient moqués de nous, la veille, avaient changé d'avis : ils se mirent à décréter n'importe quoi : tribunaux militaires, renforts en hommes et en armes, condamnations à mort (Fernand Yveton, Ahmed Zabana, Mohamed Ferradj. Etc. – cinquante résistants avaient été guillotins en sept ans de guerre). Leurs opérations meurtrières portaient des noms de pierres précieuses (Topaze, Ambre, Opale, Rubis, Saphir, Émeraude) ou d'actrices mamelues (Brigitte Bardot, Gina Lollobrigida). Ils déliraient.

J'étais tellement horrifié que je ne faisais plus de rêves érotiques. Kamar, ma jeune belle-mère, ainsi que les deux jumelles, Mounia et Dounia, en étaient – dorénavant – exclues puisqu'elles n'étaient amoureuses de personne. Dès que je rejoignis le maquis à mon tour, l'une d'elles (comment savoir laquelle exactement puisqu'elles se ressemblaient d'une façon angoissante ?) parvint à m'envoyer une lettre où elle me déclarait son amour. J'en étais surpris mais je lui répondis. Une correspondance plus ou moins régulière s'établissait

entre nous. Dounia – ou Mounia ? – croula sous le déluge de mes lettres maladroites. J'écrivais pour atténuer l'effroi des jours et les terreurs nocturnes. J'écrivais pour oublier l'inceste commis avec Kamar, ma belle-mère.

J'en profitais pour lui parler du maquis et le décrire comme un lieu merveilleux, pour éviter de lui dire que la vérité était tout autre, bien évidemment. Je craignais de la décevoir, de la laisser tomber dans le marasme des jours sans gloire qui l'empêcheraient de vivre sa vraie vie, aventureuse et impulsive.

Je l'envahissais donc de mes lettres gribouillées, à chaque halte, pour lui donner l'impression que j'étais un héros. J'évitais de parler d'Omar, par pure jalousie. Quand bien même j'essayais de laisser de côté tout orgueil, ne cessant de réorganiser et de mettre de l'ordre dans ces événements vécus d'une façon serrée, arc-boutée, insolite et illimitée, soudant les détails les uns aux autres pour ne laisser aucune place au doute. Je craignais surtout de tomber dans la fatuité, ce qui aurait gâché ma vraie nature faite de remises en cause et de désinvoltures, parce qu'elle (Dounia ou Mounia ?) aurait un amant incestueux qui se compromettrait avec l'héroïsme stupide.

Elle ne me répondait que très laconiquement comme si elle essayait par sa sobriété et sa concision de me reprocher cette tendance à la logorrhée que j'utilisais en fait pour recomposer ma propre histoire et celle de mon cousin et idole Omar, avec les éléments de la mémoire à la fois fragile et débordante et pour me donner – surtout – un peu de courage. Je continuais quand même à lui envoyer des sortes de rapports survoltés, malgré ses réticences que je devinais à travers ses réponses très négligées. Elle n'évoquait que nos orgies passées, en compagnie de sa sœur jumelle et d'Omar qui n'avait jamais rien su de cette correspondance cachottière. (Elle, ne parlait que de sexe, de désir et de fantasmes qu'on devait réaliser à la fin de la guerre. Promis ?) Je n'eus jamais le courage de lui dire la vérité, jusqu'à ce dernier voyage que nous avons fait ensemble entre Alger et Constantine.

Entre deux lettres à Mounia (ou Dounia) nous continuâmes à fuser à travers les figuiers de Barbarie, les arbousiers et les nopals foudroyés par le napalm, le soleil et les éclaboussures de sang frais qui coagulait à une vitesse incroyable. Nous haletions alors pour rattraper les fantômes de nos ancêtres tombés en poussière après s'être empêtrés dans le bournier de la guerre. Je taisais aussi, dans ces lettres à Dounia (ou Mounia), les règlements de comptes qui ne tardèrent pas à surgir à cause de l'orgueil de certains chefs assoiffés de pouvoir et de butins et souvent victimes naïves des complots

français (le maquis de Grande Kabylie avait vu la liquidation de plusieurs intellectuels résistants et le massacre de centaines de villageois qu'il soupçonnait de collaboration avec l'ennemi, par le colonel Amirouche, fin stratège militaire, d'une ténacité et d'un courage exemplaires, mais qui fut victime d'un complot fomenté par les services secrets et psychologiques de l'armée française ; on appela ce complot « la bleuite »). Mais ce même Amirouche avait renvoyé vers la Tunisie des dizaines d'intellectuels et de femmes lorsque les bombardements français étaient devenus insupportables !

Nous nous énervions, marchions, ressassions notre colère. Nous surgissions du néant, arrosions les étrangers de chevrotine, de balles explosives ou à fragmentation avant de disparaître. Ils en restaient hébétés. Nous ne savions plus aller à l'essentiel et rampions sans cesse, jusqu'à ce que l'horizon se gondolât et se transformât en un réseau de mirages qu'il nous faudrait un jour décrypter. Nous escaladions les crêtes à la cadence des cochenilles éparpillées entre nous et les tombes de ceux que nous avions tués.

Les soldats ennemis épargnés par notre hargne nous donnaient des cauchemars. Il nous arrivait de somnoler dans des refuges. Réveillés en sursaut, nous nous retrouvions à patauger dans le sang de nos compagnons que nous enterrions à la hâte avant l'arrivée des charognards, pour ne pas laisser leurs plaies se remplir d'herbe et de terre grouillante de vers. Il ne nous restait, alors, que des subterfuges enfantins pour ne pas trop nous imbiber de méfiance, de chagrin, de violence, de déception. Parfois, dans notre conscience vrillait un éclair bleu et acharné qui ne nous laissait ni répit ni trêve. Le doute nous rongait. La compassion vis-à-vis de nous-mêmes et de nos ennemis nous pesait. La photo d'Omar, prise au maquis, ne me quittait jamais. Bien qu'elle fût de qualité médiocre, c'était mon amulette, mon porte-bonheur. Mon fardeau, aussi !

Ainsi nous courions, nous dévalions les pentes, alors que nos camarades mourants humaient les dernières bouffées de haschisch, les respirant avant le dernier soupir, le dernier râle, avant que nous les ensevelissions dans des suaires misérables et les aspergions de chaux vive. Les jours coulissaient les uns derrière les autres. Les nuits se télescopaient au point que nous ne savions plus faire la différence entre le lever du soleil et l'explosion du crépuscule, entre le coucher du soleil et la montée de la sensualité laissant libre cours à notre excitation et à notre morgue et allant jusqu'à éviter les chemins faciles empruntés par nos ancêtres au début des temps, lorsqu'ils résistaient aux assaillants et perdaient leurs guerres...

... l'une après l'autre, désespérés face à la défaite, s'adossant aux zizanies, aux petites querelles mesquines, aux compromissions et aux trahisons, donnant ainsi à l'étranger triomphant un droit de cité et de mort sur eux, alors qu'il ne voulait que venir à bout de la race, pulvériser la tribu à travers un itinéraire jalonné par les enfumades, les emmurades (Omar était obsédé par la correspondance du général de Saint-Arnaud qui racontait d'une façon désinvolte tous les génocides qu'il avait commis et d'une façon sentimentale les études de son petit frère Adolphe ou le décès de Delphine, sa petite nièce), les génocides, les massacres, les récoltes brûlées, les terres expropriées.

Il ne nous restait qu'à ruser avec la réalité, à berner les cartographies ennemies, alors que les ancêtres ne nous avaient rien légué, ni tactique, ni testament, ni ruse de guerre ; rien de ce qui aurait pu nous aider à réaliser leurs rêves de revanche et leur volonté de vengeance. Etions-nous ingrats envers les ancêtres ? Sans doute. Nous étions trop lucides, trop intransigeants vis-à-vis de nous-mêmes. Nous savions les soulèvements, les jacqueries, les révoltes, tous gravés dans nos mémoires (grâce à Monsieur Baudier, notre professeur de français-latin-grec, et grâce à Monsieur Ben Achour, notre professeur de poésie arabe) ; cela ne nous satisfaisait pas. Nous en voulions aux ancêtres d'avoir été vaincus tant de fois. Etions-nous sûrs de notre destin ? Pas vraiment. Nous étions souvent trahis par nos boussoles, notre trouille indicible et les battements de nos cœurs tenaillés par l'incertitude (pourquoi la résistance avait-elle massacré les 300 habitants de Mellouza en mai 1957 ? Pourquoi le colonel Amirouche avait-il exécuté tant d'intellectuels de haut niveau ? Pourquoi Boussouf, le chef des services secrets de l'Organisation, avait-il garrotté son frère d'armes Abbane avec la complicité de Krim Belkacem ? Pourquoi ?). Parce que c'était la révolution, répétait Omar pendant la guerre. Je disais : parce qu'ils étaient déboussolés à cause des complots des services de renseignement de l'armée française. Mais pas seulement ! Je sais... Je sais !

Maintenant Omar ne cessait pas de me parler de son père, de son frère cadet et de leur innocence, mais je ne l'écoutais pas. J'étais dans la guerre scabreuse et indécente.

L'avion avait maintenant pris sa vitesse de croisière.

CHAPITRE IV

L'avion Alger-Constantine était plein et, avec Omar, nous discussions à voix basse. Nous nous chuchotions des vérités et des contrevérités violentes. Nous plongeions au plus profond de notre passé. C'était quelque peu saugrenu, voire cocasse, comme nos rapports l'ont toujours été. Je balançais entre la compassion et l'exaspération dès qu'on abordait ce sujet concernant son père. Mais pire ! il y avait un autre sujet douloureux dont il parlait moins avec moi mais qui était toujours là, en embuscade, derrière ses mots, ses silences, ses regards en biais.

Le vrai problème d'Omar, c'était la disparition, pendant les premiers jours de l'Indépendance, de son plus jeune frère, Salim, dont on n'a jamais retrouvé le corps. Mais je ne dis rien. Un silence dur et inconsistant à la fois s'installa entre nous. Il regardait en face de lui, comme s'il fixait un point imaginaire qu'il s'évertuait à capter jusqu'au vertige. Mais il n'y avait rien. Rien que les têtes des voyageurs formant des ronds de toutes les formes et de toutes les couleurs auxquelles il tentait de se cramponner. Rien que les oscillations et les vibrations de l'avion qui fonçait dans les nuages ou qui virait à angle droit, de temps à autre. Ce quelque chose d'épais qui s'était installé entre nous d'une façon sournoise m'angoissait. Je ne voulais rien dire car je ne savais quoi dire. Lui s'était muré dans son silence. Recroquevillé sur lui-même. Assis à côté de moi. Comme mort.

Pendant qu'Omar boudait (je savais que cela allait durer exactement un quart d'heure), je me disais en me souvenant de notre enfance et de notre adolescence, pendant les vacances d'été que nous passions chez son père, l'oncle Kamel, en fait chez son grand-père, Si Mostafa, le chef discret mais pleinement assumé de la tribu. Omar adorait son père et son grand-père mais il ne pouvait pas s'empêcher d'ouvrir cette armoire qui trônait dans son immense chambre, d'un geste théâtral et arrogant, à chaque début d'été, comme pour nous dire combien il aimait ses parents dont il était fier parce qu'ils lui achetaient de si beaux vêtements et de si belles chaussures. Une fois l'armoire ouverte sur ses deux battants, elle exhibait à nos yeux toujours ébahis, cette pléthore de costumes, de chemises, de pulls et de chaussures. Cet amoncellement de vêtements luxueux faits de tissus aux consonances anglaises,

cachemiries ou chinoises (les chemises de soie) me rendait jaloux. Faisant exprès de refermer brusquement l'armoire, je lançais avec hargne à Omar : « Est-ce que tu te souviens de cette chronologie de l'histoire de la conquête française que Monsieur Baudier nous avait apprise ? »

Il restait là. Idiot. Les bras ballants. Bégayant : « Oui... je crois... » Et moi : « Tu crois ? Tu crois ou tu sais ? » Me mettant alors à réciter, en le narguant, les leçons de Monsieur Baudier.

5 juillet 1830 : Prise d'Alger par le général de Bourmont.

15 août 1830 : Prise d'Oran par le général Bugeaud.

2 septembre 1830 : Prise de Bône par le général Clauzel.

14 septembre 1836 : Prise de Constantine par le général de Saint-Arnaud.

Et venait toute une litanie de défaites qu'on ne devait pas oublier selon Monsieur Baudier, Monsieur Ben Achour et Si Mostafa qui passait, lui, très vite sur la résistance de Lalla Fatma Nsoumer en Kabylie (1830-1857) ; de celle d'Ahmed Bey à Constantine (1830-1836) qui eut la peau du général Damremont pendant le siège de la ville ; et surtout de celle de l'Emir Abdelkader à Tlemcen (1830-1843). Il disait, quand on lui rappelait ces différentes résistances : « Non, ça ne compte pas, les enfants. Une défaite est une défaite. Il faut en être conscient, douloureusement conscient, pour préparer l'avenir. L'insurrection est pour bientôt. Faites-moi confiance, les enfants, mais n'oubliez pas : une défaite est une défaite ! Il n'y a rien à faire et cela fait cent vingt ans que nous la subissons cette défaite. Après, après on rendra hommage à l'Emir Abdelkader, à Lalla Fatma Nsoumer et à Ahmed Bey... Mais malgré tout, j'appréhende un peu l'indépendance. Vous comprendrez plus tard. » Nous restions ébahis, révoltés d'entendre de tels propos dans la bouche d'un patriote exemplaire. Choqués mais aussi séduits, et confusément d'accord.

Puis nous montions sur la grande terrasse de la maison et commençons nos « écritures saintes », comme on appelait alors d'une façon qui se voulait à la fois codée, secrète et ironique, les slogans politiques. Nous officiions, Kamel et moi et la cohorte des frères, des sœurs, des cousins et des cousines ne faisait qu'exécuter nos ordres.

J'étais chargé de trouver les slogans percutants, Omar de contrôler la qualité de la calligraphie. Les autres recouvraient toute la surface de l'immense terrasse de slogans écrits à même le sol, avec de gigantesques lettres, à l'aide de gros morceaux de craies de

couleurs :

ABAT LA FRANSSE

VIVE L'ALGERIE

De temps à autre Si Mostafa venait vérifier la consistance des slogans, la correction de l'orthographe et la qualité de la calligraphie. Mais il ne faisait que semblant. Il faisait exprès d'ignorer les fautes, la mauvaise qualité de l'écriture et la simplicité des slogans. Car il savait que nous faisions exprès de faire des fautes d'orthographe pour dérouter la flicaille française et les mouchards algériens. Pour tromper l'ennemi, quoi !

Il disait une seule phrase : « Très bien, les enfants ! » Et disparaissait pour aller s'occuper de ses récoltes, de ses chevaux, de ses réunions clandestines et de ses lectures interminables pour lesquelles il se confinait pendant les heures chaudes de la sieste estivale et les soirées froides de l'hiver dans une chambre sans fenêtre au fond de la maison, fraîche et silencieuse l'été, chaude et tranquille l'hiver.

Cela se passait pendant les vacances chez Si Mostafa, grand-père de mon cousin Omar et père de mon oncle Kamel qui, lui, ressemblait à un Prussien, tellement il était blond et grand. Ces vacances passées en partie à la campagne et en partie à la mer duraient tout l'été. C'était l'endroit du décor, un rêve éveillé. La maison paternelle que nous habitions toute l'année à Constantine, c'était l'envers du décor : un enfer effroyable ! J'ai toujours été révolté par le statut que mon père nous imposait et jalousais celui qui régissait la famille d'Omar. Deux familles alliées. Deux styles complètement opposés. La mienne était éclatée à cause de la folie dévastatrice de mon polygame de père accaparé par des dizaines de maîtresses dont la plupart étaient des fillettes impubères. Mais celle d'Omar était très unie et harmonieuse, malgré ce qui allait advenir d'elle dès le début de la guerre.

Mon père est un gros commerçant. Il dort dans son alacrité rassurante. Ma mère est une femme répudiée. Elle obtient l'orgasme avec sa main ou bien avec l'aide de sa chatte Nana. Dans notre ville les marabouts se multiplient. Les rapports qui régissent notre société sont féodaux. Les femmes n'ont qu'un seul droit : posséder et entretenir un vagin épilé quotidiennement. Je suis un enfant précoce. C'est une danseuse amante de mon père qui me l'a dit.

Je n'ai pas très bien compris. Pourtant je n'avais rien fait de mal. Je l'ai seulement regardée se déshabiller en pensant qu'elle était moins belle que Kamar, ma belle-mère. Elle m'a laissé faire et elle a

ajouté : « Tu as de qui tenir ! » Là non plus je n'ai pas compris à quoi elle faisait allusion. Omar et moi, nous fréquentons le lycée et, à ce titre, sommes la fierté de nos deux familles. Cependant mes oncles me haïssent justement pour cette promotion, gage de rupture définitive d'avec la paysannerie riche et semi-féodale. Kamar (qui veut dire « Lune ») est très belle mais je fais courir le bruit qu'elle est très laide, cela aide ma mère à vivre. Tous les matins, à quatre heures, je vais à l'école coranique apprendre ma sourate quotidienne. A huit heures, je me presse vers le lycée où je peux rêver un peu, malgré la méfiance à mon égard de « Midi-Moins-le-Quart », le surveillant général corse. On l'avait affublé de ce surnom parce qu'il avait toujours les deux pieds en équerre quand il était debout. Et « Midi-Moins-le-Quart » était toujours debout, toujours aux aguets. Sourcilleux. Ses sourcils...

Je n'aime pas l'école coranique, et surtout je hais la rue où elle se situe ; elle sent le linge bouilli et les saucisses grillées au feu de charbon, celles que l'on fait, selon mes tantes, avec des boyaux de chat (gamin, j'en mangeais exprès, pour avoir l'âme d'un chat et ne pas mourir, puisque ma mère répétait tout le temps que les chats ont sept vies).

Il y a un bain maure dans cette rue et, au-dessus du toit, un âne aux yeux bandés qui tourne inlassablement autour d'un puits ; il a l'air de ne pas s'en faire et, comme les ânes n'ont pas de religion, les gamins de l'école coranique lui jettent des pierres. Je participe au jeu, dans le seul but de plaire au maître qui me soupçonne d'être hérétique à cause de l'influence de Zahir mon frère aîné, acoquiné depuis quelque temps avec un juif mystérieux. Dans l'école coranique, le souci commun consiste à somnoler ; c'est tout un art, de somnoler. Il s'agit de ne jamais fermer la bouche, de se balancer comme un cercopithèque. Dès que l'on s'arrête de brailler, la longue baguette à tête chercheuse du maître entre en action. C'est un jeu de massacre où l'on gigote beaucoup : on ne badine pas avec la religion !

En hiver, j'aime beaucoup somnoler et le maître n'y peut rien car je lui fais du chantage : l'année dernière il m'a fait des propositions malhonnêtes et je les ai acceptées afin qu'il me laisse en paix et me donne le droit de rêver du corps somptueux de Kamar. Tout le monde accepte les propositions du maître coranique. Il nous caresse furtivement les cuisses et quelque chose de dur nous brûle le coccyx. C'est tout ! Je sais que ce n'est pas grave. Mon frère aîné veille au grain. Omar ne fréquente pas ce genre d'école mais il me prodigue ses conseils. En réalité, Omar est jaloux. Lui ne risque rien. Il est le fils très craint du commissaire divisionnaire de Batna où habite sa

famille. Zigoto, mon frère jumeau, ne cesse pas de me chercher noise, de me chicaner et de me dénoncer. Les parents, généralement au courant de telles pratiques, ferment les yeux pour ne pas mettre en accusation un homme qui porte en son sein la parole de Dieu. Superstitieux, ils préfèrent ne pas être en butte aux sortilèges du maître.

Une de mes sœurs dit que c'est là une séquelle de l'âge d'or arabe. Plus tard, j'ai compris que c'est la pauvreté qui incite le maître à l'homosexualité, car dans notre ville il faut avoir beaucoup d'argent pour se marier. Les femmes se vendent à des prix exorbitants et les bordels sont inaccessibles.

Les portes de l'école sont peintes en vert ; à l'intérieur, les murs sont rouge vermillon. Nous sommes toujours assis sur des nattes usées, nos tablettes entre les mains et, pour embêter le maître, nous braillons comme dix mille. Il se met en colère et frappe à l'aveuglette. Zvitt ! La maudite baguette cingle l'air et les visages. Nous organisons alors des silences brusques. Il ne sait plus que faire. Soudain nous repartons à nous égosiller ; pris de court, il ne cache pas sa joie de nous avoir matés. Il balance la tête de contentement. En apprenant nos sourates, nous découvrons beaucoup de choses dont la signification claire nous échappe et reste confuse : il y a des choses amusantes, d'autres plus tristes. C'est de la légende, dit Zahir, mon frère aîné, étudiant en médecine, homosexuel, alcoolique et athée (ce mot m'est tout à fait incompréhensible).

En bas, dans la rue, les vieilles mendiante arrivent déjà. Tout à l'heure elles mélangeront leurs voix aux nôtres et nous ne saurons plus s'il faut demander l'aumône ou répéter des versets du Coran. Nous perdrons les pédales et les mendiante éprouveront un malin plaisir à nous entendre bafouiller. Le maître ne chasse pas les mendiante. Elles aussi le tiennent car il leur fait toujours des propositions malhonnêtes et elles les acceptent, à condition d'être payées. En fait, c'est la guerre feutrée ou ouverte, elle nous mine et le maître en jouit littéralement.

La vraie guerre, elle, n'était pas encore d'actualité. Mais les massacres de Sétif, Guelma et Kharrata avaient déjà eu lieu. Quarante-cinq mille morts en une semaine. Cela a commencé le 8 mai 1945, jour de la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne. Le maître de Coran s'en fiche, des massacres de Sétif. Il refuse de faire de la politique. Il dit que ce n'est pas conforme aux règles de la théologie ni aux préceptes de l'Islam. En réalité c'est un poltron. Même pas. Un végétal ? Un invertébré ? Il ne le sait pas lui-même. C'est un vieil homme aux yeux paludéens. Ses yeux sont

rongés par le trachome et la conjonctivite. Il est presque noir et vient du Sud. Très pauvre, il porte de vieilles hardes sur le dos et n'a jamais de boutons à sa braguette, néanmoins on ne voit jamais sa verge. Imberbe, il est engoncé dans un vieux burnous. Il traîne au milieu du cercle que nous formons et en est très content (le milieu, c'est le pouvoir !).

Il devient féroce dès qu'il a sommeil et finit par s'endormir. Nous nous arrêtons pile. Le maître dort. Illusion soudaine de fraîcheur. Mais le silence nous donne le vertige. Vibrations chaudes. Jeux dans la paix retrouvée. Mimiques. Dialogues aphones. Nous rions dans nos ventres comme des serpents glousseurs. La peur nous ronge et le danger si proche donne une saveur à notre divagation. Une chasse aux mouches s'organise et pendant des secondes infernales nous les suivons, les regardons se poser sur les paupières enflammées du vieillard, attendons anxieusement qu'elles soient à portée de nos mains : hop ! clac ! nous les happons avec un geste rapide et doux. Dextérité de cancrs ! Le maître risque de se réveiller mais l'angoisse nous excite. Nous emballer. Au moment où la chasse devient la plus passionnante, nous prenons des risques, nions toute autorité qui nous séparerait des mouches. Mais si le vieux maître se réveille en sursaut, nous serons battus. Carnage terrible des mouches grasses que nous exhibons longuement. Cet épisode des mouches fascine Omar qui aurait aimé participer à ce safari. Quand je lui rapporte toutes ces péripéties désopilantes, il devient blême.

Nous faisons des comparaisons, donnons des noms splendides aux insectes – rien que des noms de reines et de rois berbères, la Kahena, Jugurtha, Tacfarinas, Juba II, les Numides, et d'empereurs romains, Néron, Caracalla... Simulacres d'enterrement et, avant de les tuer, nous essayons de les dresser, de les faire siffler, zozoter, crisser... En vain. Une fois lassés de notre jeu, nous les donnons à un enfant noir qui les gobe pour nous épater et nous soutirer de l'argent. Quête avec le fez du maître. Nous applaudissons en silence. Tout à coup le gobeur se rappelle son père emporté par le tréponème pâle (Zahir m'explique que c'est la syphilis) attrapé dans un bouge vietnamien. Il pleure. Nous avons pitié. Zahir reste ferme : « Le père n'avait pas à faire une guerre coloniale aux côtés de la France en Indochine ! » Première leçon d'internationalisme. Zigoto ricane en entendant notre frère aîné parler de la guerre d'Indochine. Il a l'art de me taper sur les nerfs. Omar non plus n'aime pas Zigoto. Il me dit souvent à ce sujet : « Tu es vraiment sûr que vous êtes jumeaux ? Que vous êtes monozygotes ? Il est si con... »

Mais le maître se réveille. La baguette siffle comme une langue de vipère venimeuse. Il n'y a pas de transition. L'épais déferlement des

voix n'a rien d'insolite, les vieilles mendiante en ont l'habitude. Elles comprennent ce qui se passe, roucoulent et interpellent vulgairement le taleb. Les mouches, au réveil du chef, deviennent insolentes, réapparaissent en nombre, s'obstinent à nous piquer les yeux et partent butiner dans les poubelles pour nous faire attraper quelque maladie. L'heure de la délivrance arrive enfin. Il faut se presser d'aller à l'école française. Sept heures du matin.

J'attendais l'été avec impatience pour aller en vacances chez Si Mostafa (il avait été arrêté le 8 mai 1945, quelques jours après le génocide de Sétif ; mon père aussi) et retrouver Omar qui aimait venir dans cette grande maison de Constantine où grouillaient la vie, les rires, les pleurs. Plongée dans l'enfance. Toutes ces scènes parfois partagées avec Omar défilent, pendant les quelques instants de répit qu'il me laisse, en boudant et en se taisant... Un quart d'heure. Brusquement, Omar quitte sa réserve et me dit en riant, comme pour se moquer de moi, avec affection : « Comment va Nana ? Comment va Mozart ? » Je fonds. Il m'a eu au sentiment. Il sait y faire quand il veut. Nana est ma chatte siamoise, qui porte le nom de la chatte de maman. Mozart est mon hérisson surdoué et mélomane. C'est Omar qui l'a surnommé ainsi. Et ça lui va bien.

Je réponds : « Grâce à eux, je supporte mon célibat. Ils vont bien. Tu vas les voir aujourd'hui. Tu es libre ce soir ? » Bien sûr qu'il l'était. Il n'avait pas à me répondre.

Omar dit : « Explique-moi, pourquoi sommes-nous restés célibataires ? »

L'avion, s'enfonçant à pleine vitesse dans l'ouate paisible du ciel, semblait maintenant presque immobile.

CHAPITRE V

Onze heures du soir. Ma mère ne veut pas lire l'heure. Je suis assis en face d'elle dans sa chambre à coucher. Elle est inquiète. Zigoto dort à poings fermés dans une petite chambre attenante. Il s'en fout de ce qui se passe. De cette attente interminable du retour du frère aîné et alcoolique. Cette scène répétitive de l'attente m'a obsédé toute ma vie. Toute cette douleur muette de ma mère.

« Quelle heure est-il ? demande maman.

— Dix heures. »

Elle se méfie. Elle se méfie toujours quand il s'agit de l'heure. Elle a peur que je mente. Le temps pour elle n'existe pas. Comment peut-elle avoir de l'angoisse si elle n'a pas la notion du temps ? Pourtant ma mère s'angoisse très facilement. En permanence. Personne ne dort, à l'exception de Zigoto, mais le reste de la smala nous épie. Les oncles sont certainement mobilisés pour se moquer de nous et pour médire de Zahir et de son professeur juif. Il se fait tard et mon frère aîné n'est pas encore rentré. Nous l'attendons. Je prends un air décontracté, mais au fond de moi-même j'ai très peur. Mon frère peut se faire écraser par une voiture car il ne dessoûle pas depuis une semaine. Ma marmonne des prières, à voix basse. Elle tremble. Nana, sa chatte, se love dans son giron. Mais je sens qu'elle est nerveuse, elle aussi. La lumière souligne le fin duvet qui couvre la lèvre supérieure de ma mère. On dirait qu'elle a une moustache comme celle de sa chatte. Elle ne pleure pas encore car elle est superstitieuse.

La chaise prend un air tranquille, dans la tension qui se développe (elle nous a assez supportés comme ça). Le lit est très vaste. Le lambris du plafond est compliqué et me donne des maux de tête. Dans la chambre tout devient énorme. Le stuc... J'essaie de me laisser couler et de ne penser à rien mais l'inquiétude m'envahit, grossit comme un ver blanc. La poignée de la porte est ronde, blanche et de surcroît froide. Je la détaille mais il n'y a rien à détailler.

« Quelle heure est-il ?

— Toujours dix heures, Maman.

— Le réveil a dû s'arrêter...

— Tu entends bien le tic-tac ! »

L'argument est de force. J'ouvre un livre. Le chapelet crisse à nouveau et son bruit m'irrite. Elle baragouine entre ses lèvres. Tout à coup je la trouve belle. Elle a des petites rides à droite du menton et comme je ne peux voir la partie gauche, je décide qu'elle n'en a pas de ce côté-là. Elle compte furtivement sur ses doigts (sait-elle qu'en une minute il y a soixante secondes ?). Elle essaie de vérifier mes dires. Vite, il faut la devancer.

« Il est dix heures et demie. »

J'ai envie de téléphoner à Omar. De l'appeler à mon secours. Omar adore ma mère qui est tout le contraire de la sienne, mais il est très tard, je l'appellerai demain ou j'irai le voir à Batna, en prenant le car.

Elle s'arrête brusquement de compter. Elle ne sait que dire et soupire longuement. En vérité il est minuit et je commence à m'inquiéter sérieusement. J'essaie de faire dire à ma mère un mot que je lui suggère. Je tente de la mettre sur la voie mais cela rate. Je suis pris de panique et ce retour subit à la superstition m'exaspère. Je me lève. Vais à la fenêtre. Rue vide. Froide. Sale. Immondices sur le trottoir et ailleurs. Je me rassois. Ma se lève à son tour. Elle quitte la chambre et à son allure je devine qu'elle va uriner. Je prête l'oreille : le liquide cingle la cuvette. Tss ! J'ai comme un goût de sel dans la bouche. Je transpire abondamment (malaise ?). Je devine tous ses gestes comme si j'y étais. Vocation de voyeur ! Tss... Un drôle de bruit quand une femme fait ses petits besoins. Tumultueux. Elle revient et soupire à nouveau. La pièce est étroite. C'est l'hiver. Ma mère est une sainte. Elle ne quitte pas son atelier de couture où elle s'est enterrée sous des centaines de coupons de superbes tissus qu'elle transformait en robes, en caftans ou en sarouals d'une beauté étonnante, grâce à sa machine à coudre : une vieille Borletti héritée de sa propre mère.

Je trouve que Zahir exagère. Depuis les massacres de Sétif en 1945, il y a des patrouilles et des barrages militaires partout. Les soldats français et leurs supplétifs algériens, sénégalais ou cochinchinois ont la détente facile. Ils sont dangereux, d'autant plus que Zahir est capable de les haranguer et de les insulter, tout soûl qu'il est. Pourquoi se soûle-t-il d'ailleurs ? Il dit toujours que c'est pour croire en Dieu. Omar, pour me taquiner, lui donne raison. En fait il l'admire et me jure que quand il sera en âge de fréquenter les bars, il y passera ses soirées, en ma compagnie, bien sûr ! Zigoto ricane, comme à son habitude. Il est mon jumeau et pense que je suis son aîné parce que je suis né trois minutes avant lui. Je ne vois

pas du tout le rapport. Mon frère a vingt ans. Il étudie la médecine et fréquente les bars louches de la ville depuis la répudiation de ma mère. Il boit dans les bars espagnols et italiens mais il a une préférence pour les bars juifs de la ville où l'on passe à longueur de nuits les 33 tours de Cheikh Raymond le maître de l'andalou constantinois. Ma, paniquée, se met à supplier le prophète (pour qui mon père observe une grande dévotion ; il aime à raconter sa vie mais omet de dire que l'une de ses femmes n'avait que neuf ans quand il l'épousa. En se mariant avec Kamar à peine âgée de douze ans, le père n'a fait que suivre le chemin du prophète).

Je lui casserai la gueule, à mon frère aîné et alcoolique, dès qu'il sera rentré. Je profiterai de son état d'ivrogne précoce. Alcoolique ! Il dira, dans son outrecuidance déchaînée, que le mot alcool est un des nombreux mots français d'origine arabe et qu'il n'y a pas à en être humilié. Il est très fort et je ne peux le suivre dans ce domaine-là. Zahir est un brillant étudiant de la Faculté de médecine. Avant il a fréquenté le lycée franco-musulman dont, plus tard, Omar et moi deviendrons élèves à notre tour et où jamais ne rôde l'âme d'un Européen – à part le surveillant corse, « Midi-Moins-le-Quart », avec son pied-bot et ses « Napoléon c'est de la merde ! Les Arabes c'est des cons ! Vive la Corse libre ! Silence ! »

Le tic-tac est assommant. Ma mère s'est assise en face du réveil et ne cesse de le regarder. Magie encore. J'ai peur. Le loquet de la porte a l'air d'avoir changé de forme. Je me lève, le touche, il est froid. De loin il n'a pas la même forme que de près. Cela ne m'étonne pas outre mesure : c'est comme pour le menton de ma mère. C'est comme les seins des jumelles que nous baisons chaque été Omar et moi, pendant les vacances que nous passons à Bedjaia, au bord de la mer, dans un site époustouflant. Il y a toujours une différence. Ma se remet à compter les secondes, mais je n'ai plus à m'inquiéter, elle n'est plus dans le coup. L'alcôve ne sent plus rien, elle ne sent pas la femme non plus depuis que mon père l'a désertée. Ma n'a d'ailleurs plus d'odeur du tout.

Ce n'est pas comme Nadya, la mère d'Omar, qui se parfume avec des essences qui me tournent la tête. Elle est très élégante et très raffinée, s'habille à l'européenne et porte des robes superbes et des chapeaux compliqués. Elle fume des cigarettes turques et boit du vin blanc algérien. Comme les Françaises. En plus, elle a un superbe grain de beauté au beau milieu de la joue droite. Ce grain de beauté m'a toujours fait bander. J'ai du remords mais pas honte. C'est à cause d'Omar. Une femme pour avoir une odeur doit avoir la chair de poule ; elle sent l'eau bleue. Ma mère n'est désirable que lorsqu'elle fait ses ablutions ; sa peau se granule et doit

certainement attirer les mâles. Que faire ? Dois-je descendre et partir à la recherche de Zahir ? Mais où le trouver ? A Constantine, on peut boire du vin dans les bars de toutes les nationalités et dans un grand nombre de bordels. Cela fait trop d'endroits à visiter.

« Quelle heure est-il ?

— Une heure du matin. »

Je veux me reprendre, mais il est trop tard. Ma, tout à coup, prend conscience du temps et surgit à travers sa douleur comme une possédée. Elle va chercher l'encensoir, ameute les morts, somme les ancêtres de sauver son fils. Je dégringole les escaliers, décidé à trouver l'ivrogne n'importe où. Mon frère est là, en bas, recroquevillé sur lui-même, la tête posée sur la première marche de l'entrée. J'aurais voulu qu'Omar soit là pour m'aider à le porter jusqu'à sa chambre.

« Je n'ai pas pu monter... »

Il pue. Il se tord. Ma devine. Descend. A deux, nous le portons jusque dans son lit. La mère s'en va, nous laisse dans le noir. Zahir parle d'une façon incohérente, mais il est tout à fait lucide. Il me parle en grec ancien. Je me dis qu'il est vraiment fou. Ma mère pense que c'est du yiddish. Je la rassure en lui disant que c'est de l'araméen.

« J'étais décidé à tuer le père... Je suis allé à la villa, mais je n'ai pas pu accomplir mon acte car Kamar dormait dans le grand lit avec Si Zoubir, notre salaud de père, et le fœtus dormait dans Kamar. Je n'ai pas pu... Je suis même allé emprunter son couteau au vieux Amar. Dans son antre, les fleurs poussent dans des bouteilles de bière parmi le pavot et le kif. C'est lui qui m'a appris à boire, la nuit de noces de mon salaud de père. Il a bien fait le vieux Amar. Je l'aime, tu sais... Il a bien fait... Mais je tuerai Kamar et l'enfant qu'elle porte... Tu peux me faire confiance. Je me fiche que tu la niques en douce... Je suis au courant et Zigoto... Maman, pardon maman... Toi mon coco, je sais que tu veux te la taper, la Kamar. Presse-toi... Parce qu'elle sera bientôt assassinée... Je la tuerai... Je tuerai son bébé... Je tuerai la crapule de père ! Dans l'antre du vieux Amar : voix pâteuses. Chemises délavées. Il n'était pas seul et ses compagnons riaient de ma gêne. Opacité autour de mon projet... Quintes dans la lumière fumeuse d'un quinquet. Taie verruqueuse sur l'œil gauche du vieux palefrenier. Le cheval était là mais il ne faisait pas de bruit. (Pauvre bête étique, avec des plaies purulentes partout et une patience qui m'a toujours ému. Ce n'est pas Fascination II. Ah non ! Elle, c'est une pouliche de classe

internationale. A la moindre blessure, on fait appel à un vétérinaire qui s'en occupe spécialement. C'est un Allemand. La rumeur dit que c'est un ancien officier de la Gestapo qui se cache à Batna sous un faux nom.)

« Pendant la période de Vichy, les pieds-noirs pétainistes avaient organisé de véritables pogromes contre les israélites algériens. Si Mostafa et mon père, qui les fréquentaient assidûment, avaient hébergé et caché quelques familles juives. Mon père, à cause de son attitude, avait été arrêté par la police de Vichy. C'était une des rares fois où j'ai été fier de lui.

« Le local était rutilant et blanchi à la chaux. Je voulais demander le couteau à cran d'arrêt du vieux Amar et m'en aller vers ma terrible nuit... vers la villa de Kamar, pour en finir avec le père et avec le fœtus. On m'a offert à boire ; j'ai cru avoir refusé, mais les amis du vieux Amar, qui est un lointain cousin de notre père (ce que tu ne sais pas !), ont tellement insisté que j'ai fini par accepter. Je ne me souviens que de leurs chansons stupides et roucoulantes et des piments que j'ai avalés. Pour m'écœurer, ils se sont mis à écraser des vers et à les renifler ; je les ai imités aussitôt... J'ai fini par arriver à la villa, mais là, la panique m'a pris. Je suis reparti chez Mosché où j'ai bu et écouté Cheikh Raymond, jusqu'à ce qu'on me mette à la porte. »

Zahir était souvent malade. Lorsqu'il gardait le lit, il se trifouillait le fond de la gorge avec ses doigts pour essayer de vomir. Il disait qu'en réalité il cherchait son âme et essayait de s'en débarrasser. Il arrivait rarement à ses fins. Il restait immobile des journées entières (je pratique l'ataraxie grecque puisque je suis un mauvais Arabe et que je suis amoureux d'un juif, répétait-il). Je ne comprenais pas toujours ses divagations et n'en avais pas le temps car je tentais au même moment de séduire ma jeune belle-mère qui avait le même âge que moi ! Et qui me laissait coucher avec elle, selon les jours et selon son humeur du moment. Dans ce but, j'essayais d'amadouer le père et d'obtenir sa confiance. Zahir, lui, n'aimait pas les femmes. Il était amoureux de son professeur de physiologie, un juif aux yeux très bleus et très myopes qui venait souvent à la maison, malgré l'hostilité marquée de ma mère. Je l'avais surnommé Heitmatlos (« étranger » en grec, langue que j'étudiais au lycée avec Monsieur Baudier qui aime beaucoup les Arabes et nous parle, à demi-mot, de l'indépendance de l'Algérie).

Au début, je pensais qu'être homosexuel était quelque chose de distingué, car le juif était très beau, avait une voix douce et pleurait très facilement. Chaque fois que j'essayais de comprendre les

rapports entre mon frère et son professeur, Zahir se mettait en colère : « Va renifler ta Kamar, va renifler tes cousines ! Va bavarder avec ton cousin Omar ! » hurlait-il. Pour communiquer entre eux, en présence d'un tiers, ils avaient inventé un code linguistique très compliqué. Le juif répétait souvent qu'il n'était pas un « heimatlos » et qu'il était algérien. Je ne comprenais pas comment on pouvait être juif et algérien. Zahir se mettait en colère et m'engueulait : « Sale raciste ! » Je m'énervais tellement que j'allais me masturber dans les toilettes. Heimatlos était très riche car son père était un grand chirurgien en ophtalmologie dans notre ville et possédait une superbe clinique. Il était si dévoué à sa profession qu'il en devint aveugle. Pourtant, certains jours, je haïssais ma mère car elle maudissait les juifs alors que j'étais moi-même raciste selon Zahir. En fait, je ne comprenais rien à toutes ces affaires de religion. Les oncles nous mettaient en quarantaine à cause des amitiés louches, à double titre, de Zahir. Ma mère, sitôt le professeur parti, aérail les chambres, lavait les verres dans lesquels le mécréant avait bu et récitait des formules incantatoires. Pourtant elle avait hébergé deux familles juives sous Pétain. Pourtant elle s'entendait bien avec Henriette Gozlan, une couturière juive et qui allait devenir la troisième épouse de mon père. Mon frère laissait dire ma mère et restait impassible. Il ne voulait rien m'expliquer alors que je mourais d'envie d'en savoir plus sur cette histoire étrange. Parfois, il vomissait un bon coup, remontait ses draps jusqu'au menton et nous fixait des journées entières, sans piper mot.

Omar n'arrêtait pas de me seriner qu'il ferait comme Zahir, dès qu'il aurait l'âge de fréquenter les bars de Constantine. Je lui faisais remarquer que chez lui, l'alcool coulait à flots et qu'il n'aurait pas besoin d'aller dans les bars. Il me rétorquait : « Dans les bars, il y a l'odeur du peuple, l'odeur des pauvres. Tu verras, c'est eux qui foutront dehors la France ! Chez moi les apéros sont trop sophistiqués... »

Quand j'allais trop mal, j'envoyais des lettres volumineuses à Omar. Je me racontais. Je voulais qu'il compare mon enfer à moi à son paradis à lui. Il avait des parents formidables, ouverts, tolérants et affectueux. J'avais un père exécrable qui nous maltraitait, nous méprisait et nous affamait, alors qu'il était très riche. J'avais un frère étudiant brillant et alcoolique invétéré, déjà à vingt ans. Un jour je découvris un tas de feuillets griffonnés par lui.

« A vomir, je retrouve toujours la même sensation putride, ressentie lorsque j'avais dix ans. Je vis pour la première fois du sang de femme. Il coulait sur la cuisse de ma mère. Je crus en mourir. Je n'aime pas vomir, mais dès que je pense au sang, mes intestins

m'arrivent à la bouche. Je ne simule rien du tout, je suis véritablement malade. Maman était assise et du sang coulait le long de sa cuisse gauche, vite une rigole se forma par terre. C'était l'été. Il faisait très chaud. Personne ne disait rien. Un instant, je crus que ma mère allait mourir mais elle se leva vite et partit en poussant des cris. Nana, sa chatte, la suivit. Je restai là. Figé. Idiot.

« Heitmatlos est comme moi : il n'aime pas le sang des femmes, et c'est pour cette raison que je l'aime malgré sa religion... Au fond, ce besoin de vomir n'est pas dû à la nausée mais à l'incompréhension ; lorsque je ne vois pas clair, je vomis.

« Un déclic dans ma mémoire : je retrouve une origine plus lointaine à mon malaise, impression de couleur jaune-orange. Huit ans. Découverte, derrière la porte de la cuisine, d'un sachet contenant des chiffons imbibés de sang noirâtre. Odeur fétide. Entre chaque morceau de tissu, un filament gélatineux. Le soleil tombait en plaques aveuglantes sur l'ignoble paquet. Une des tantes me surprit et me gifla mais je ne voulais pas partir car ma bille orange était coincée sous les chiffons sanguinolents. Ce jour-là, je compris que c'était du sang de femme. Je vomis pour la première fois.

« Toute mon enfance, j'ai rêvé de monceaux stagnants de saleté qui attiraient un grand nombre de mouches et de bestioles avides de sang féminin. Je rêvais aussi que toutes les femmes étaient mortes et qu'elles étaient parties en ne laissant pour toute trace de leur existence que cette puanteur. Depuis cette rencontre avec l'intimité féminine, j'ai considéré les femmes comme des êtres à part, porteurs de plaies redoutables qui attirent les cafards, derrière les portes des cuisines. Cependant, il m'arrivait d'éprouver une terrible attirance pour ces sillons sirupeux et malodorants que je regardais sourdre d'entre les cuisses des cousines quand elles nous laissaient parvenir jusqu'à leurs vagins, qu'elles avaient l'habitude d'épiler, sur les terrasses, à l'heure chaude de la sieste. Les formes alors me rendaient fou et je battais en retraite préférant regarder de loin la douceur de l'entrecuisse vague... »

Quant à moi, ce n'est que beaucoup plus tard, devenu adulte et étudiant en médecine (j'avais choisi cette voie par amour pour Zahir décédé à l'âge de vingt-deux ans, en juin 1956 – suicidé ? assassiné par la DST/Main rouge ? Toutes les hypothèses étaient possibles), que je me suis débarrassé de cette peur et de ces préjugés que Zahir m'avait inculqués. Il prétendait que je m'affolais à tort. Il m'écrivit une lettre parce qu'il n'osait pas m'affronter, face à face : « Mes ébats avec Heitmatlos ne dépassent pas le stade des caresses ; c'est d'ailleurs lui qui refuse d'aller plus loin. Il est parfois étrange.

Actuellement, nous sommes en froid, car ce juif athée prétend que la Bible est le plus beau poème que les hommes aient jamais écrit ; j'ai freiné son enthousiasme en soutenant que le Coran était beaucoup plus beau. En ce moment, il abandonne la physiologie pour apprendre l'arabe et pouvoir comparer. Ma mère ne doit pas bien comprendre nos rapports. Inutile de la mettre au courant. Si un jour elle apprenait la vérité, son goitre grossirait et avalerait son beau visage. Elle pourrait aussi, par réaction, coucher avec un des marabouts qu'elle va consulter en compagnie de Zigoto prêt à n'importe quoi pour gagner un peu d'argent. Dire qu'il est ton jumeau ! »

Omar ne répondait que rarement à mes lettres. Il prétendait qu'il ne savait pas bien rédiger. En fait il était choqué par ma franchise et la crudité de certains de mes propos. Mais je persistais à lui écrire. Il était ma seule bouée.

Dans une de ses rares réponses, Omar m'affirma (comme pour détourner mon attention du cloaque, comme pour éviter de répondre à mes interrogations personnelles) que dès l'installation de la France en Algérie, des industriels marseillais avaient organisé le pillage des cimetières algériens. Ils récupéraient les ossements pour la fabrication du fameux savon de Marseille. Je ne voulus pas le croire. Plus tard, Monsieur Baudier confirma les dires d'Omar. Il me montra des journaux français de l'époque qui relataient ces faits. Il y eut même un député (un certain Ernest Briançon) qui protesta devant la Chambre des députés et dénonça ces pratiques odieuses. Le président de la Confédération des fabricants de savon de Marseille eut cette réponse : « En dénonçant ces faits avérés, Monsieur le député Briançon met en danger toute l'industrie marseillaise. »

Le magasin de mon père. Vaste. Vide. Midi bat son plein. Si Zoubir part pour une longue sieste, je reste seul : aucun client. Hiver. Froid intense. La sieste fait du bien à mon père qui a de l'hypertension. Trop d'excitants disent les médecins. Attente. Espoir que quelque chose va se produire. Rien. Vide blanc dans ma tête. Ma mère aussi fait la sieste en plein hiver pour passer le temps. Tout est sale dans l'habitable. Livres de comptes. Factures. Odeur d'encre et de bois. Dimanche : jour de repos des colons. Lubricité. Membres gourds. Les choses se font au ralenti. Femmes. Parfois, il en entre une. A l'intérieur du magasin, elles se sentent à l'abri et, en face d'un gamin imberbe, n'hésitent pas à se dévoiler. Derrière le bureau, je caresse mon sexe. La femme parle. Volupté. Demande un article. Erection. Je fais semblant de ne pas comprendre, prolonge l'entrevue.

Présence précaire des femelles à l'orée des cauchemars brûlés et torsadés. Terre sèche : même pas une illusion de moiteur. Et l'envie de violer, même les plus laides et les plus vieilles, n'est qu'un prétexte à la fureur qui pend aux lobes de mes yeux ratatinés par le désir fallacieux. Exorbitante déchéance ! La masturbation dure tout l'après-midi. Epuise ment. L'orgasme à blanc rend l'image de Kamar la jeune marâtre plus à portée de mon délire calamiteux. L'éjaculation chaque fois me laisse hagard. Début de mort lente. Attente fébrile, mais rien n'arrive.

La même angoisse que j'éprouve chaque fois que je regarde ma mère dormir : étrange respiration à cause du gonflement œdémateux. Le hiatus est là ; inutile de chercher plus loin. Un pan de mur blanc ; une sonnerie dans ma tête. Même solitude. Amnésie latente. Absurdité de la chose répétée. Confection à vide d'actes, de gestes et de mots entrevus déjà quelque part, cernés par tous mes sens. Absurde ! Morne réveil matinal. Courses pour Kamar. Tous les matins je plisse les yeux pour mieux loucher sur la cuisse satinée et charnue. Elle fait tout pour m'exciter. Elle ne porte pas de culotte. Seulement une chemise de nuit en soie transparente qui laisse voir son pubis épilé. Elle me rend fou. Que faire. Elle éclate de rire devant mon désarroi. Et Zahir qui me dit : « Mais qu'est-ce que t'attends pour la culbuter ? » Omar est du même avis. Mais ils ne savent pas que je l'ai déjà fait et que le remords me ronge !

Pubis de Kamar ! Queue chez le marchand de beignets. C'est un Tunisien. J'en profite pour me réchauffer les mains au-dessus de la bassine d'huile bouillante dans laquelle il jette la pâte avec des gestes gracieux, malgré la teigne qui lui démange le cuir chevelu et malgré son corps obèse qui déborde de partout. Dès que le marchand m'adresse la parole, je me crispe. Homosexualité latente. Tout le monde sait qu'il a des rapports louches avec mon frère. Le teigneux comprend, n'insiste pas. Beignets pour Kamar donc. La regarder manger. Sensations que je n'éprouve qu'en hiver ; huile chaude, sciure, thé à la menthe que boivent les apprentis. Consommation. Deux doigts dans la bouche... Baah ! Vomir. Le nez me pique.

Escalier en spirale. Villa. Munificence. Fleur de sang. Accoudée au mur, elle se lisse le ventre. Garce ! (Coliques ? Menstrues ?) Elle se tait. Silence entre nous. (Est-ce que le robinet ne coule pas ? Toujours cette appréhension des robinets qui ferment mal.) L'eau goutte dans l'évier embrasé par le soleil automnal. Une pastèque ouverte en deux traîne près de l'évier. L'allusion est claire. Impression de tranquillité, quand même. Elle mange un gros beignet spongieux. Ses mains sont pleines d'huile. Elle rit. Euphémisme

(huile, vaseline, fornication). Elle fait danser ses mains fines devant ses yeux d'enfant précoce. Je ne tiens plus le coup. Balbutiements. Fuite. Juste au moment des décisions à prendre. Zahir m'aurait traité de lâche. Mais il ne sait pas tout...

Je rêve debout : la putain au maillot jaune. C'est un camarade de lycée bègue qui nous raconte ce genre de choses. Il manque les cours de maths pour aller au bordel. Il raconte. Il nous énerve à bégayer au moment le plus crucial. Nous exigeons des détails. Pourquoi la putain n'enlève-t-elle pas son maillot jaune ? Il ne sait pas. A-t-elle de gros seins ? Enormes ! Il parle aussi de la vaseline onctueuse dans le gros machin. Il n'ose pas dire son nom. Il s'affale sur la table, jouit à nouveau devant nous. Plus envie de travailler. Aller en groupe reluquer la fille et vérifier les dires du bègue... Omar ne veut pas nous accompagner. Il affirme que le bègue est un mythomane. En fait il nous snobe parce que son père est un commissaire divisionnaire et qu'il fréquente les Européennes qu'il baise en douce. Hypocrite ! je sais qu'il prend le bus exprès, juste pour renifler les aisselles des Européennes quand elles ont les bras levés, pour se tenir à la barre. Il ne fait cela que l'été, lorsque ces femmes portent des robes sans manches !

Magasin. Midi, toujours. Sieste. Repas, je mange sur une chaise un couscous épicé. Beaucoup de piments. Feu dans ma bouche. L'évacuation sera plus que dure. Menace d'hémorroïdes rouges, comme celles des oncles. J'ouvre ma bouche au-dessus du robinet : glouglou... J'espère une femme dans l'après-midi morne d'hiver. Elle entre, sort. Masturbation. Va-et-vient. A travers la vitre polie, j'aperçois des contours de passants rapetissés. Un enfant colle son visage contre la vitre et me tire la langue. J'ai très peur : deux trous à la place des yeux. Désenflure.

L'idée de mort continue à croître dans ma tête. La lubricité, malgré la fatigue de l'organe, demeure intacte. Ennui fastueux : je bâille. Aucun client. Dormir un peu ou simuler une crise d'épilepsie ? Ameuter tout le quartier. Faire sortir le père de son lit. Malade, j'aurais peut-être un père. Toux. Dehors il fait un peu moins froid.

Un homme vieux et bossu entre dans le magasin. Un sourire pauvre. Indigent. Le nez vogue vers l'oreille volumineuse. Il traîne un gamin qu'il aurait pu aussi bien tirer de sa poche, tellement il est maigre. Cela m'aurait amusé ! L'enfant n'arrête pas de renifler, mais n'arrive pas à exaspérer le père. Se mettre sous le bureau et l'ébranler : Coucou ! Mais le gosse risque de se mettre à japper, on n'en finirait plus. Non ! Il faudrait peut-être renverser le tram pour

faire diversion...

L'enfant est un arriéré mental, son père en l'engendrant a dû commettre un crime atroce sans quitter le vagin sacramentel de la femme. Une moue qui se veut suave. Je connais sa femme : belle matrone qui le fait cavalier. Poitrine plantureuse, de quoi allaiter tous les chats du quartier. Les bretelles roses de son soutien-gorge s'enfoncent dans la chair blanche. Invitation à la salacité ? Splendide, sa femme ! Il faut le reconnaître. Je me l'imagine, l'ignoble, en train de lui couler au fond de la bouche une salive visqueuse et grumeleuse. Turban. La barbe jaillit comme une excroissance virile dans ce visage mou et flasque ; le reste baigne dans l'anonymat ; il l'entretient, sa barbe !

Bourgeois raffiné. Ample djellaba grège. Il a des mains de croquemort et vend des cierges. Le commerce marche bien car il y a beaucoup de saints dans la ville. La concurrence est grande parmi eux et ils vont se plaindre du marasme pour forcer la main aux autorités coloniales et exiger plus de subventions. L'homme a une boutique minuscule. Le capharnaüm me plaît beaucoup. J'y vais souvent pour sentir les fioles de musc et les sachets de benjoin, de sullan, d'aloès et de gomme arabique. Acoquiné aux Français, il freine l'évolution des femmes. Il entre dans le magasin. Doucereux. Dire quelque chose de gentil. Zut ! Le gosse est capable de me lâcher une grossièreté. Son père se sentirait obligé de sortir son chapelet pour demander le pardon de Dieu. On n'en finirait plus. Se taire est une stratégie primitive.

Souvent, Omar venait à Constantine passer les fins de semaine et les congés avec moi, dans cette maison où le malheur s'obstinait à nous traquer. Il admirait Zahir et disait qu'il se soûlerait tous les jours, comme lui, quand il aurait son bac. Qu'il serait homosexuel, comme lui.

Mais en fait, ni lui ni moi ne savions de quoi il s'agissait exactement. Ni ce que cela voulait dire qu'être juif.

Au lycée, Omar est interne, avec un régime spécial. De riche. Il a un studio avec douche, au fond d'une des salles de l'internat, mais il mange à la cantine comme moi.

L'avion paraît toujours aussi immobile.

CHAPITRE VI

Souvenirs du magasin de mon père. Encore. Se taire est une stratégie primitive – mais il faut l'utiliser quand même. C'est un des plus grands supporters de Si Zoubir ; il l'admire pour le plus grand nombre de ses maîtresses. Lui, se contente des vieilles femmes de ménage. Prendre un air affable. L'enfant est propre. Pauvre mère, elle doit l'astiquer, mais il porte quand même son idiotie comme un aveugle sa canne blanche : il fait pitié aux gens. Il faut avoir l'œil sur le gosse ! C'est le téléphone qui le fascine. (Ne jamais oublier que ma mère est goitreuse et que j'aurais pu naître idiot.) Que lui dire ? Mon père dort ? Non ! Mon père dorlote sa maîtresse ? Non ! Mon père endort ma mère qui a une rage de goitre ? Non ! surtout pas ça ! Il ne doit pas connaître ce détail. Dégénérescence. Il a l'air de me regarder d'une drôle de façon. (Lit-il dans mes pensées ?) Charlatan !

Moi je suis maintenant un élève du lycée franco-musulman de Constantine. Omar aussi. Mais il est plus savant que moi, puisqu'il a deux classes d'avance. Grâce à Monsieur Ben Achour et à Monsieur Baudier, nos professeurs, ni Omar ni moi ne croyons plus à toutes ces choses surnaturelles. Nous devenons peu à peu des rationalistes malgré l'entourage qui fonctionne à la superstition, à la sorcellerie et au maraboutage, qui font des ravages à Constantine.

Le marchand de parfums, d'encens et de gomme arabique est toujours là. Assis. Immobile. Pouvoir des cierges et maléfices de croque-mort. Il a le même air inspiré que Sidi Amor, un marabout de Tunis, célèbre dans tout le Maghreb. Ma dit que des musulmans de l'Inde viennent le visiter. Nous avons fait le voyage en car, une fois, jusqu'à Tunis, ma mère et moi, pour lui demander de m'aider à obtenir mon certificat d'études. Pour une fois le père ne refusa pas, à cause certainement de la gravité de l'affaire. Le marabout n'est qu'un paralytique général, victime de la syphilis. Il est constamment enfermé dans un énorme parc à bébé, nu comme un ver. Son ventre est trois fois plus gros que celui de mon père. C'est un vieillard qui somnole la plupart du temps. Il ne regarde personne et n'a pas l'air de s'amuser beaucoup. Il n'y a que des femmes autour de lui. De temps à autre, il jette un petit cri de guerre et fait ses besoins en public. Il rit alors comme un véritable enfant. Maman lui parle. Il ne l'écoute même pas. La famille du malade s'est enrichie en l'exhibant

ainsi dans sa totale candeur naturelle, et l'administration coloniale encourage discrètement la chose. Les femmes sont les plus heureuses. Elles l'adorent et le gavent de friandises syriennes dont il raffole. Avant de partir, il faut payer très cher. Nous nous éclipsons... Parfois c'est Zigoto qui accompagne ma mère à Tunis, moyennant une grosse somme d'argent.

Le marchand de parfums et d'encens n'a pas lu dans mes idées. Ce serait le comble ! Il ne faut pas qu'il sache que ma mère a un goitre : parler du cou de la femme est d'un érotisme qui peut mener au pire (Ah ! Kamar... Impacts). Réduit à n'être qu'un lèche-plaies longitudinales (toujours ce goût de sel lorsque je fais l'amour, avec les deux jumelles, en compagnie d'Omar, lorsque j'entends ma mère uriner et lorsque mes cousines me laissent les regarder faire). Je suis épuisé (ne suis-je pas un adolescent amoureux ?). Droit à la paix ! Les femmes sont emmurées (enfermées par centaines à l'intérieur d'énormes murailles très étroites pour être étouffées vivantes. C'est Monsieur Baudier qui nous l'a expliqué. Je le trouve plus agressif politiquement que Monsieur Achour) pour ne pas allumer la convoitise des mâles innocents. Retour du bain maure. Rougeur du tréfonds. Sexe lavé, rasé et parfumé. Donc ne pas lui parler de ma mère. On me dit lunatique mais c'est faux. Je fais semblant pour berner mon salaud de père. Doucereux, le vieux jette un œil sur moi. Son fils prend tout à coup un air que je ne lui ai jamais vu, et pourtant je le connais bien, le gamin ! Que me veut-il ? J'ai encore un orgasme à tirer. Penser à Kamar en train d'enfiler un bas, mais c'était peut-être au cinéma, cette image ? Zaza Gabor ? Marlène Dietrich ? Ava Gardner ? Gina Lollobrigida ? Il faut dire quelque chose, réciter machinalement quelque formule toute faite. Faire attention aux lapsus. Il reste là, l'œil perdu. Il souffre.

Un chapelet de bénédictions me tombe sur la tête. L'homme, en plus de sa femme et de son gosse, se targue de posséder toutes les sciences théosophiques. Il aime à trôner dans les réunions politico-religieuses organisées dans le bureau du père. Il n'aime pas Averroès : « C'est un athée ! » Il crache par terre, indigné. Le père, après, se fait fort de nous coller sur la théologie musulmane. Nous ne savons rien, que dalle ! Cours de religion à coups de poing. Avec lui entre une odeur douce de camphre et d'ambre brûlé. Croque-mort il est, croque-mort il reste, assis, immobile. Tel un fakir. Mais un fakir méchant et délateur. Demande des nouvelles de mon père. Je flaire le piège et le laisse dire. Comme s'il ne le savait pas ! Tout le monde, en ville, est au courant. Lui dire que mon père repasse sa leçon de grammaire française avec Mademoiselle Rocher, l'infirmière de l'hôpital Charles-Nicolle ? Il serait capable d'hilarité

et risquerait de suffoquer (il est si maigre !). Voudrait-il des détails ? Ses yeux s'allument, puis s'éteignent comme à regret ; réintègrent le monde alentour. Falots ! J'aimerais le voir rire. Il doit faire comme ses cierges.

J'ai l'habitude d'aller dans sa boutique : prétexte pour traverser les souks. Souk du cuivre. Amertume des rues chaudes imprégnées d'eau de fleur d'oranger. Souk el-attarin où les bonnes odeurs de musc et de benjoin m'affolent. C'est là. Il a l'air plus gros, pénétré de son importance, loin de la bretelle rose de sa femme et de la marmaille dégénérée. L'œil est plus clair. Silence. Je le laisse durer (chacun a le silence qu'il mérite). Il ne faut pas lui offrir du café, il pourrait se laisser aller à faire des confidences et je ne veux aucune familiarité avec ce salaud ! Le fils bat l'air de ses pattes maigres à la manière des sauterelles. Il étouffe.

« Dieu ! donnez-nous notre savoir quotidien. »

Je ne réponds rien, pour ne pas l'exciter. Il entame une phrase et, devant mon air tout à coup sarcastique, il laisse tomber, se rebiffe et boude. Il a l'air gentil, mais c'est lui qui encourage le chef du clan à nous poser des questions perfides sur la civilisation musulmane. (« Sais-tu combien de bains maures il y avait pendant la domination arabe, dans la seule ville de Cordoue ? – Euh... » Gagner du temps. Je prends un air inspiré pour bien réfléchir et opte pour la flatterie. Etre large : un chiffre astronomique. Rire du père qui me glace d'effroi et sourire paternaliste du marchand de cierges...) Là, il a l'air de s'embêter et son chapelet ne lui est d'aucun secours. Le dégouter !

« Les mouches...

— Ahh... » je réponds.

Il esquisse un mouvement ; renonce. Il m'observe et finit par sortir un coran de sa poche.

« Est-ce que je pourrais lire à haute voix... l'habitude, vous comprenez... »

La question est sournoise. Lui qui me soupçonne d'être un adepte de Staline ! Un athée, un communiste et un ami du juif Heitmatlos ! Il n'attend pas ma réponse d'ailleurs. Lit (belle voix).

« Mais non ! Allez-y ! Ne vous gênez pas... »

Pendant qu'il déblatère, je pense à cette affaire de savon de Marseille fait avec des ossements algériens. Je me dis : « Ils sont fous ces Marseillais ! » Je fais exprès de le couper. Je lui raconte cet épisode horrible de l'invasion coloniale de l'Algérie, pour

l'emmerder. Il s'interrompt. Reste indifférent. Muet. Il va vite se fatiguer. Tout à coup je m'alarme, c'est peut-être un coup monté par mon père. Que manigancent-ils contre moi ? Trouver la raison de cette visite. Enfin je comprends : il n'est venu que pour piquer une sieste, les yeux ouverts, la voix chevrotante. Je le regarde. Maintenant, il dort ! Le gamin est assis en face du téléphone et le contemple avec des yeux de chien. (Tu peux y compter !) J'ai compris : mis à la porte par sa femme. Scène de ménage dont je suis l'exutoire. Jubilation ! Je la vois remettre la bretelle de son gigantesque soutien-gorge en place. Qu'il fasse sa sieste et qu'il s'en aille !

Tout à l'heure, mon père sera de retour. Resplendissant, malgré sa laideur naturelle. Djellaba en soie grège de couleur jaune. Babouches marocaines bleues. Belle allure. Il faudrait aller lui chercher du thé à la menthe fraîche et de l'eau glacée dans un énorme pot en terre cuite à fond de goudron. Rituel. L'odeur de la menthe qui infuse dans le breuvage brûlant coupera la parole mielleuse du croque-mort surpris dans son sommeil et resurgi de sa sieste moite et agitée, l'air lamentable face à la prestance de Si Zoubir. Rêve avalé de travers. Arrivée tonitruante des premiers marchands de jasmin. Pour le moment le bonhomme dort profondément, la bouche ouverte et le livre tombé à terre. L'enfant ne me cherche pas querelle ; il ne tardera pas à s'endormir, à son tour.

Le téléphone, quelle fascination !

Il faisait chaud. A Constantine l'été est très chaud. L'hiver, il y fait très froid et la neige tombe pendant six mois.

Mon père était fasciné par l'histoire et il disait souvent : « Je ne sais pas très bien et très clairement pourquoi le général Bugeaud, qui était affecté à l'ouest du pays, fut nommé gouverneur général de l'Algérie. Est-ce à cause de sa victoire sur l'émir Abdelkader après une guerre qui dura onze ans, après la signature de l'accord de la Tafna, entre les deux hommes, que Bugeaud s'empessa de trahir ? Ou est-ce parce que le général de Bourmont, qui prit Alger, refusa l'avènement de Louis-Philippe et le coup de force contre Charles X, et pour cela abandonna son commandement d'Alger pour laisser la place au général Clauzel ? Tout cela n'a jamais été bien élucidé par l'Histoire. » Même Monsieur Baudier restait très circonspect à ce sujet.

Toujours est-il que Bugeaud devint le gouverneur général de l'Algérie et sévit d'une façon atroce contre le pays envahi, en tuant le quart de la population en l'espace de quinze ans. Elle était passée

de 3 000 000 d'habitants en 1830 à 2 000 000 en 1846 selon les services des statistiques de l'armée française, dixit Monsieur Baudier. Un catho de gauche, selon Zahir mon frère aîné. Monsieur Baudier va à la messe tous les dimanches, accompagné de son épouse et de ses deux filles.

En fait, je m'en foutais de toute cette cacophonie française et j'admirais le courage et l'honnêteté de Monsieur Baudier qui nous fit l'éloge d'Henri Maillot, un ouvrier communiste d'Algérie qui sut choisir son camp, dès qu'il fut incorporé dans l'armée française.

LE CAPORAL FÉLON COMMUNISTE CRÉE LES MAQUIS ROUGES DANS LA RÉGION D'ORLÉANSVILLE

Omar aussi s'en foutait des vraies comme des fausses raisons qui ont installé le général Bugeaud comme gouverneur de l'Algérie. Mais il ne cessait pas de lire la correspondance que ce dernier entretenait avec ses officiers et les membres de sa famille. Il arrivait à Omar de me lire des passages de cette correspondance et il allait jusqu'à s'extasier sur le style du gouverneur général. Ce qui m'exaspérait énormément. Une seule phrase de Bugeaud avait pourri et hanté ma vie. C'est Omar qui me l'envoya un jour de Batna à Constantine. Quand j'ouvris l'enveloppe, il n'y avait qu'un feuillet sur lequel était écrite cette terrible sentence :

« Le 11/06/1845. Orléansville.

De la part du Général Bugeaud au Général Pélistier.

Si ces gredins d'Arabes se retirent dans leurs cavernes, imitez Cavaignac, mon cher ! Faites comme il a fait avec la tribu des Sbeas : enfumez-les comme des renards ! J'espère que toute votre famille se porte bien.

Mes hommages à votre épouse. »

J'en voulais à Omar de m'avoir envoyé cette citation, sans aucun commentaire, sans aucune réaction de dégoût ou de révolte ou d'horreur. Ce mélange des genres ? Epoustouflant. C'est-à-dire humain.

La phrase de Bugeaud était chirurgicale. Les façons d'Omar l'étaient aussi. Une autre fois, quelques années plus tard, il récidiva en m'envoyant pendant les vacances d'été un mot sur lequel il avait écrit : « Une enfumade est un massacre selon un protocole spécifique, selon le dictionnaire Larousse. » Depuis, je m'étais

engueulé avec lui au sujet de ces billets qui portaient en eux l'abjection, le cynisme et la perversion. L'innommable, quoi ! En fait il était tout le contraire. Il voulait seulement m'édifier sur les horreurs coloniales, mais ses façons de faire me déplaisaient.

J'avais décidé de ne plus ouvrir les lettres d'Omar, mais j'allais souvent rendre visite à Monsieur Baudier, chez lui, pour vérifier ses affirmations. Il lui donnait raison. Il ajoutait toujours au moment où j'allais le quitter : « Le mot enfumade est entré vraiment dans le dictionnaire. Pas le mot emmurade ! Il faut qu'il y entre. Il en va de l'honneur du peuple français. N'oubliez pas cela ! EMMURADE. » Il épelait chaque lettre et je repartais plus malade, plus révolté et plus haineux envers Omar. C'était trop dur. Du coup j'en voulais aussi à Monsieur Baudier et à Monsieur Ben Achour le professeur de poésie arabe, quelque peu porté sur la bouteille et qui passait son temps à provoquer « Midi-Moins-le-Quart », le surgé corse.

Je connaissais l'existence de ces différentes correspondances entre les généraux de la colonisation et entre eux et leur famille mais je n'avais jamais soupçonné de telles monstruosité. Ainsi le général Péliissier était devenu l'inventeur de l'enfumade : le 18 juin 1845, il massacrait plus de mille personnes de la tribu des Riah, dans la grotte de Ghar El Frechich, située entre Ténès et Cherchell. En août de la même année, il fit un émule en la personne du général de Saint-Arnaud, à qui il écrivit : *« J'ai fait enfumer 500 brigands dans une grotte située près de Tipaza ! Faites-en de même ! C'est plus rapide... »*

Après des centaines d'enfumades organisées sur tout le territoire algérien, le général Bugeaud est interpellé par quelques députés français horrifiés par ses méthodes, il déclara alors devant la Chambre des pairs en avril 1846 : « J'assume ! Et moi je considère que le respect des règles humanitaires fera que la guerre risque de se prolonger ! » Et plus tard encore, Omar me dit, au cours d'un voyage en avion entre Alger et Constantine, ou l'inverse : « Ce que tu ne sais pas, c'est que Bugeaud, avant de massacrer en les enfumant des milliers d'Algériens, a été un véritable boucher en France même, lors de l'insurrection de Paris en avril 1834, où il massacra tous les habitants du quartier Transnonain (Beaubourg, aujourd'hui), à cause d'un coup de feu parti d'une fenêtre qui tua un de ses soldats. Tout de suite après ce massacre, on l'envoya en Algérie, en compagnie de Cavaignac, le grand spécialiste de l'enfumade... »

Ce jour-là, j'étais tellement en colère que je lui dis : « Et si on parlait de ton père ? Et de ton frère ? »

Surpris, il ne dit mot. Mais il y avait dans ses yeux une douleur que j'ai rarement lue dans les yeux d'un être humain.

C'était l'époque où nous venions de terminer nos études universitaires et commencions nos carrières. Nous avions une passion pour Constantine, la ville de notre adolescence et de nos premières turpitudes dans ses bordels aux noms à la fois bizarres et communs : Le Chat noir, La Lune...

Constantine est toujours là au-dessus de son rocher, avec ses ponts suspendus qui donnent le vertige, attirent les suicidaires et tanguent les jours de grand vent, en traversant les gorges du Rummel. Avec sa superbe Kasba, ses rues grouillantes, ses marchands de brochettes de viande et de têtes de moutons grillées à la braise. L'avion s'approche et, de loin, on voit les murailles millénaires de la ville, vieilles, crénelées, détruites sur de larges parties, avec l'aqueduc romain qui dégringole des montagnes enneigées et atterrit brutalement sur la plaine de Sétif au sol fertile.

La ville résista pendant sept ans. Plusieurs généraux français se succédèrent pour l'envahir, en vain. D'abord le général Vallée, sous les ordres du général de Saint-Arnaud qui le dirigeait du centre du pays, alors que la ville se situait à l'est. Devant les échecs du général Vallée, son chef supérieur vint lui prêter main-forte mais Ahmed Bey, le maître de la ville, tint bon. Saint-Arnaud écrivait à son frère :

« Ce 29 septembre 1837. Cher frère. Il fallait à tout prix prendre la ville qu'on savait remplie de vivres, alors que notre armée était affamée et épuisée... Mais nous continuons à préparer la prise de cette ville. Ne t'inquiète pas ! Tout va bien. Le sort de notre frère Adolphe doit être décidé. Tant au concours qu'au lycée. Fais-moi savoir ses résultats. J'ai reçu une lettre de notre mère, elle m'annonce la mort de notre petite-nièce qui a suivi son père à quinze jours près. N'oublie pas d'annoncer ma nomination à la tête de l'armée de Constantine, à nos amis... Ces dix lignes donc, frère, écrites au bivouac sur mes genoux, qui te diront ce que je deviens et t'empêcheront d'être inquiet. J'ai un magnifique tableau devant moi. Mille hommes sous la tente, autour de Constantine. Un état-major inoubliable. Un matériel immense. Je suis dans mon centre et dans mon élément. Mais je n'attaquerai pas le vendredi 13 octobre et attendrai le samedi 14. C'est plus sûr ! »

Il était donc superstitieux le valeureux général !

Le samedi 14 octobre 1837, le général de Saint-Arnaud donne donc l'assaut à Constantine qu'il conquiert grâce à la complicité des notables de la ville qu'il avait soudoyés : le caïd Ferhat et le caïd Hamouda. Le caïd Ben Gana, lui, refuse de se soumettre et fuit vers Biskra.

Et moi, disant à Omar : « Tu te rends compte. Il liquide des milliers de personnes et s'enquiert benoîtement des études de son jeune frère... Et surtout, il se lamente sur la mort de sa petite-nièce ! Ce n'est pas possible. Tu sais Omar, Bergson dont tu me gonfles la tête a tort ! Le propre de l'homme ce n'est pas le rire ! Pas du tout... C'est la cruauté ! »

Il me dit : « Tu me l'as déjà dit au lycée à Constantine, il y a si longtemps. Avec le temps, je suis tout à fait d'accord avec toi ! Tu avais de l'avance pour ton âge... Tu étais en seconde, à l'époque et moi en classe terminale. »

Le 20 octobre, Saint-Arnaud, scribouilleur impénitent et bavard intarissable, écrit une très longue lettre dithyrambique et détaillée à son frère sur la conquête de la ville. Il est pris de frénésie et de jubilation. Et après s'être vanté de ses prouesses, il ajoute : « *La ville était dévastée. Mais peu à peu les boutiques se rouvraient. Les juifs étaient en grand nombre avec leur servilité riante et abjecte, mais les autres habitants arabes étaient tristes, mornes, et ils souffraient. Leurs regards étaient haineux. Comment ces gens-là pourraient-ils oublier jamais le sac de leurs maisons et de leur ville en ruine, pour bien des années.* »

Quatorze ans plus tard, en 1851, le général de Saint-Arnaud a déjà oublié ses remords au moment de la prise de Constantine ; il mate férocement l'insurrection kabyle et écrit à son frère, toujours aussi dithyrambique : « *Djijel, le 12 novembre 1851. Cher frère. Je viens de créer la prime à la tête coupée et cela a donné d'excellents résultats pour écraser les kabyles. On ravage, on brûle, on pille, on détruit les maisons et les arbres. Même les figuiers de Barbarie n'échappent pas à notre vindicte... Franchement, frère, l'Algérie perd sa poésie sans massacre et sans enfumade.* »

Je ne cessais de ressasser à Omar ces éléments que Monsieur Baudier et son complice éthylique Monsieur Ben Achour m'avaient refilés en douce et distillés par petits morceaux comme pour ne pas me traumatiser, durant toute ma scolarité au lycée franco-musulman de la ville. Ils avaient confiance en moi. Pas vis-à-vis d'Omar. A cause de la profession de son père ? Certainement. J'essayais de défendre mon cousin préféré. En vain. Monsieur Baudier surveillé par la Main rouge, une création de la DST dont le rôle consistait à

assassiner les Français d'Algérie qui avaient de la sympathie pour l'indépendance, ne cessait de me répéter : « Omar, c'est le fils d'un commissaire divisionnaire quand même ! N'oublie jamais ça... »

Monsieur Baudier m'avait inculqué mes premières leçons d'humanisme et de vigilance politique.

C'était un catholique pratiquant. A l'époque de la guerre, l'Eglise algérienne était progressiste, anticolonialiste et très proche des pauvres. Elle l'est toujours aujourd'hui. Monseigneur Duval, archevêque d'Algérie et d'Afrique, était haï des pieds-noirs qui l'avaient surnommé Mohamed Ben Duval. Monsieur Baudier était fier d'appartenir à cette Église dont la référence et le symbole n'étaient pas saint Augustin, né à Thagaste (Souk-Ahras, aujourd'hui) et évêque algérien d'Hippone (Bône, Annaba aujourd'hui) dès le II^e siècle ; mais saint Donat !

Omar expliquait la philosophie et l'engagement de cette Eglise par le fait que le mouvement donatiste était né au III^e siècle à Batna, la ville où son père avait exercé comme commissaire divisionnaire. Il ne cessait pas de me rappeler que saint Donat était né dans cette ville et il n'était pas peu fier d'exposer la doctrine du donatisme qu'il qualifiait de communisme primitif. Il n'aimait pas trop saint Augustin qu'il qualifiait de harki à la solde de Rome et de gros bourgeois, aux *Confessions* dégoulinantes ! Je n'étais pas loin de penser la même chose que lui mais je trouvais qu'il exagérait un peu. Comme si cette doctrine donatiste, catholique et révolutionnaire qui a longtemps prospéré dans sa région natale, gommait, à ses yeux, le rôle douteux de son père qui, en jouant les agents doubles, avait fini par perdre la raison, à l'indépendance du pays.

Omar cherchait n'importe quel prétexte pour innocenter son père et absoudre les crimes de Salim, son frère cadet qui s'était activé avec beaucoup de fougue, de hargne et de conviction dans les rangs de l'OAS. Il avait, entre autres, fait sauter à la dynamite le plus grand café maure de la ville, en plein jour, causant la mort de centaines d'innocents, et ce à la veille de l'Indépendance !

En évoquant toutes ces choses qu'il ne cessait de remuer, il m'avoua pour la première fois qu'il s'était engagé dans la résistance pour atténuer les crimes de son père et de son frère. Puis il ajouta : « Mais quand l'Organisation avait décidé de me dessaisir de l'attentat du stade de Colombes, je me suis senti trahi, abandonné, renvoyé à mes doutes, à ma culpabilité et à mon désarroi. Pourquoi l'Organisation s'était-elle méfiée de moi ? A cause de mon père ? Elle n'a fait qu'aggraver la blessure.

— Non, elle ne s'est pas méfiée de toi ! Elle a même peut-être voulu t'épargner un contretemps ! Puisqu'elle a accepté que tu rentres au pays et que tu rejoignes le maquis, là où saint Augustin est né ! »

Omar hocha la tête, dubitatif.

L'avion donnait l'impression qu'il faisait du surplace en plein ciel.

CHAPITRE VII

La guerre était partout en Algérie et l'Organisation décida de l'étendre jusqu'en France. Le dimanche 26 mai 1957 au stade de Colombes, la finale de la Coupe de France se joue entre Toulouse et Angers. Un spectateur a le regard oblique. Au carnage de la guerre, l'Organisation de la résistance répond. Feintes. Passes. Trajectoires, la balle atteint neuf fois son but. Score final, Toulouse : 6. Angers : 3. Sur la pellicule du reportage se grave l'itinéraire d'un militant de la clandestinité : réseau étanche et implacablement rigoureux d'ombres, de prénoms et de surnoms superposés, comme une architecture pyramidale, étanche, donc, et indécodable. Au fond, l'Histoire collective est toujours soumise à l'émoi, prise dans les filets des hasards, des probabilités et des tâtonnements.

FC TOULOUSE : 6

SCO ANGERS : 3

Le terroriste est inquiet. Il est trop loin de sa cible. On lui avait promis une place dans la tribune officielle, mais il n'eut qu'un siège dans un virage. Quelque chose avait cloché. D'ailleurs ce n'était pas lui qui devait accomplir cette mission mais un certain Jo, un étudiant... Que s'est-il passé ? Jo avait-il eu peur ? Si ça se trouve, c'est lui qui a le billet de la tribune d'honneur... Si ça se trouve...

Pour s'occuper, ou pour se donner du courage, il chantonne un air andalou qui lui monte à la tête, se souvient du chanteur juif Raymond exécuté par l'Organisation parce qu'il était soupçonné d'être un indicateur, certainement à tort. Une erreur à coup sûr. Mais c'était la guerre. Il avait tous ses disques. Dommage ! Mais le Cheikh Raymond avait été averti trois fois... Il fallait donner l'exemple. Coupé net, la rengaine dans sa bouche. Les ordres étaient stricts, le peuple mis en berne, le chant tari. Même les oiseaux ne pleuraient plus au crépuscule. Interdiction d'ouvrir les bordels fermés sur ordre de l'Organisation. Les maquereaux mis au pas. Les prostituées transformées en boîtes aux lettres. Alcool, kif et cigarettes prohibés. Une discipline de fer. Cheikh Raymond aurait-il voulu crâner ? Il comptait sur sa popularité. On n'y pouvait rien. La règle s'appliquait à tout le monde. Toute condamnation à mort, après les trois avertissements de rigueur restés sans effet, était exécutoire... C'est pourquoi Mohamed Ben Sadok, plombier de son état, était dans ce stade archicomble. Effets secondaires de la guerre

révolutionnaire... Raymond tué à contrecœur, restait sa voix. Etat de guerre. Etat de siège.

L'Organisation avait, donc, décidé de porter la guerre jusqu'en France. C'est à ce moment qu'Omar mit fin à ses études d'architecture à Aix-en-Provence, et s'y enrôla. Il piaffait d'impatience. Voulait être mis à l'épreuve. (Pour blanchir son père, l'innocenter ? Laver ce déshonneur causé par sa collaboration avec l'ennemi ? Omar n'en savait rien. Moi non plus ! Il y avait un peu de tout cela dans son adhésion à l'Organisation. Mais c'était tellement confus ! Passer à l'action. Sinon il demandait à rentrer en Algérie et à prendre le maquis. Il faillit être désigné pour abattre le bachagha Ali Chekkal pendant la finale de la Coupe de France, au stade de Colombes, le 26 mai 1957. Mais quelque chose clocha. Il fut remplacé à la dernière minute par un autre militant, un simple plombier. C'était donc lui qui se cachait sous le pseudo de Jo.)

Générations sacrifiées... A travers le chant, il y a la mort et la transe... Le plombier se sent bien dans sa peau, se disant : « Je n'ai rien contre Cheikh Raymond, d'ailleurs je ne l'ai pas descendu... Je n'ai rien contre ce con de bachagha non plus. Il est peut-être sympathique mais il a pris le train à l'envers et il est têtu... » Pitre ou pirate ? Il n'en sait rien. La houle grossit. Le tableau de marquage scintille et sous l'effet de la magie le 1 devient 2. Toulouse : 2, Angers 0. Après tout, pourquoi ne pas être content. Lui sait qu'il est irrémédiablement condamné, qu'il sera arrêté, torturé, condamné à mort, guillotiné ! Comment faire ? Je ne vais quand même pas tirer de si loin. Impossible. Attendre. Regarder ce foisonnement de couleurs. Ce n'est pas tous les jours qu'il fait beau à Paris, métropole aimantée qui participe à la rapine du monde alors que nos colons n'ont même pas l'envergure d'être de vrais bâtisseurs de cathédrales. Le petit plombier algérien avait de la culture. Il suivait, le soir, les cours de l'Université populaire.

Un exemple : la gare de Bône d'où il est originaire... Délire pitoyable, comme un amalgame d'architecture soudanaise et de gratte-ciel new-yorkais. Rire ou fou rire ou colère rentrée, ou truille. Toutes ces réactions sont balayées par les bruitages des voix, d'instruments à vent, de cymbales et de mains crépitantes. Folie de l'orchestre et du chœur vocal des supporters qui reproduit une atmosphère gélatineuse où la sauvagerie humaine laisse libre cours à son itinéraire. Des hommes pleurent. Des femmes s'évanouissent. Lui, placide ! Mais l'impatience grandit et sa fébrilité avec, s'élargit au fur et à mesure que le temps passe et que dans sa tête s'ébauche le schéma, des actions – rares – et qu'il va numéroter. Outre les évidentes implications de l'histoire dont il est devenu le

maître et l'esclave, il accepte de supporter les clameurs du public qui décrivent avec des mots qu'il ne connaît pas très bien et qui n'ont rien à voir avec sa propre langue, le délire de ces foules déchaînées. Lui a besoin de se résumer. Quel jour sommes-nous ? (26 mai 1957. Dimanche.)

Attente. Pourtant, il se sent fatalement parcouru par l'élan de la vie. Tout le reste n'est qu'une sorte de chorégraphie plastique autour d'un cafard (Ali Chekkal) catapulté au sommet des honneurs, décoré de mille médailles, acheté pour des sommes fabuleuses, transporté de lieu public en cérémonial républicain comme une momie. Sclérosé. Minéralisé. Gâteux. Débile. Allant inéluctablement vers sa fin comme ces scarabées qui meurent en se prenant les pattes dans leur bave.

Il sait, Mohamed Ben Sadok, qu'après l'attentat, il sera arrêté et exécuté. Aucune chance de s'en sortir ! Il ne peut s'empêcher de penser à tous ceux qui ont été guillotins.

Lui le terroriste qui avait remplacé Omar, dit Jo, pour abattre le bachagha Ali Chekkal était trop loin de sa cible, mais il gardait un œil sur le terrain et l'autre sur la tribune où, par intermittence, lui apparaissait le buste de l'homme qu'il devait tuer, selon les divers mouvements des officiels assis dans des fauteuils aux dorures rococo et aux sièges de velours rouge, et qui, de temps à autre, se penchait obséquieusement du côté du chef de l'Etat, le visage à moitié mangé par l'énorme chapeau de son épouse aux rebords interminables surmonté d'une petite voilette et d'un ruban noué, représentant certainement un oiseau ou une fleur ou une plume, quelque chose de saugrenu en tout cas et qu'il ne pouvait pas discerner distinctement de si loin, d'autant plus qu'il était gêné par les cheveux gonflés d'une jeune femme assise un peu en biais et par la nuque bourrelée d'un homme à la carrure athlétique, posté derrière le fauteuil de la principale personnalité de cet aréopage vieillot, guindé, avec quelque chose d'inutile, un garde du corps, certainement. Mais qui garde quoi ? Une République française en train de se désagréger, à cause de cette guerre algérienne...

Puis il entendit son voisin pousser un cri alors que le reste du public retenait son souffle, parce que – certainement – il devinait que l'une des équipes était en position de marquer un but mais il ne regardait plus le terrain et concentrait son regard sur la tribune officielle bourrée à craquer de hauts fonctionnaires, d'officiers ployant sous leur autorité et leurs décorations, de vieilles comtesses lézardées par les intempéries des siècles qu'elles avaient traversés de bout en bout, de belles femmes au dos bronzé et dénudé qui

devaient certainement s'ennuyer à mourir mais qu'excitait – évidemment – l'idée qu'elles étaient dans les arcanes du pouvoir, tout près de la puissance et de l'argent, venues là certainement avec leurs époux pour jouer leur rôle de potiches, de plantes décoratives, d'objets clinquants et luxueux et permettre aux maris, aux dents acérées et aux cheveux cosmétiqués, de se faire une place dans la diplomatie, l'administration, les affaires...

Se demandant (le résistant) ce qui pousse un homme à trahir et surtout ce qui pousse un autre à refuser de le faire et à s'ériger en justicier, pris soudain d'une envie de se raconter, c'est-à-dire de reconstituer pour sa propre gouverne l'ensemble des actes qu'il va commettre, et des mouvements qu'il va imaginer, découper et schématiser, avant la réalisation de son projet.

C'est-à-dire, encore, de recombinaison au moyen d'équivalents verbaux une vague idée qu'il veut réaliser coûte que coûte, comme s'il avait peur de se retrouver, avant que le coup de feu ne parte et n'aille fracasser la tempe de cette pauvre chose humaine enroulée dans ses vêtements amples et son burnous de laine sauvage, confronté à une appréhension qui n'a rien à voir avec la peur mais avec l'idée du geste qui consiste à tirer une balle de revolver sur une cible noyée dans une masse de 43 125 spectateurs, de quelques centaines d'officiels et d'invités, de quelques dizaines de préposés à l'organisation, de vingt-deux joueurs, de l'arbitre et de deux juges de touche, sans compter – évidemment – les inévitables resquilleurs beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit dans ce genre de manifestation où le service d'ordre est renforcé et toutes les issues sont sévèrement gardées, ne va pas laisser dans son esprit plus de traces qu'un rêve qu'il serait incapable de reconstituer.

A moins que ce ne soit l'envie de se rassurer qui l'amène à penser de telles choses, espérant qu'une fois mise sous forme de récit intérieur, de mots bien à lui, son action gagne en envergure, existe par elle-même, sans qu'elle ait besoin de ses gestes, de ses mouvements, de son imagination à lui seul, avec son corps usé par la plomberie et desséché par la flamme des chalumeaux, avec sa carcasse fragile et sa petite taille ; comme s'il voulait ainsi expectorer toute cette violence accumulée non seulement depuis le déclenchement de l'insurrection ou depuis son adhésion aux groupes de choc de l'Organisation, mais depuis beaucoup plus longtemps, depuis son enfance, ou peut-être bien avant encore, avant même qu'il n'ait compris qu'il était un exilé dans son propre pays, un marginal dans son propre bidonville, un rejeton de la société coloniale dont les aberrations l'exaspéraient et l'avaient obligé de quitter son pays natal pour immigrer en France.

Le crépuscule d'été commençait à s'épaissir, bien avant que la nuit tombe et bien avant la fin de la première mi-temps, puisqu'il n'était que 17 h 12, qu'on en était à la 23^e minute de jeu (score toujours inchangé. Toulouse : 2, Angers : 0), que les athlètes sur le terrain conti nuaient à faire des tours et des détours, alors que lui baignait dans une sorte d'immobilité à laquelle contribuait – pour une large part – sa propre maigreur d'ouvrier exploité ; cependant que le soleil inondait maintenant les gradins, l'éblouissait et l'empêchait de bien voir la tribune d'honneur, et qu'il allait véhiculer cette énergie à travers sa propre conscience de l'acte qu'il allait commettre, découpé maintenant en mouvements successifs, détaillés jusqu'au moindre geste, en éléments concordants et précis, et l'amener comme malgré lui à son ultime jubilation de tueur.

Même si sa raison déboussolée avait de temps à autre des ratés et que la peur le tenaillait, il continuait à fonctionner en lui-même d'une façon clairvoyante et discrète, comme s'il avait installé dans son corps tout le plomb de l'équilibre que l'on a tendance à vouloir fourrer à l'intérieur de la cervelle.

Il était quand même sûr que l'autre – l'adipeux, scrofuleux et horrible bachagha – ne reprendrait jamais connaissance jusqu'à sa mort ni ne reverrait son éternité, tatoué définitivement sur la tempe, si tant est qu'il serait passé par les phases successives du coma et de l'agonie. En attendant, toujours le même score. Le speaker d'un transistor voisin s'éraille la voix en répétant que le résultat est inchangé et que le Football-Club de Toulouse mène par deux buts à zéro. Buts marqués, le premier, à la 11^e minute par Dereudre (le n^o 8) et, le deuxième, à la 24^e minute par le même Dereudre.

Une fois sa tâche accomplie. Une fois le bachagha Ali Chekkal abattu. Une fois arrêté. Une fois condamné à mort, il ne cessa jamais de penser à Ahmed Zabana le premier guillotiné et à Fernand Yveton, le militant communiste qui fut exécuté le 6 février 1957, le jour même où Omar adhéra à l'Organisation en France.

Omar avait gardé tous les journaux sportifs de l'époque qui avaient relaté ce match. Il n'avait jamais admis d'avoir été écarté de cet attentat du stade de Colombes. Il était là assis à côté de moi dans l'avion. Il continuait à se taire. Il boudait. Moi aussi. Au bout d'un certain moment, je dis pour le décrisper : « Salut Jo ! » Il eut un sourire qui irradiait son visage. Il dit : « J'ai porté ce pseudo pendant un an à Aix. Et je n'en étais pas peu fier... Jo ! C'est joli, non ? » Je dis : « Ça fait un peu américain du Bronx, tu ne trouves pas ? » Il éclata de rire. Je vis ses yeux se mouiller.

L'avion fonce dans l'atmosphère qu'il happe tel un gros oiseau,
vorace, insatiable...

CHAPITRE VIII

Je savais pertinemment que l'oncle Kamel, le père d'Omar, n'avait pas été vraiment un collabo. Pas vraiment. Mais quand j'avancais cette thèse à son fils, il me répondait avec hargne : « Qu'est-ce que ça veut dire pas vraiment ? Il l'a été ou il ne l'a pas été ? Il faut répondre clairement. Dans ce cas-là, il n'y a qu'une réponse. Une seule ! » Je disais alors : « Il a été ballotté par l'Histoire. Il aurait dû avoir une position claire. Refuser la demande de la résistance qui voulait qu'il reste à son poste, tout en la fournissant en renseignements, armes et militants. Ce qu'il lui fallait, c'était démissionner, devenir un résistant. Faire comme toi qui devais commettre l'attentat du stade de Colombes à une époque où on t'avait affublé de ce drôle de pseudo : Jo ! Il a cru qu'avoir le cul entre deux chaises, c'était plus confortable ! Là, il s'est planté... Et puis, tout cet argent qu'il dépensait pour lui, pour toi, pour tante Nadya, d'où venait-il ? C'est quand même pas ton grand-père qui le lui fournissait cet argent ? Il avait été spolié, mis en faillite dès le début de la guerre. Parce que lui, il était un vrai résistant... Tu te souviens de tes placards que tu ouvrais devant nos yeux d'affamés, tu te souviens... Nous étions envieux surtout qu'en ce qui me concerne j'étais privé de tout par mon salaud de père qui était immensément riche. Il me privait non pas parce qu'il était radin mais parce qu'il était cruel et pervers. Alors fais ton deuil et laisse-moi tranquille. Tais-toi s'il te plaît... S'il te plaît. »

Il se taisait.

Moi je me disais : Mais qu'est-ce qu'il a à souffrir comme un damné ? Qu'est-ce que l'histoire de son père vaut à côté de l'assassinat d'Abbane Ramdane par certains membres de l'Organisation, de l'assassinat de Ben Mhidi par l'armée française et son salaud de Bigeard ? Qu'est-ce que l'exécution d'Yveton avec son bourreau (Fernand Meissonnier dit Monsieur d'Alger) disant après l'exécution : « Ce fut un condamné exemplaire. Je dis bien exemplaire. Ce n'est pas comme certains qui ont fait dans leur froc ! Lamentables ! Mon deuxième client, Ferradj Mohamed, avait hurlé, bavé et s'était débattu devant la guillotine. Quant à Yveton Fernand, c'était la grande classe... » (Mais Omar et moi nous pensions souvent à ces autres suppliciés qui ont eu peur devant l'horrible machine. Nous voulions savoir qui ils étaient... Nous les admirions

plus que les Zabana, les Taleb, les Yveton, etc.) De la grande classe ! Qu'est-ce que... ? Le cas Ferradj était très particulier. Il n'avait rejoint le maquis qu'après avoir été un harki qui commettait d'horribles exactions contre la population. Un jour, il abattit un soldat français pour une affaire insignifiante. Il se réfugia alors au maquis par peur des sanctions de l'armée française. Ferradj n'avait pas de convictions. C'est pourquoi il n'eut pas le courage d'affronter la guillotine. Nous n'aimions pas trop les héros, c'est pourquoi il nous était sympathique à Omar et moi ! Pourquoi ? Parce que... La peur est si humaine ! Et voilà l'histoire douloureuse de ce pays qui me dégringole sur la gueule, à cause des simagrées d'Omar, de son malheur, de ses cuites mémorables, de cette putain d'adolescence où nous avons commis tous les deux quelque chose dont nous n'avions jamais plus parlé depuis qu'il était parti au maquis. Cette histoire incroyable des deux jumelles... Nymphos ? Peut-être, mais nous les aimions à cause de cette liberté innée qu'elles avaient.

C'est vrai l'oncle Kamel a été injustement considéré comme un collabo par un sous-fifre ! C'est vrai qu'il était beau l'oncle Kamel.

1957, l'année de l'attentat spectaculaire du stade de Colombes, avait été celle de la liquidation des maquis rouges par l'Organisation, parmi lesquels celui de Maître Amrani, dans les Aurès, qui comptait plus de trois cents combattants communistes (musulmans, juifs, chrétiens, athées). Ils avaient été égorgés en l'espace d'une nuit, dont le professeur Cognot, le pneumologue de l'hôpital de Constantine, et Ahmed Inal, le premier Algérien agrégé de français et champion d'Algérie du huit cents mètres. C'est vrai aussi que Salim, son frère cadet, a adhéré à l'OAS, non pas par idéologie, non ! pour les bals... pour se taper les nanas des colons. Le con. Il l'a bien eu dans la gueule. Lui, il mérite sa mort, après tout. Il a mené des ratonnades en plein centre-ville de Batna au vu et au su de tout le monde. A la mitrailleuse. Il se prenait pour un dur, avec sa gueule d'angelot, son accent pied-noir qu'il faisait exprès d'imiter, ses beaux costumes, ses voitures de sport et ses filles superbes, surexcitées par le sexe, le champagne et le sang. Le sang !

Pire ! Je sus plus tard que Salim avait été le chef de l'OAS dans la région ! Il n'était même pas motivé politiquement ni exalté. Il voulait plaire aux fils et surtout aux filles des colons. Il n'avait pas besoin de massacrer des dizaines d'Algériens pour cela, oui ! Il avait pour lui sa gueule de beau gosse et son commissaire divisionnaire de père. Les Européennes en étaient folles. Il a voulu trop en faire. Au lendemain de l'Indépendance, dans la liesse, il fut assassiné. Où ? Comment ? Par qui ? Personne ne l'a jamais su. Omar a eu beau enquêter pendant de longs mois, il finit par décider que son

cadet avait été assassiné par jalousie ou par erreur. Qu'il n'avait jamais été OAS. Qu'il était innocent. Il en crevait de ne pas pouvoir faire le deuil de son frère puisqu'il n'y avait pas de cadavre. Il tissa sa paranoïa autour de lui et s'y enferma. Lui, l'officier de la résistance, échoua lamentablement... L'oncle Kamel, non plus, ne méritait pas cette humiliation, ce déshonneur, cet opprobre généralisé jusqu'à ce qu'il perde la tête, qu'il vadrouille, hirsute et silencieux dans la ville dont il était quelques mois plus tôt le commissaire divisionnaire.

Il n'y avait que moi qui écoutais Omar. Je l'aidais à être plus clairvoyant. Je voulais le débarrasser de cette culpabilité dans laquelle il s'était englué, depuis le début de la guerre, le 1^{er} novembre 1954. Peine perdue ! Il finissait toujours par m'en vouloir, ne me parlait plus pendant des mois, puis revenait s'excuser, penaud et malheureux, atteint d'un mal profond, d'autant qu'il connaissait la vérité. Il savait aussi qu'il se mentait à lui-même, et finissait par reprendre ses relations avec moi. Entre lui et moi, il y avait cette complicité de l'enfance et de l'adolescence. Il y avait ces étés superbes que nous passions dans les fermes de son grand-père et sur les plages algériennes. Il y avait les bordels de Constantine. Il y avait les jumelles. Surtout les jumelles ! Ces filles étaient devenues – maintenant – un tabou entre nous, mais j'étais décidé à le faire exploser un jour ou l'autre. J'attendais. Ce voyage entre Alger et Constantine allait être décisif, à ce sujet aussi !

Ces étés indicibles des plateaux de l'Est algérien, pas loin de Constantine, à l'époque des moissons, du dressage et de l'accouplement sauvage des étalons ; des figuiers de Barbarie qui éclaboussaient les champs de blé sur des hectares, y faisaient des taches rouges, vives et brutales. Ces figuiers de Barbarie avaient jalonné nos vacances estivales et leurs différentes teintes allaient du vert au brun, au rouge, avec cette rigidité qui nous les rendait plus violents, plus vrais. A l'état brut. Quelque chose qui rappelait les toiles de Marcel Gromaire et de Fernand Léger... Pour nous les figuiers de Barbarie symbolisaient les sentinelles qui veillaient depuis toujours sur le pays. Malgré tout, les désastres, les malheurs ; malgré le génocide !

C'est à cause de ce passé paradisiaque et certainement exagéré par mon imagination et par la nostalgie que j'avais gardé une telle affection pour Omar qui, au fond, n'était qu'un cousin par alliance. Il n'était que le neveu de ma tante, l'épouse de mon oncle Hocine, l'idiot pervers et obèse de la famille que je haïssais pour sa cruauté. La vraie raison de mon amitié pour Omar, en dehors de son destin tragique, c'était sa garde-robe mirifique qu'il exhibait chaque été. Il

lui arrivait souvent, durant notre adolescence, de me prêter un de ces costumes pour aller à Azefoun ou Bougie ou Bône ou Philippeville, ou Djidjelli ou Collo ou La Calle, pour draguer les filles des colons qui organisaient des bals sur les plages.

Il y avait aussi les deux jumelles, cette folie, ces orgies avec elles. Il y avait aussi Mozart, ce hérisson que j'avais apprivoisé, à qui j'avais appris à siffler des sonates de Bach et dont j'avais fait un mélomane sans savoir comment. Il y avait aussi ma chatte Nana. Il y avait aussi les bouteilles de mascara et de whisky. Il y avait nos soirées mémorables, nos souvenirs de lycéens surdoués. Il y avait ce célibat que nous avions choisi dès l'adolescence et qui nous liait. Pourquoi ? Tout était prétexte, pour Omar, à me rendre visite dans ma maison de Constantine qu'il avait lui-même si bien restaurée.

C'était là, certainement, que se situait le nœud de cette relation complexe et brouillonne, presque amoureuse, que j'entretenais avec lui, aujourd'hui encore. C'est vrai qu'il avait pris le maquis dès son bac et qu'il n'avait pas hésité à braver l'interdit de son père. Agé de deux ans de plus que moi, il devint un héros à mes yeux, et à dix-huit ans, je l'imitai et, à mon tour, je rejoignis la résistance.

Il y avait autre chose entre nous, une sorte de secret. Quelque chose que nous avions fait ensemble quand nous étions adolescents, mais que nous n'avions jamais plus évoqué.

Quelque chose d'étrange.

D'équivoque.

Quelques semaines après mon installation au maquis, il m'envoya un petit mot laconique et plein d'ironie : « J'espère que tu n'as pas trop d'ampoules et que tu arrives à cohabiter avec les morpions. Bienvenue dans les Aurès. » C'était avant l'envoi de la photo.

A l'intérieur de l'avion, l'atmosphère était calme. Quelques personnes faisaient la queue devant les toilettes. Je regardai ma montre. Cela faisait vingt minutes que nous avions décollé.

Omar me jeta un regard distrait. Il faisait semblant de somnoler. Je savais, moi, qu'il était aux aguets. Chacun d'entre nous continuait la discussion dans son for intérieur. En fait, j'adorais ce type, ce cousin, ce communiste, cet ivrogne, cet architecte qui fut l'assistant d'Oscar Niemeyer le grand bâtisseur brésilien toujours vivant à cent un ans et qu'il admirait, pour la construction de l'Université de Constantine, un pur chef-d'œuvre. Omar allait chaque année à Rio de Janeiro pour rendre visite à son idole. Il appelait cela son « pèlerinage brésilien ».

Mais moi aussi, j'ai eu ma part de malheur ! J'ai perdu mon grand-père paternel quand j'étais enfant. Il avait péri dans l'incendie de son épicerie, pendant les fêtes du Mouloud, provoqué par le pétard d'un gosse, qui l'avait jeté pour s'amuser. Mon grand-père y laissa sa peau et moi j'y laissai ma tendresse de petit enfant qui adorait son grand-père et haïssait son père.

Mon grand-père Mohamed avait une taille de poupée, un teint clair, des yeux très bleus, une grosse moustache rousse. Il avait une peur incroyable de sa femme, plutôt vilaine, plutôt acariâtre, plutôt méchante, obèse, comme son fils l'oncle Hocine, son préféré, qu'elle gavait à longueur de journées de toutes sortes de petits plats ou de desserts. Elle trouvait son époux trop gentil, trop tendre, presque efféminé. « Il est fragile », disait-elle. Ce n'était ni une appréciation ni une sentence. Pire, une moquerie.

Si Mostafa, le grand-père d'Omar, lui ressemblait d'une façon troublante. Même taille. Même teint. Mêmes yeux. Même moustache. Et cette bonté puisée d'on ne sait où et que les deux hommes prodiguaient aux autres. Malgré leurs différences de position sociale, ils passaient beaucoup de temps ensemble, à deviser, échanger des livres, discuter politique. Mais mon grand-père était juste un commerçant aisé, tandis que celui d'Omar possédait une véritable fortune. C'était lui, en réalité, qui s'occupait de remplir les placards de son petit-fils Omar de costumes élégants, de chemises de grandes marques et de chaussures, certainement italiennes, voire cousues main à Milan, Turin ou Venise. Je ne le sus que beaucoup plus tard. C'est-à-dire pendant ce voyage décisif durant lequel nous avons tout débballé. En une heure de temps.

Bien que de conditions sociales très différentes les deux hommes s'entendaient et se respectaient. Lorsque mon grand-père maria son fils Hocine à Ouarda, la fille de son ami Si Mostafa, le problème de la dot ne se posa pas. Juste un franc symbolique ! Ce mariage renforça leur amitié et, lorsque mon grand-père périt dans l'incendie de son épicerie, son ami ne se résigna jamais à sa perte. Me considérant inconsciemment comme un orphelin, peut-être parce que je vouais à mon grand-père un amour et une tendresse hors du commun, j'acceptai que Si Mostafa reporte sur moi une très grande affection, presque la même qu'il vouait à ses propres petits-enfants. Il tenait à m'inviter tous les étés dans ses fermes, ses haras et ses villas d'été dispersées dans tout l'Est algérien, entre Azefoun et Djidjelli, en passant par Bône, Bougie et Philippeville.

C'est ainsi que je devins le meilleur ami d'Omar, grâce à son grand-père...

Ce fut le début d'une grande amitié, certes chargée de nuages, de disputes, de ruptures et de réconciliations, qui avaient codifié mon propre destin, car en réalité, je calquais souvent ma vie sur celle d'Omar et l'imitai dans les grands virages de la vie. Aujourd'hui encore je pense que sans lui, je n'aurais peut-être jamais pris le maquis en juillet 1959. Lui, l'avait rejoint deux ans plus tôt, intégrant l'Organisation en France pour rentrer au pays et devenir maquisard à Chaabet Lakhra, au fin fond des Aurès.

Il fut d'abord chargé d'une mission très difficile pour le mettre à l'épreuve, avant qu'il ne quitte la France. On lui donna l'ordre d'abattre un gros collabo algérien (le bachagha Ali Chekkal), une sorte de vieillard véreux et impitoyable, au cours de la finale de la Coupe de France de football, le 26 mai 1957, lors du match entre le FC Toulouse et le SCO Angers qui se jouait au stade de Colombes. Le bachagha était assis à côté de René Coty, président de la République française.

Omar, affublé du pseudonyme de Jo par la résistance, accepta, mais un contrordre lui parvint à la dernière minute alors que l'Organisation lui avait expliqué la méthode et lui avait fourni un billet d'invité à la tribune d'honneur. Il ne commit donc pas l'attentat. On voulait juste le mettre à l'épreuve. Jauger son sang-froid et sa détermination. Il en fut terriblement déçu. Complexé pour la vie. Il suivit les traces de l'exécuteur, après son arrestation. Le petit plombier. Il savait tout sur lui. A l'indépendance il fit sa connaissance et me le présenta. Ce militant, Mohamed Ben Sadok, après qu'il avait abattu le bachagha, et après qu'il avait été arrêté, avait forcé le respect des policiers français.

Il avait satisfait son orgueil. Son destin et son parcours ressemblaient à ceux de Fernand Yveton. A cette différence près qu'Yveton avait été exécuté et que Mohamed Ben Sadok avait été gracié, à cause d'un comité d'intellectuels français et des manifestations populaires en sa faveur. L'auteur de l'attentat, pris en flagrant délit, décida qu'il ne fallait pas laisser à ses tortionnaires le temps du tutoiement et des insultes racistes (figuier était le mot raciste qu'on utilisait à l'époque pour désigner les Algériens ! Alors que pour nous, les figuiers de Barbarie étaient devenus le symbole de la résistance). Etre plus calme qu'eux. Les regarder en face. L'orgueil est un bouclier. Il avait l'Histoire de son côté. Le commissaire de Colombes n'en menait pas large et après plusieurs tentatives perdit son arrogance, sa gouaille et même son accent désarticulé de banlieusard. L'autre s'était constitué un système de défense simple. Il n'en démordait pas. Ne bougerait pas d'un millimètre.

Dans le bureau poussiéreux et désordonné du commissariat, le rapport des forces était trop inégal tant la placidité du terroriste ébranlait les nerfs de tous ceux qui étaient dans la pièce exigüe, debout à l'exception du commissaire. Il était vautré dans son fauteuil en skaï effiloché, le visage blêmi par la pauvreté de l'ampoule qui éclairait la pièce. Il y avait aussi un dactylographe qui tapait le rapport, de l'autre côté de la pièce, et qu'il entendait frapper sur les touches, dans son dos, imaginant la vétusté de la machine à écrire, une vieille Remington certainement à cause du bruit ferrailleux que faisait le chariot à chaque lettre imprimée, et des parasites émanant du clavier comme une sorte de toux étouffée.

Tous debout derrière son dos, les bras certainement croisés sur leurs poitrines de judokas empêtrés dans la routine des petits larcins, des délits ridicules, des accidents de voitures, des vols de sacs à main, des actes de vandalisme, des agissements de délinquants, etc. Puis là, les voilà affrontés à une grosse affaire d'attentat qui avait ébranlé la France et démontré la puissance de l'Organisation. Eux, les policiers, se taisaient devant la logique du discours très concis que le terroriste avait tenu dès qu'on lui avait demandé d'expliquer son acte. Discours qu'il répéta toute la nuit, sans y changer une virgule, avec la même voix monocorde, forçant leur respect à tel point que personne n'osait le tutoyer et que le commissaire évitait chaque fois qu'il le pouvait ce regard tranquille, voire méprisant.

Le prisonnier était prêt à leur dessiner les détails de son acte avec une grosse tache de couleur rouge foncé pour représenter le désastre qu'implique toujours – et même dans ce cas bien précis – l'exécution d'un traître, une reconstitution avec autour l'expression des éléments secondaires, la constellation de gestes, de mouvements, de trajectoire de la balle, de lieux communs, d'indices, d'empreintes digitales, de l'arme et d'un arsenal de petits détails dont il ne voulait pas se souvenir.

Les policiers restaient là les paupières déjà bleuies par la tension et l'étonnement qui montent et qu'ils essayaient de dominer, sans parler de la panique sourdant à travers tempes et nerfs. Ils n'en croyaient pas leurs yeux de se trouver devant une telle affaire politique, effrayés par l'audace du coupable tirant tranquillement son coup de feu, sans même sortir son revolver de sa poche, sans même viser, presque au hasard, car le bachagha vint buter contre lui au moment où on lui faisait quitter le stade par précaution, bien avant la fin du match :

... Tirant donc presque négligemment à travers le tissu de sa veste en bleu de Chine et faisant mouche, à quelques dizaines de mètres, avec un revolver de poupée. Les policiers n'en croyaient pas leurs yeux de se retrouver tout à coup catapultés dans l'Histoire, alors qu'ils s'apprêtaient à dîner tranquillement en famille en regardant le film policier du soir.

Eux, abrutis par l'événement, perdaient la notion du temps, oubliaient de téléphoner à leurs épouses, à leurs petites amies, pour les prévenir qu'ils n'allaient certainement pas rentrer.

Lui, par contre, se concentrait sur lui-même et éliminait toute cette débauche stérile de détails et de péripéties qui avaient l'air de les passionner. Il avait le vertige tellement il fixait l'espace devant lui, sans penser à rien, même pas à Messaouda, sa mère, qui allait – certainement – refuser d'assister au procès. Il était soulagé après tant de voyages à travers les rues, les villes, les continents, voués tous à l'Organisation et au succès de ses actions. Il refusait superbement de se laisser entraîner par leurs questions ambiguës (que signifiait cette carte postale représentant une superbe statuette étrusque, ce vainqueur de coupe aux pieds ailés, et ce plan détaillé des raffineries de Rouen, du Havre et de Mourepiane qui seraient la cible d'attentats spectaculaires, quelques mois plus tard ?).

Lui, il se cantonnait à répéter le même discours clair, se disant qu'ils perdaient leur temps, qu'ils n'avaient pas à extraire de son portefeuille la carte postale bleue dont la gélatine risquait de s'écailler à force d'être triturée par leurs grosses mains poilues, et à laquelle il tenait tant, leur en voulant presque de donner de l'importance à cette reproduction et à vouloir lui trouver un rapport quelconque avec le plan de la raffinerie de Rouen. Il se disait : « Mais qu'est-ce qu'ils sont bêtes et maladroits » ; se moquant de la façon dont ils tenaient la carte postale comme si elle recelait quelques hiéroglyphes indéchiffrables, d'autant plus – il l'avait su plus tard – que les Etrusques avaient un système d'écriture que l'on n'était pas encore parvenu à décoder, comme si elle était piégée, comme si elle était magique.

Il avait une envie irrépressible de dormir et de se concentrer sur lui-même, les laissant à leurs déductions farfelues, à leurs inductions illogiques, à leurs bavardages stériles, à leurs disputes vaines et aux limites de leurs petits cerveaux habitués à la routine des petites affaires, des petits voyous, des petites choses d'un commissariat de banlieue.

En fait, le préfet de police n'arrêtait pas de téléphoner pour rappeler aux policiers qu'il voulait obtenir les détails, les ramifications, les complicités, les projets, le type d'organisation, la structure centrale, les structures parallèles ou périphériques, les lieux de rendez-vous, les noms des grands chefs et des simples exécutants, les lieux de réunion, les caches d'armes, les contacts, les approvisionnements, les imprimeries clandestines, les centres de repli, les renseignements sur certains Français complices et sympathisants de l'Organisation considérée comme un ramassis de criminels. Il exigeait leurs noms, leurs adresses, les divers codes de communication entre les membres du réseau. Il voulait aussi que l'homme qui avait abattu le bachagha donne toutes les précisions possibles et imaginables, mais il ne voulait pas qu'on le touche et encore moins qu'on le torture ou qu'on l'humilie. Il exigeait un dossier épais, détaillé et bien fourni, plein de statistiques prévisionnelles, de courbes homothétiques, de projections probabilistiques, de synthèses argumentées, d'hypothèses solides, de conclusions charpentées.

Hurlant dans le téléphone qu'il ne voulait pas de bavures, d'excès de zèle, d'erreurs de calcul, parce que, criait-il, le monde entier était au courant et les journalistes affluaient de tous les pays, parce que cette affaire était trop grave et qu'il ne voulait pas qu'elle lui saute au visage, parce qu'on ne sait jamais avec ces changements brusques de politique, d'autant plus qu'on était en pleine crise ministérielle et qu'après, quelqu'un lui ferait porter le chapeau. « Et alors c'est moi qui prends tout, les commissions rogatoires, les journaux bavards, les meetings de solidarité, les motions signées par ces cons d'intellectuels, les manifestations de soutien, les grèves de la faim, les interpellations à l'ONU, les démarches des Croix et Croissants rouges internationaux, les rapports calamiteux d'Amnesty international, etc. »

UN AMI DE LA FRANCE LE BACHAGHA ALI CHEKKAL
ABATTU AU STADE DE COLOMBES AU COURS DE LA FINALE
DE LA COUPE DE FRANCE

FC TOULOUSE : 6

SCO ANGERS : 3

« Je connais la musique, mes enfants, disait le vieux commissaire. Vous allez me faire du bon travail et respecter le délai de sept jours de garde à vue... Vous avez très peu de temps. Sept jours ça passe vite. Faut pas croire !... Après il sera déféré au parquet et ce n'est pas sur le juge d'instruction qu'il faudra compter, car il a déjà une pléthore d'avocats qui se proposent de le défendre, et même un

collectif... Grouillez ! Mais pas de casse. Je le veux intact... Un conseil : lisez attentivement la carte du métro, le plan de la raffinerie de Rouen, la reproduction de la statuette étrusque ou thrace ou byzantine ou je ne sais quelle autre foutue civilisation... Et puis, trouvez-moi vite ce Jo qui l'aurait contacté... »

A la fin de la guerre nous nous demandions, Omar et moi, comment cette Organisation formidable, qui avait mis à genoux l'armée française et qui avait eu la capacité et l'audace de transporter la guerre en plein territoire français, avait-elle pu commettre des crimes terribles ? Il n'y eut pas que les trois cents villageois massacrés à Mellouza. Que l'assassinat d'Abbane Ramdane garrotté par un des chefs les plus prestigieux de la résistance, avec la complicité de Krim Belkacem qui s'était réfugié lâchement dans la pièce à côté. Il pensait certainement bien faire. Sauver la révolution. Mais l'ironie de l'Histoire, c'est que lui-même fut garrotté dans une chambre d'hôtel à Francfort, quelques années après l'Indépendance ! Parce que l'Histoire n'oublie jamais. Elle fait juste semblant. Puis... il y eut aussi la liquidation du groupe communiste dirigé par Maître Amrani dans les Aurès et composé de militants d'origines musulmane, chrétienne et juive, deux cents ou trois cents ? qui tenaient un maquis prestigieux, qui avaient été égorgés en une nuit avec l'accord de l'Organisation. Et tant d'autres encore... Il y eut tant de guerres fratricides, de règlements de comptes terrifiants. Comment cela a-t-il pu exister ? Pourquoi ? La guerre : ce cancer !

Le terroriste algérien continuait à soutenir qu'il n'avait aucun contact avec l'Organisation et qu'il était incapable de toute façon de s'intégrer à un groupe ou à un mouvement parce que, reconnaissait-il malicieusement, il était par trop individualiste. Il ne voulait pas mêler sa mère à l'affaire, c'est pourquoi il n'avait pas jugé utile de leur dire qu'il avait pensé d'abord en achetant la carte qu'il allait l'envoyer à Messaouda pour marquer ce jour important, mais le pénis de l'athlète l'avait décidé à renoncer à une telle éventualité de peur de choquer sa vieille maman.

Et l'autre, le Pleimelding, tout arrière central et capitaine du Football-Club de Toulouse qu'il était, n'avait-il pas déclaré à la radio et aux journalistes avant le début du match, dans les vestiaires sentant certainement la sueur fauve de ces corps déjà échauffés par les cris et les vociférations du public qui leur parvenaient des gradins et par le trac qu'ils éprouvaient devant l'importance de l'enjeu de cette finale de la Coupe de France, n'avait-il pas déclaré, très spontanément, qu'il voulait tout faire pour gagner la Coupe, comme un cadeau qu'il offrirait à sa maman à l'occasion de la Fête

des mères qui tombait le 31 du mois, dans quelques jours, et qui était restée dans son village alsacien ?

Omar était déjà au maquis, quand il suivit grâce à son transistor les péripéties de cet attentat, le procès du militant, sa condamnation à mort et sa grâce obtenue avec l'aide de ceux qui, à l'époque, étaient les gardiens vigilants de la vraie conscience française, amenés par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Omar savait que l'Organisation avait décidé à la même période d'évacuer tous les footballeurs professionnels algériens vers la Tunisie pour y former la grande équipe qui allait faire des ravages dans tous les stades du monde et apporter à la résistance un prestige fabuleux. Souvent Omar me parlait de cet attentat qu'il devait commettre... Cela le hantait. La fuite des footballeurs algériens aussi.

Cette fuite de trente-deux joueurs dont plusieurs titulaires de l'équipe de France (Zitouni, Mekhloufi, Brahimi) n'avait réussi que grâce à la solidarité et à la complicité des Français opposés à cette sale guerre. Et ils étaient nombreux. Ils ne cessaient pas d'organiser des manifestations monstres en faveur de l'indépendance. Ils se couchaient souvent sur les rails des trains qui transportaient les appelés vers les ports afin d'être acheminés vers l'Algérie. Il y eut en janvier 1962 le massacre du métro Charonne dont les victimes étaient des communistes français opposés à la guerre d'Algérie. Il y eut les ratonnades effroyables contre les Algériens le 17 octobre 1961 à Paris. Omar et moi n'oublions jamais ce courage français. Nous en parlions tout le temps et pensions à notre héros et maître : Monsieur Baudier. A la mort de James Dean, il dit, devant nos mines attristées : « Il s'est payé une mort de luxe dans une voiture dont le prix équivaut au salaire d'un ouvrier américain pendant toute sa vie ! Voilà les enfants... Arrêtez de pleurnicher ! » Lorsque dans les maquis il nous arrivait de surprendre quelques soldats français isolés nous les laissions tranquilles, nous disant que parmi eux, il y en avait certainement quelques-uns qui étaient là contre leur gré et solidaires de notre cause. Nous évitions alors de les faire tomber dans nos embuscades, en cachette de nos chefs implacables.

C'était après l'Indépendance. Nous étions à l'Université et Omar avait beaucoup d'admiration pour le terroriste de Colombes qui se nommait Mohamed Ben Sadok. Il était devenu son ami. J'en étais exaspéré et jaloux.

L'avion poursuivait son vol.

CHAPITRE IX

L'Organisation était rigoureuse et exigeante, mais elle était composée d'êtres humains qui peuvent être des hommes courageux, intègres et efficaces aussi bien que lâches, veules, mesquins et intéressés. Omar me serinait ce discours depuis l'année de l'Indépendance, l'année de la fac et l'année de notre rupture avec l'Organisation. Quand il commençait à ressasser de cette façon-là, je savais que cela allait aboutir à l'assassinat d'Abbane Ramdane par Boussof sur ordre de Krim Belkacem et de hauts responsables de l'Organisation et celui de Ben Mhidi par Bigeard. Le destin de ces deux hommes était si semblable que nous étions fascinés par la concordance des faits. Tous les deux étaient les vrais cerveaux et les vrais stratèges de la guerre, des intellectuels intransigeants. Tous deux allaient être tués dans des fermes isolées, l'une près de Tétouan et l'autre près d'Alger.

Abbane Ramdane avait été garrotté donc, à Tétouan, par ses propres frères de combat. Ben Mhidi exécuté par Bigeard qui claironnait partout qu'il était son ami. Cette duplicité nous mettait hors de nous. La ressemblance des deux assassinats nous troublait, d'autant que les bourreaux français de Ben Mhidi s'y étaient pris à trois fois pour le pendre, car la corde cassait à chaque fois ! Pourtant la victime était fluette et de petite taille.

Nous parlions souvent du ratage de l'Indépendance, de la corruption généralisée, et de la lutte des clans. Nous nous posions, alors, cette question inévitable : Comment l'Organisation qui, pendant les sept années de la guerre, avait été quasi parfaite s'est-elle transformée en un pouvoir véreux, enrichi, arrogant et finalement, idiot ?

Dès les premiers jours de l'Indépendance les factions de l'Organisation se sont mises à se combattre avec une violence, une sauvage rie et un acharnement qui nous avaient bouleversés Omar et moi. Après quelques jours de liesse populaire, la Kasba, bastion à Alger de l'Organisation pendant les sept longues années de la guerre, devint le centre d'affrontements sanglants entre groupes rivaux. La foule refusait cette folie fratricide et ne criait qu'un seul slogan : « Sept ans, ça suffit ! »

Nous nous mêlâmes tous les jours à cette foule en colère et désarmée qui dénonçait cette guerre civile. Comme si, après sept

ans de guerre, une année de mise à sac et de tueries organisées par l'OAS dans les grandes villes du pays n'avaient pas suffi. Il nous fallait encore cette guerre de la Kasba qui allait inaugurer, en fait, un cycle de violences qui ne s'est pas encore terminé, à ce jour.

Pendant ce mois de juillet 1962, je faillis être assassiné par un des chefs de bande qui décréta que j'étais un agent français infiltré parce que j'étais blond. Omar était désarmé. La foule voulait me venir en aide et m'arracher des mains des groupes armés. Mais n'y parvint pas.

Brusquement, une vieille dame voilée affronta d'une façon malicieuse le chef de groupe et lui affirma que j'avais quelque chose d'algérien malgré le teint de ma peau et la couleur de mes cheveux. Le voyou fut désarçonné par les propos de la vieille femme, la foule en profita pour s'emparer de moi et me libérer des griffes de ces nouveaux prédateurs qui allaient prendre le pays en otage.

Je fus sauvé d'une mort certaine, ce jour-là. Omar me parlait souvent de ce terrible épisode. Et à chaque évocation, j'en tremblais encore. Une sorte de peur panique s'emparait de moi. Je dégoulinais de sueur. Je tremblais de froid.

Encore aujourd'hui.

Cette même année, et après la tentative d'assassinat, nous décidâmes d'adhérer au parti communiste, Omar et moi. Cette complicité politique avait joué, elle aussi, un rôle important dans notre relation. L'Organisation n'était plus crédible, ni efficace. Dès les premières années de la guerre, des fissures avaient commencé à apparaître : la lutte pour le pouvoir et la passion de l'argent en étaient la cause.

Abbane Ramdane et Ben Mhidi avaient été les premiers à prendre conscience de ce désastre. Ils étaient les seuls intellectuels du commandement opérationnel. Paradoxalement, ils furent assassinés la même année (1957) l'un par les Algériens, et l'autre par les Français. Lorsque nous discutons de la mort de ces deux hommes, Omar et moi, nous étions toujours fascinés par cette conjonction de l'Histoire au moment voulu et de cette propension qu'elle a de mixer la subjectivité avec les données objectives de la réalité vécue. On ne voit jamais l'Histoire se faire, c'est comme l'herbe qu'on ne voit pas pousser. Cette théorie et cette fascination de l'Histoire qui obsédaient Omar, me plaisaient. Sur ce point nous étions tout à fait d'accord. Mais dès qu'il s'agissait d'analyser le cas de sa famille, il perdait sa sérénité et s'enfonçait très vite dans sa paranoïa. Et très vite, sachant d'intuition qu'il avait tort, il changeait de sujet et

revenait à l'assassinat de Abbane Ramdane et de Ben Mhidi : c'était plus facile. Il savait être lâche quand ça l'arrangeait.

Il me disait alors, pour détourner la conversation : « Ils ont été garrottés tous les deux dans les mêmes conditions, la même année. Abbane Ramdane dans une ferme près de Tétouan au Maroc où quelques chefs de l'Organisation lui avaient tendu un piège, et Ben Mhidi dans une ferme lui aussi, près d'Alger, où Bigeard donna l'ordre de le pendre à un officier du renseignement militaire borgne. Ils ont été exécutés "à l'amiable"... Tu te rends compte... Une pièce nue dans une ferme isolée près de Tétouan. Une corde qu'on lui a passée par-derrière, pour l'un. Et une pièce nue dans une ferme, près d'Alger. Une corde qu'on lui a passée au cou pour l'autre. Mais c'est la quintessence de la solitude... »

Je dis : « L'Histoire est quelque chose de dérisoire, c'est-à-dire qu'elle est bourrée de dérision... Sais-tu que l'assassin de Abbane lui donna l'accolade avant de le garrotter ? Sais-tu que Bigeard fit rendre les honneurs à Ben Mhidi avant de le faire pendre ? Je sais que tu sais tout dans les moindres détails... Mais j'ai toujours trouvé cela loufoque, tellement c'est dramatique... L'Histoire, quelle salope ! Et en plus elle est cynique... »

Il dit : « Et cette comédie burlesque et terrifiante, que l'homme de main de Bigeard – le borgne Aussaresses – avait jouée... Après avoir pendu sa victime et constaté son décès, il l'amena à l'hôpital, au service des urgences ou de réanimation ou... Que sais-je ? La folie ! C'est du sommet de la hiérarchie que le pire peut venir et transformer l'Histoire en une chienne affolée qui ne sait plus dans quel sens se diriger... »

Ben Mhidi avait été pendu en cachette par l'armée française le 11 février 1957 dans une ferme à Douera à trente kilomètres d'Alger. Maurice Audin, jeune et brillant professeur de mathématiques de l'université d'Alger et militant communiste, avait été arrêté le 21 juin 1957, torturé, assassiné et enterré par les paras de Bigeard, dans un trou dont on ignore toujours l'emplacement exact. Fernand Yveton, un militant communiste lui aussi, et pied-noir de surcroît, avait été guillotiné le 11 février 1957 par ses bourreaux français à la prison Barberousse d'Alger. Le même jour que l'exécution de Ben Mhidi ! Le bourreau d'Yveton, un petit monsieur rondouillard et jovial, s'appelait Fernand Meissonnier, dit Monsieur d'Alger. Il déclara après l'exécution : « Ce fut un condamné exemplaire ! » Le bourreau et sa victime avaient le même prénom, encore une coïncidence pour Omar et moi qui aimions ces détails, ces futilités qui font l'Histoire.

L'Histoire, ce terrible maelström.

Plusieurs jours après cette discussion sur tous ces assassinats, ces exécutions, ces déclarations perfides, ces mots calfeutrés, ces sourires énigmatiques, et ces mises en scène morbides, Omar me téléphona de Constantine pour me parler de tout et de rien, d'un nouveau projet qu'il mettait en œuvre, de la restauration du pont suspendu, de celle du palais d'Ahmed Bey et même du beau temps et de la neige qui était tombée dru sur la ville ces derniers jours. Puis, avant de raccrocher, précipitamment, il dit : « C'est vrai, j'ai tort de focaliser sur mon père et sur mon frère, il y a pire, il y a Abbane Ramdane, Ben Mhidi, Yveton, Maillot, Audin et le million de victimes civiles. » Il se tut quelques instants puis ajouta : « Et cette révolution qui s'est trahie dès le début. »

Je me suis dit : « Cette révolution qui nous a trahis, oui ! »

L'avion commençait sa descente. Les passagers étaient plus fébriles. Ils regardaient par les hublots les contreforts de la ville de Constantine deux fois millénaire et qui porta un jour le nom romain de Cirta.

En fait, les guerres coloniales ne se terminent jamais. La guerre, c'est-à-dire cette kermesse où vont souvent ces soldats stupides éternels perdants, pataugeant dans la gadoue des marais vietnamiens, attrapant n'importe quelle fièvre aphteuse et jaune, mourant en criant maman, la bouche pleine de moustiques, leurs cadavres floches se défaisant, s'avarant, pourrissant en un laps de temps très court parce que le climat tropical va plus vite que n'importe quelle ambulance, n'importe quel hélicoptère sanitaire ou avion de combat, n'importe quelle arme chimique ou nucléaire... avec ses chaleurs bouillonnantes, ses vapeurs marécageuses et gluantes et cette incroyable sueur qui dégouline d'on ne sait où, comme si le corps était capable de la pomper puis de la restituer à une vitesse effrayante.

Stupides et éternels perdants de guerres coloniales, donc, crapahutant sur le verglas des hivers algériens et la mousse des forêts vietnamiennes, attrapant n'importe quelle hépatite, mourant en criant papa, la bouche pleine de fourmis, leurs cadavres congelés emportés par les torrents atlasien en crue, en folie et qu'on retrouvait déchiquetés aux environs des oasis de Mchounèche, de Tolga ou de Timimoun où les premières chaleurs du printemps

saharien les désossent en un tournemain, aidées par les céastes gloutons, les fourmis innombrables...

Avant de mourir, ils avaient été souvent des tortionnaires pleins de morgue et débordants de courage, parce qu'ils sont plus d'une dizaine à torturer, tabasser, électrifier, mortifier, enfoncer sauvagement toute la douleur possible et imaginable dans le corps d'un homme seul, désarmé, nu, déshumanisé, non parce qu'il y avait un poids et deux mesures, mais parce que le torturé se moquait au fond de lui-même de ce semblant de logique qui reliait toutes les formes d'injustice entre elles.

Des injustices qu'Omar et moi refusions violemment dès le début de notre adolescence. Zigoto, mon jumeau, cadet de trois minutes, ne participait jamais à nos débats sur l'horreur coloniale. Il se moquait de nous : « Vous allez sortir la France avec mes couilles, oui ! »

Ces horreurs dont je ne retins qu'une seule image qui m'a hanté toute ma vie : celle d'un petit enfant nomade sortant en courant de sa tente et se dirigeant vers un soldat français qui pointait sur lui un pistolet. L'enfant courait plus vite encore pensant qu'il s'agissait d'un jouet. Puis le soldat qui tire. L'enfant qui tombe. Puis le noir. Le trou noir. Cette fraction de seconde condensant toute la barbarie humaine me marqua à jamais.

Je m'étais figé toute ma vie dans cette image filmée par les services des actualités de l'armée française, parce que j'avais compris, alors, que les objets peuvent dépasser leur propre utilitarisme pour devenir les instruments de séismes contraires, autrement plus signifiants, autrement plus explicites et autrement plus potentiellement chargés d'un tas de symboles, d'une infinité de lectures et d'un tas de transformations que seul le cerveau de l'homme à la fois génial et pervers est capable d'imaginer, de concevoir, de mettre au point, de comment dit-on argotiquement déjà ? chiader, peut-être !

Une balle qui fracasse la tête d'un enfant de quatre ans ! Pour moi le monde avait basculé ce jour-là.

IL FAUDRA UNE RÉPRESSION IMPITOYABLE. LA FRANCE : DES FLANDRES AU CONGO ! répétait l'un de leurs ministres à chacune de ses visites en Algérie. Ministre de quelque chose Intérieur ou Justice ou autre chose de ce genre que j'ai toujours connu depuis l'enfance, ministre de quelque chose et même président de la République ou de quelque chose dans ce genre, dans ce goût, guindé, lifté, pommadé, la bouche en cul de poule.

A l'instar de tous ces chefs d'Etat, ces rois, ces monarques, ces despotes et ces dictateurs, installés là dans le pouvoir pour la vie ou presque, indégommables, placides (faussement) comme momifiés et devant (certainement) rigoler en douce sur la gérontologie d'autres chefs d'Etat parfois moins vieux qu'eux, tous aussi liftés, guindés, pommadés, par ailleurs, antipathiques, croyant réellement que sans eux, non seulement l'humanité s'effondrerait mais la terre elle-même exploserait, subirait la grande et définitive déflagration, l'énorme chambardement cosmique tant et tant de fois signalé, mis en exergue, enflé au maximum par tous les livres révélés. Justement c'était à Orléansville, un an après le séisme d'octobre 1953, qu'il (le ministre) était venu dire ses insanités et j'avais remarqué qu'il avait toujours eu cet air guindé, quelque peu sournois ; avec cet air lifté, momifié et empommadé, avec cette tête de potiche enfarinée ! quelque peu ahuri, quelque peu méchant... (Cette manchette de journal avait martelé mon enfance et mon adolescence.)

IL FAUDRA UNE RÉPRESSION IMPITOYABLE ! MESSIEURS LA FRANCE : DES FLANDRES AU CONGO !

... quelque peu hypocrite alors que lorsqu'il est au sommet de la gloire et du pouvoir (président de la République, non ?) il a ce culot à la fois débile et écœurant d'évoquer, de parler, d'insister, de n'avoir à la bouche que les droits de l'homme, le droit des peuples, le droit des minorités et autres hypocrites balivernes aux-quelles il n'a jamais cru de toute sa longue et satanée vie de politicard astucieux, incopiable et inimitable.

Mais l'autre, le communiste, le terroriste, le pied-noir, le traître, m'avait beaucoup ébranlé par son destin tragique. Ma mère aussi.

L'EXÉCUTION DU COMMUNISTE TERRORISTE A ÉTÉ CONSIDÉRÉE PAR LA POPULATION EUROPÉENNE COMME L'EXPRESSION NETTEMENT AFFIRMÉE DE LA VOLONTÉ DE LA FRANCE DE CHÂTIER LES TERRORISTES

Il avait attendu sa grâce parce qu'il était innocent, parce qu'il n'avait tué personne, parce que la petite bombe qu'il devait déposer sous un vieux camion abandonné et hors d'usage, pour faire du bruit, pour exprimer une protestation, était restée dans son casier ; et cela, la potiche enluminée, arrangée, copieusement poudrée à chaque apparition à la télévision le savait très bien, à l'époque il était, comment dit-on, pompeusement, ministre de la Justice ? Garde des Sceaux, plutôt ! Avec ce qu'il y a de cachottier dans l'expression elle-même, de petits secrets moisissés, de petits complots étouffés dans les épaisseurs des moquettes et des portes capitonnées, de petites lâchetés ignobles dont le secret essentiel, l'axe

fondamental, l'origine profonde est cette maladie congénitale, innée et chronique : la passion du pouvoir. Celle-là même qui lui avait fait envoyer plusieurs patriotes algériens de différentes confessions à la guillotine : « Ce symbole de la civilisation arrivée à Alger devant les yeux étonnés d'un groupe nombreux de femmes, d'hommes, Arabes, Juifs, Européens accourus et amassés autour du bateau à vapeur qui l'a amenée depuis la France », raillait Victor Hugo en 1842. La guillotine, c'était aussi pour ce petit ouvrier ajusteur, fragile (maman disant à l'époque est-ce que c'est vrai qu'ils ont les yeux qui continuent à bouger après que la tête est tombée dans le panier plein de son, est-ce que c'est vrai ? Mais c'est horrible c'est effroyable surtout qu'il est innocent il n'a quand même rien fait. Et Zigoto, comme pour rire, toujours cruel : « Bien sûr maman : leurs yeux continuent à bouger, leurs poils et leurs ongles à pousser... Bien sûr maman ! Mais de quoi tu te mêles. Ce n'est qu'un con de roumi et de communiste, après tout ! Bon débarras ! Maman ! »).

Au début, lorsque Fernand Yveton avait été arrêté, elle avait été indifférente à son sort parce qu'il était européen et communiste, et il m'a fallu deux mois pour la retourner, lui faire changer d'avis, l'intéresser au sort du condamné à tel point qu'elle en est devenue obsédée, faisant de terribles cauchemars, achetant tous les journaux, découpant tous les articles et les moindres entrefilets qui en parlaient, passionnée terriblement par le procès. Un semblant de procès, hâtif, bâclé, où tout avait été décidé à la va-vite, avec une instruction qui avait duré dix jours : arrêté le 14 novembre 1956, condamné à mort le 24 novembre 1956 ; parce que jugé en flagrant quoi ? Comment dit-on ? Flagrant délit ! Dix jours pour l'instruction (interrogatoires et tortures compris) et un jour pour le procès !

Et maman affolée après la sentence, n'en dormant plus, se réveillant la nuit pour venir dans ma chambre me poser un tas de questions, exigeant de moi des cours politiques, des explications psychologiques et des détails toujours plus de détails sur le condamné ; m'empêchant de dormir (en fait de replonger dans mes cauchemars) ; n'arrêtant pas de parler, pour ne pas se retrouver seule dans sa chambre où elle s'était mise à avoir peur, à voir des ombres partout, à entendre des voix, des chuchotements, des plaintes, des protestations, des gémissements. Il m'arrivait d'appeler Omar à la rescousse en lui téléphonant en pleine nuit, parce que je ne supportais plus, certains jours, cette folie qui commençait à faire des ravages dans la tête de maman, ni le cynisme provocateur et maladif de Zigoto, mon jumeau monozygote. (D'où ce surnom de Zigoto que nous lui avons collé vers sept ou huit ans, nous le haïssions parce qu'il était perfide, pervers et cruel !)

Elle était devenue anxieuse, anorexique, me proposait de cuisiner des plats que j'étais censé apporter au condamné à mort, alors qu'il n'avait pas le droit de recevoir quoi que ce soit, même pas des habits, même pas une couverture, seulement un peu d'argent envoyé par Béa, sa femme, par mandat dûment certifié qui mettait des semaines pour lui arriver et ne devait pas dépasser la somme de 5 000 francs de l'époque, un mandat par mois ; et lui (pourquoi ? pour quelle raison ?) tenait sa comptabilité avec le petit pécule de C.A. M. (condamné à mort), habillé de vieux habits grossiers découpés dans de vieilles couvertures râpées jusqu'à la trame, avec sur le pantalon, au niveau des fesses, une peinture rouge acrylique et phosphorescente pour le repérer en cas de fuite, comme si un condamné à mort en cavale n'était pas capable d'enlever son pantalon, de courir tout nu s'il le fallait pour sauver non seulement la peau de ses fesses, mais sa peau tout court. Fernand Yveton tenait donc ses comptes sur un petit cahier quadrillé.

RENTRÉES le 20/11/56 : 1 878 francs ; le 10/12/56 : 5 000 francs. Total 6 878 francs.

DÉPENSES : le 30/11/56 : 1 105 francs, le 02/12/56 : 517 francs ; le 09/12/56 : 1 903 francs. Total : 3 525 francs.

SOLDE : 6 878 – 3 525 = 3 353 francs.

Peut-être pour prouver à Béa qu'il n'a pas besoin d'argent, qu'il ne faut pas qu'elle lui en envoie, la sachant dans la gêne, vivant pauvrement comme ouvrière dans un atelier de couture, avec un salaire de misère, d'où elle sera très vite renvoyée, d'ailleurs ; peut-être pour passer le temps, un peu comme ces chansons à la mode fleur bleue, mièvres, horriblement sentimentales qu'il connaissait par cœur mais qu'il avait recopiées sur le même petit cahier quadrillé, genre : *Moulin Rouge. J'ai vu dans tes yeux. Deux petits chaussons. Flamenco d'amour.*

Maman anxieuse, dépressive, insomniaque et anorexique voulant mijoter des petits plats au condamné, ne sachant évidemment rien des lois, des habitudes et des mœurs qui régissent la vie dans les prisons lugubres ; ne doutant pas non plus qu'il allait être gracié par ce ministre de la Justice de l'époque, toujours en vie, plus puissant que jamais, plus politicard que jamais, plus ficelle que jamais, plus astucieux que jamais, nimbé à l'heure qu'il est d'une sorte d'aura humaniste comme s'il était né avec, comme s'il... ne doutant pas qu'elle allait le voir un jour, allant aussi jusqu'à nous suggérer d'inviter Béa, sa femme. Et moi me moquant d'elle, la chahutant,

disant : « Parce qu'elle a presque le même prénom que toi (Béia, Béa) à une lettre près maman ! mais à la prononciation quasi identique maman ! » mais je n'osais pas lui dire que cet intérêt soudain pour la politique, pour les événements de la résistance, de la lutte, de cette guerre terrible qui se déroulait d'une façon impitoyable, inégale, injuste, et surtout cet intérêt pour ce roumi, ce gaouri, ce mécréant, ce communiste, était certainement dû à cette métaphysique de l'innocence acquise depuis qu'elle avait été accusée d'adultère par son mari.

Elle ne savait même pas que ça pouvait exister, un adultère. Elle n'avait jamais entendu ce mot et – jusqu'à sa mort quelque trente ans plus tard – n'avait toujours pas compris ce que c'était qu'un adultère, concept vague, loufoque, fantasque ! un mot inventé par les hommes pour embêter les pauvres femmes comme elle, résignée.

En fait, elle s'était enflammée pour l'affaire d'un communiste d'origine européenne arrêté et condamné en dix jours, exécuté deux mois plus tard ; plus que pour n'importe quel résistant condamné à mort, quatre cents patriotes avaient été guillotins en sept années de guerre, dont l'un des premiers, Mohamed Ferradj, était aveugle et handicapé. Il avait été exécuté en mai 1956, à la prison Barberousse, à Alger. Cela avait coïncidé avec cette répugnante accusation portée par mon père, lui qui ne cessait pas de se marier et de se remarier, de répudier et de divorcer, de passer d'une maîtresse à l'autre, de multiplier les relations sentimentales, de tomber bêtement amoureux, d'écrire des lettres, des suppliques aux femmes qui lui résistaient jusqu'à ce qu'elles cèdent, et à ce moment-là de s'en débarrasser vite fait, bien fait. Comme si cette fausse accusation d'adultère ne lui suffisait pas, il se maria avec Henriette Gozlan, une talentueuse couturière juive à qui il fit deux enfants, qu'il abandonna très vite et qui finit par aller travailler dans une de ses usines de textile. A sa mort, nous découvrîmes Omar et moi que mon père ne s'était jamais marié avec Henriette Gozlan et n'avait pas, non plus, procédé à sa conversion à l'Islam, comme le veut la coutume. Il en avait fait sa concubine, mais avait bizarrement reconnu les deux enfants. « Quel salaud ! me dit Omar. Il était vraiment raciste ! » On ne pouvait donc pas l'enterrer dans un cimetière musulman, mais seulement dans un cimetière juif. Moi je n'y voyais pas d'inconvénient. Omar si ! Il s'était démené plusieurs jours durant pour obtenir de faux papiers attestant qu'Henriette Gozlan s'était convertie à l'islam et avait été mariée à mon père, en 1948. Je ne compris jamais l'attitude d'Omar. « C'est quoi la différence entre un cimetière musulman et un cimetière juif ? » Omar ne m'a jamais répondu.

Mon salaud de père continua à vadrouiller dans tous les continents, à accumuler les affaires ; à envoyer ses fameuses cartes postales, sorte d'itinéraire boulimique, de géographie de l'inassouvissement parce que lorsqu'il voyageait, il ne faisait pas que brasser les affaires, manier l'argent, manipuler les cours de la Bourse, mais il farfouillait aussi dans les sexes des femmes, leurs plis et replis, leurs chairs et leurs bouches comme à la recherche de sa propre détresse.

Alors que j'exerçais la chirurgie générale à l'hôpital Mustapha d'Alger, plusieurs années après l'Indépendance, en octobre 1988, lors des émeutes qui avaient dévasté l'Algérie, je me demandais ce qui pousse un homme à tuer, ou plutôt, qu'est-ce qui a poussé, pendant les terribles émeutes d'octobre 1988, ces jeunes gens embusqués derrière une enfilade de rues où les chars ne peuvent pas entrer, à tuer les quatre ou cinq tankistes ? Les guettant des jours entiers, ne décollant pas de leur position, faisant le guet par roulement, à attendre par petits groupes de deux ou trois, à tour de rôle, restant – au contraire – tous là, calmes malgré les sorties intempestives, les avancées quasi comiques ou la course vertigineuse de l'un d'entre eux, le plus rapide, le plus athlétique et le plus acrobatique qui partait faire le clown à quelques mètres des chars et s'en revenait, le buste dans les talons de ses chaussures de sport marque Adidas, volées la veille dans un gigantesque magasin souterrain où elles étaient stockées par centaines de milliers alors qu'on n'en trouvait plus depuis des années, au point que c'était devenu une obsession chez les jeunes, voire les vieux, exacerbés par ces pénuries.

Je me demandais ce qui pouvait pousser ces jeunes garçons à être si patients, si résistants à la faim, à la soif, à la chaleur le jour et au froid la nuit, si décidés à tuer ces conducteurs de chars dont ils allaient tromper la vigilance, les laisser quitter leurs engins l'espace de quelques minutes, pour arriver sur eux, les assaillir, les désarmer, les obliger à se réfugier sous les chars, et là leur envoyer un petit flacon de rien du tout avec juste un peu d'essence dedans et en guise de mèche un lacet de soulier ou d'Adidas, les faire sauter.

C'est-à-dire faire sauter les chars avec les soldats qui s'étaient réfugiés dessous, ayant quand même eu le temps de les supplier, de leur demander de les épargner, de pleurer, de crier, de hurler jusqu'à ce que la série d'explosions retentissent presque simultanément et coïncident avec l'explosion de joie de ces jeunes gens qui ont le même âge que les tankistes écrabouillés, partis en morceaux, en fumée à l'heure qu'il est, alors que pendant plusieurs jours ils se sont pavanés, ont fait les fanfarons, imaginé même que

derrière les fenêtres des jeunes filles à peine pubères les reluquaient, les désiraient d'un amour fou.

Les insurgés qui avaient fait sauter des chars s'étaient maintenant installés aux commandes des autres engins restés indemnes, et, malgré l'état d'extrême fatigue, la crasse qui les recouvrait, ils exhibaient des visages et des bustes dont la chair et les muscles exhalaient quelque chose d'impitoyable, de violent et de sain à la fois.

En fait ce n'étaient que des enfants poussés en herbe, abandonnés à eux-mêmes, coupés de toute tendresse, trahis par ces anciens résistants devenus les pires exploiters, arrogants, ignares, subissant quotidiennement les tracasseries policières et administratives, humiliés par l'étalage des richesses de certains nouveaux riches infatués d'eux-mêmes, au volant de leur voiture dernier cri, métallisée, climatisée, munie d'une sonorisation extravagante, parfois même blindée.

Les jeunes insurgés restaient là, une fois l'excitation retombée, une fois le délire étanché, la haine assouvie, sans voix, sans geste et sans réaction d'aucune sorte, regardant l'illisible trace des désastres, quelque chose d'abstrait, même pas concrétisé par les deux ou trois chars encore en train de brûler, par les deux ou trois autres chars intacts sur lesquels ils étaient grimpés, par les cinq ou six cadavres des tankistes, carbonisés en quelques secondes, alors que les engins, eux, ne finissaient pas de brûler, comme s'ils avaient tout leur temps, comme s'ils n'avaient aspiré qu'à ça, devenir des carcasses de tôles d'acier et de chenilles tordues.

Pendant toute cette période, Omar ne cessait pas de me téléphoner : « Tu te rends compte ! Ils tirent avec des chars sur des gamins désarmés. Tu te rends compte ! C'est pas pour ça que nous avons foutu la France dehors ! » Je le calmais en répondant : « Si, il fallait foutre dehors la France, ne délire pas... Toute révolution est un ratage... C'est ça, la complexité de l'Histoire. Ne mélange pas tout. Maintenant, il faut mettre ces salauds qui tirent sur des mômes, hors d'état de nuire ! »

L'avion, volant à huit cents kilomètres à l'heure, ne bouge pas...

CHAPITRE X

Le soir, en rentrant chez moi, après une journée épuisante à l'hôpital, je me douchais, prenais une bière et me décontractais en m'installant dans le jardin qui dominait cette baie d'Alger que je ne me lassais pas d'admirer. Dehors, les émeutes avaient atteint leur paroxysme.

J'évitais de passer par le front de mer que j'empruntais quotidiennement, après mon travail, et que j'avais si souvent arpenté en compagnie d'Omar à l'époque où nous étions tous les deux étudiants. Mais qui était devenu méconnaissable. Dévasté.

Alors que jusqu'à ces émeutes, ce front de mer faisait partie de ces lieux préservés de la ville et sauvés de la rancune des nouveaux riches qui avaient défiguré la ville en construisant d'une façon anarchique des immeubles d'une laideur incroyable. Ce front de mer échappe à leur férocité et à leur voracité, on ne sait pour quelle raison. Nous nous posions la question, Omar et moi, et ne trouvions pas de réponse.

Ce front de mer situé en plein centre-ville avait toujours éveillé mes sens et rempli ma tête d'images que Marquet, le peintre français qui a passé vingt ans de sa vie dans cette ville, a su si bien rendre. Cette partie d'Alger avait gardé une authenticité urbaine exceptionnelle.

Derrière, au sud : les hauteurs de la ville qui escaladent le ciel. Devant, au nord : la mer et le port. Côté face : les immeubles néomauresques et néocoloniaux aussi impressionnants qu'élégants et raffinés (c'est le seul héritage fabuleux que la France coloniale nous a légué, ne cessait de répéter Omar à l'époque où nous fréquentions l'Université !).

Côté pile : le port gigantesque et incontournable, bardé de ses machineries si complexes et si imbriquées les unes dans les autres, qui ne cesse d'envahir le tissu urbain, de le dévo rer et de l'engloutir, parce qu'on le voit de partout. Il surgit partout. Il est là !

Dès la tombée de la nuit, le front de mer prend un aspect sublime à cause de l'opacité qui estompe les formes et les peint d'une sorte d'effervescence chromatique donnant au promeneur l'impression d'une léthargie surfaite qui n'épargne surtout pas les dizaines de navires à quai.

Impression, alors, que le port envahit la ville, la pression, la déborde malgré ses rues tirées au cordeau, ses avenues interminables, ses néons blafards et ses immeubles futuristes qui ont toujours l'air d'un subterfuge, d'un décor de cinéma.

Le port imprègne la ville, une fois la nuit tombée, de ses odeurs caséuses et repousse la Kasba vers le haut. Vers Dieu, à travers venelles et dédales agrémentés çà et là de petites mosquées miniatures, uniques au monde !

En ce drôle de mois d'octobre 1988, les oiseaux s'étaient maintenant rassemblés sur trois ou quatre arbres du jardin, comme s'ils dédaignaient les autres arbres peut-être moins touffus. Seul émergeait le mûrier dont l'abondance ne laissait entrevoir, à travers l'obscurité vert foncé et stratifiée, que des volumes superposés d'une façon étrange, effrayante, funèbre. Tels des fantômes, tous les objets qui pouvaient se trouver à proximité, posés les uns sur les autres, dans une certaine promiscuité, donnaient l'impression, due à la fatigue, qu'ils me cernaient comme ces gros chars trapus et agressifs qui cernaient la ville, installés confortablement, de manière définitive malgré le désordre des choses, pourrissant tout, saccageant tout et remettant tout en cause, y compris cette situation météorologique totalement anormale qui déboussolait les soldats, les manifestants et Nana ma chatte, et Mozart mon hérisson mélomane (je les trimbalais d'Alger à Constantine au gré de mes voyages. Pour cette raison tous mes amis et mes collègues me trouvaient quelque peu dérangé ou trop excentrique. Zigoto, lui, disait qu'il était temps de m'enfermer dans un hôpital psychiatrique. Seul Omar trouvait mon attitude vis-à-vis de ma petite ménagerie émouvante et pittoresque...).

Une fois de retour de l'hôpital, je sentais poindre l'inquiétude chez les oiseaux, ou plu tôt une sorte de nervosité dont ils ne sont pas coutumiers ; à moins que tout ce sentiment n'émanât de moi-même tout simplement parce que, exténué, dépassé par cette capacité des hommes à inventer tant de cruauté (surtout cette façon avec laquelle ils ont émasculé Ali, dit Visage de cauchemar, en lui fourrant son appareil génital dans un tiroir de bureau et en se mettant à ouvrir et à fermer le tiroir d'une façon méthodique, méticuleuse et bureaucratique ; riant entre eux (ou même pas !) ; appelant cette technique : l'art de bien ranger ses affaires dans un tiroir...).

Mozart, le hérisson, était aussi sensible que moi à toute cette orchestration feutrée de fin de journée. Nana jouait les indifférentes. Cette siamoise me fascinait par son sens des convenances. Elle

dormait la nuit au pied de mon lit, mais quand je recevais une amie, elle passait la nuit dehors ! Par pudeur ? Par jalousie ? Omar s'amusait de mes élucubrations, mais dès que je lui posais une question au sujet de nos célibats, notre incapacité à nous marier, à faire des enfants, à faire comme les autres, quoi ! il se fermait.

Sous mes paupières alourdies par le manque de sommeil, je sentais que les couleurs se renversaient, se transformaient et se contrariaient. C'est ainsi que le rectangle composé par la fenêtre de couleur vert foncé se décomposait en deux parties : un rectangle rouge cerise (l'inflammation des paupières) et un rectangle vert olive (la touffeur du mûrier). Brusquement, je prêtai l'oreille aux voix furtives des oiseaux, qui ne tardaient pas à s'élever progressivement, bien que j'eusse l'intuition, alors que le sommeil s'était mis à s'infiltrer sournoisement dans ma tête, qu'une transformation imperceptible avait eu lieu ; bien que – en définitive – l'air fût le même : il s'agissait du passage qui se faisait entre la fin du jour et le début de la nuit.

Les oiseaux commençaient à se répondre les uns les autres d'une façon hésitante quelque peu espacée, avec une modulation presque inaudible, comme s'ils hésitaient, bégayaient, puis, brusquement, se mettaient à devenir plus audacieux jusqu'à ce que leurs chants synchronisés remontent du fond du mûrier puis de tous les autres arbres du jardin. Mais c'est surtout de l'immense mûrier que l'orchestration parvient le plus nettement, alors que ses branches continuent à griffer les vitres des fenêtres. La mélodie remonte, douce, molle et duveteuse, suivie par un véritable concert qui monte et dans lequel domine l'improvisation ; le concerto du début devient, peu à peu, une symphonie parfois dissonante, parfois harmonieuse, parfois improvisée et parfois extrêmement rigoureuse.

Puis ceci, aussi : l'organisation tant spatiale que musicale se voit transformée, bouleversée même, à une vitesse extraordinaire. D'un côté l'horizon se souille d'un trait verdâtre, et de l'autre le vacarme atteint son apogée, devient assourdissant. Comme si le vieux monde effiloché et poussif dans sa lente progression s'élançait à nouveau, par l'intermédiaire de cette symphonie des oiseaux comme si elle s'organisait avec de vieux instruments rouillés par la rosée nocturne. Lorsque je levai les yeux – alors que la nuit s'était éparpillée à l'intérieur du jardin – je vis des groupes d'oiseaux postés aux angles du toit, du côté de l'est, se reflétant sous forme de petites ombres brouillées et à moitié effacées, au-dessus de la barre douteuse du ciel qui n'avait pas retrouvé sa couleur bleu-noir, mais gardait sa teinte blafarde et fanée.

A l'instar de ce ciel entrevu dans les mauvaises photos reproduites dans les journaux que j'avais jalousement gardés, relatant le terrible séisme de 1953 (comme un signe annonciateur du vrai séisme, celui du 1^{er} novembre 1954, date du déclenchement de la guerre), contrastant avec les milliers de plumes grises tachetées çà et là, par des millions de feuilles vertes et rondes surgissant par-ci, par-là, s'accrochant au-dessus de l'arbre dont l'épaisseur recouvrait la quasi-totalité de la toiture de la maison et une partie des toitures des maisons avoisinantes, sans parler d'une large portion du ciel. Je me rendais compte, alors, que les résidus d'obscurité restés accrochés au coucher du soleil donnaient l'impression de s'égoutter avec la lenteur du mercure qui s'étire ou de la lie des alcools qui s'écoule.

Ce qui faisait perdre au plumage des oiseaux alignés sur le toit de la maison et au-dessus des branches d'arbres et au fond du mûrier sa couleur grise habituelle, alors qu'ils s'étaient tus – maintenant – dressés sur leurs pattes fines, pendant que de légers tressaillements secouaient, de temps à autre, leurs plumages gonflés, sorte de tressaillements rapides que l'œil avait de la peine à percevoir et qui coïncidaient avec chaque trille, chaque cri, en parfaite coordination avec ce système syncopé, aux tonalités ascendantes et qui allaient gonfler au fur et à mesure, grossir, prendre des proportions dont la stridence perçait les oreilles ; et c'est à ce moment que les yeux des oiseaux, malgré leur petitesse, apparaissaient d'une façon distincte, brillants, contrastant avec leurs becs légèrement rosés et orangés.

Ce spectacle, la brise aidant, me mettait dans un état de latence. Je me sentais plus reposé. Peu à peu, la fatigue accumulée tout le long de cette journée passée à l'hôpital, s'estompait. Une sorte de sérénité s'installait dans mon corps et dans ma tête bien que je sache pertinemment que les émeutes, dehors, continuaient jusqu'au paroxysme.

J'étais là, seul, en train de boire de la bière dans mon jardin algérois et de prêter l'oreille aux détonations qui éclataient par intermittence. Je me demandais pourquoi ce besoin de solitude. Pourquoi ce célibat voulu, assumé, qui certains jours m'étonnait.

Et pourquoi Omar était-il lui aussi célibataire ?

Les oiseaux restaient là à fixer l'espace avec leurs yeux mélancoliques, comme bourrés d'ennui, comme s'ils portaient dans leurs pupilles toutes les larmes du monde et celles de ma mère ; surtout ces larmes figées à l'intérieur de ses yeux depuis 1946, depuis le jour où mon père épousa Kamar, la jeune adolescente bônoise, fille de descendance ottomane noble, capable de tracer son

arbre généalogique et de l'étaler et qui aboutissait, irrémédiablement, à cet ancêtre corsaire et turc, propriétaire d'abord puis légataire des dix-neuf horloges siciliennes en platine pur que personne n'avait jamais vues.

En fait, Kamar s'octroyait la légende de tante Nadya, la mère d'Omar, qui avait inventé cette histoire d'ancêtre corsaire et de ses dix-neuf horloges. Kamar imitait Nadya en tout. Elle la fascinait. Les deux femmes étaient des cousines germaines.

Les oiseaux portaient dans leurs yeux toutes les larmes du monde, dont celles de ma mère, qui s'étaient figées, alors qu'elle était assise sur une de ses valises à la gare du Khroub, à une heure tardive de la nuit, alors qu'il régnait un froid glacial et une obscurité profonde ; alors que moi (ou mon frère aîné ou Zigoto, mon frère cadet) j'étais debout à son côté, l'observant malgré le voile qui lui cachait le visage, à l'exception des yeux, la regardant en douce, tout en prêtant l'oreille au halètement de la locomotive qui s'approchait et qui faisait soudain son entrée fracassante, rejetant par jets sa fumée et recouvrant l'espace d'un brouillard épais, cernant les quais de la petite gare, crevant le silence.

A partir de la cinquantaine, je séjournai à Constantine assez régulièrement. Je passais des soirées entières avec Omar. Et quand les bouteilles de mascara ou de médéa ou de whisky avaient fait leur effet, tout refluit dans ma mémoire encombrée par l'histoire familiale d'Omar et par la mienne. J'avais racheté la maison paternelle et j'y venais pendant de longues périodes. J'avais, avec l'âge, besoin de cette maison, de ce climat de Constantine et d'Omar. Nous ressassions nos souvenirs, comme de vieux célibataires. Très jeunes nous avions décidé, d'un commun accord : pas de mariage ! Pas d'enfants ! Pourquoi ? Je ne l'ai jamais su ! On parlait beaucoup de Monsieur Baudier et de cette phrase de Victor Hugo qu'il nous avait donnée à lire et à relire. Nous en étions chiffonnés. On l'aimait tellement, Victor Hugo ! Mais cet éloge de la guillotine arrivant au port d'Alger pour « civiliser » les Algériens...

Les souvenirs m'assaillaient, et je me rappelais : moi, debout, pendant que le train s'arrêtait progressivement ; puis elle (ma mère), se ruant brusquement sur les valises afin que je ne voie pas les larmes qui coulaient sur ses pommettes, alors que le conducteur de la locomotive activait de toutes ses forces son sifflet. Pendant que ma mère feignait de se presser, portant sa valise d'une main et me tirant de l'autre, courant vers le wagon de première classe, sans piper mot, silencieuse, muette, calme, comme morte ou – plutôt – comme si son corps avait cessé de vivre, l'intérieur de son voile en

soie pure et blanche, ou comme si elle avait été engloutie par la terre qu'elle foulait, disparaissant ainsi, ne laissant aucune trace de son existence, puisque plus rien n'avait maintenant d'importance, à l'exception de la valise et de ma main qu'elle serrait à me faire mal. Je ne regardais que son visage voilé, essayant à travers lui de comprendre l'ampleur du malheur qui venait de la frapper, sans aucun résultat tangible.

Je ne pouvais pas m'empêcher de la fixer pendant que le train s'élançait vers le village qu'elle avait quitté il y avait plusieurs années en compagnie de son époux et de son fils aîné (celui qui m'avait initié aux matches de football, aux combats de boxe, aux photos cochonnes, à la lecture d'un certain André Gide). Trop vite, à mon grand désarroi, me laissant en tête à tête avec Zigoto, mon infernal jumeau monozygote (un surnom que même maman avait fini par adopter).

Brusquement, je cessai de l'observer et je me retrouvai entouré de bruits, de voix et d'une sorte d'agitation mais très vite j'étais fasciné par le fracas, le halètement de la locomotive, le son des roues sur les rails et le crissement des chariots tirés par les portefaix dans la direction du hall de la gare minuscule ; puis de nouveau le silence horrible s'installait dans le compartiment particulier et nous nous installions chacun sur sa couchette ; ma mère éteignait alors la lumière et nous nous enfoncions dans le monde, néant inquiétant.

Très vite, j'étais tombé amoureux de ma jeune marâtre qui ne cessait de me provoquer et dont je percevais le pubis broussailleux à travers la chemise de nuit, en soie légère et froissée, à la convergence des cuisses ; venant de se réveiller, elle avait les yeux brouillés, le corps houleux, les traits ébouriffés et la démarche chavirée, tout entourée de mystère – à mes yeux – au point que je ne cessais pas de me demander quel était son secret et si elle aimait réellement mon père ou si elle était secrètement amoureuse de Zahir mon frère aîné.

Le magasin de mon père est spacieux. Midi est à son comble et la chaleur à son apogée. L'odeur de cannelle imprègne tout. Les livres de comptabilité montent à l'assaut du plafond. Les factures s'entassent pêle-mêle. Encres. Tissus. Bois sculpté. Encrier antique que le père avait acheté au bazar de Téhéran. Tenailles de l'ennui vert : l'impression qu'une plante pousse dans ma moelle épinière. Je baise une putain qui vient me rendre visite, à l'occasion, dans le magasin. Elle prend ma main et l'enfonce dans son sexe. Eau lourde qui coule de la plaie longitudinale, charriant avec elle tout l'humus, toute l'herbe et tout le

plasma qu'elle recèle.

Dégoût. Nausée. Arrondi du ventre grassouillet. Bout des doigts gelés. Vibration de l'air qui gondole par endroits. Anarchie du sexe et de son désordre. Le clitoris comme un tube en métal tandis que le vagin ne cesse pas de rejeter une eau lourde comme caillée. Trahison des sens : je regarde passer les passants derrière le verre martelé, comme rétrécis, rabougris, déformés. Sens brouillés ! Où est donc le trou, l'orifice, la lézarde ? Je vomis et je pleure. Le malheur est jaune safran et l'anxiété a une couleur verte. Peut-être que c'est moi que Kamar aime. J'avais alors peur de tomber dans le piège de la fatuité et de la suffisance d'autant plus que mon orgueil n'avait pas de limites.

L'avion, telle une flèche tendue vers sa cible. Entêtée. Telle la flèche de Zénon d'Elée. Mobile. Immobile. Mob...

CHAPITRE XI

Le mûrier me fascinait comme les figuiers de Barbarie fascinaient Si Mostafa, le grand-père d'Omar, et Omar lui-même qui a toujours porté à son cou une chaînette discrète avec l'effigie en or d'un figuier de Barbarie. C'est dans cet arbre fabuleux qu'une fois, je ne sais pour quelle raison, nous fîmes l'amour les deux jumelles (Mounia et Dounia), Omar et moi. Car d'habitude cela se passait dans les résidences d'été de Si Mostafa.

Je m'étais assoupi et lorsque, au crépuscule, j'ouvris les yeux, je vis le soleil raser les branches situées au sommet du mûrier et les badigeonner de rose tendre, comme s'il peignait le haut du mur d'une lumière pâle et douce, couleur orangée ou plus exactement cuivrée. Les tuiles étaient comme souillées par une matière rougeâtre, alors que le toit avait été déserté par tous les oiseaux, et qu'un peu plus bas, au niveau du mur ouest que le soleil n'avait pas encore atteint, les teintes étaient plutôt mauves. Le faisceau convergent des rangées parallèles s'enfuyait, aspiré par la perspective vers un point au-delà du mur.

Je laissais la fenêtre ouverte sur ses deux battants, le mûrier chuchotait ; les oiseaux gazouillaient.

Dehors : l'émeute était à son paroxysme.

Les oiseaux de mon jardin me rappelaient ceux dont parlait Fernand Yveton dans la correspondance qu'il entretenait avec Béa, sa femme, en attendant d'être guillotiné, et que je connaissais par cœur. Comme celle des généraux de la colonisation si contradictoire. Ce mélange de cruauté et de bons sentiments m'avait toujours étonné. Rejoignant les oiseaux venus des lilas et des figuiers de Barbarie aux épines rouges – voici que montent maintenant en oblique ceux jaillis des roseaux plantés tout autour d'une source en constante ébullition. Ces nuées tombent dans les filets de fils électriques prélevés sur les poteaux d'éclairage.

Yveton s'en souvenait chaque fois qu'il passait près du marché aux oiseaux, installé sur le front de mer, durant le parcours qui l'amenait de la prison de Barberousse au palais de justice. Il se souvenait avec quelque fierté qu'on venait le consulter sur son art de manier le petit miroir qu'il polissait avec beaucoup de soin et d'attention pour attraper les plus beaux oiseaux. Il n'avait aucune

explication toute faite à proposer, mais était toujours prêt à descendre vers la source, portant sa nacelle en fil de fer électrique et son miroir pour donner les cours pratiques et faire des démonstrations sur place. Il avait toujours été habile de ses doigts et n'avait fini dans l'ajustage qu'une fois son brevet obtenu, lorsqu'il avait été écarté du lycée, pour des raisons politiques, et dirigé vers un centre d'apprentissage professionnel où il devint très vite un excellent ouvrier tourneur.

A huit ans passés, il eut la preuve que les riches n'avaient pas dans la tête quelque ressort diabolique qui leur permettrait d'être les plus forts. Il comprit, lors de son enfance, quand il allait leur vendre des moineaux, des rouges-gorges et des canaris, qu'ils étaient d'un côté de la vie et les pauvres de l'autre. Il poussa la provocation jusqu'à séduire la fille du directeur du collège et à passer en conseil de discipline pour outrage aux bonnes manières.

Fernand Yveton révisait ses leçons dans les trois mètres de verdure que soignait sa mère et restait là lorsque le soleil juxtapose des ombres portées à tout ce qui fait de l'ombre aux épouvantails squelettiques du jardin, c'est-à-dire : les lattes de la vieille palissade cabossée ; les fragments de clôtures que sa mère déplaçait chaque nuit pour essayer de gagner quelques centimètres ; les cannes à chasser les oiseaux, ajourées à claire-voie, à ciel ouvert ; les cordages massifs en forme d'échelle se perdant dans les nuages du ciel ; les accumulations d'objets hétéroclites à demi rongés par la rouille de la mer, les cuirs friables comme des tamis noircis de moisissures, les tuiles savonnées par la mousse humide, les seaux à lait en bois, rafistolés tant de fois. C'est à cette époque qu'il s'était mis à avoir du goût pour le football et le tango.

Quand il jouait au football, il se rendait compte que le mouvement du ballon et les trajectoires qu'il traçait étaient reliés au flux du temps qui transformait ces agglomérats de mouvements et d'actions imprimées dans l'air en unités où les secondes, les minutes et les heures passent et repassent sur le même ruban jaunâtre du vécu, effritaient l'espace, le réduisaient.

De ces journées importantes, il ne lui était resté que des grammes de mica, de silice, de quartz et de diamant coupant les vitres, de cette forme d'hibernation dans laquelle il avait décidé de s'enrober, se coupant du monde, parlant peu à son avocat, écrivant de longues lettres à Béa, s'enquérant de la santé et de l'humeur de son chat. Une semaine après qu'il eut été atrocement torturé, il ne cessait pas d'entendre les voix nasillardes de ses tortionnaires et il ne cessait pas – non plus – de voir défiler les oiseaux de son enfance, les

images de sa ville et les photographies des événements cruciaux de sa vie.

Parfois Fernand rêvait au corps de Béa (dans lequel il farfouillait comme à la recherche non pas de la jouissance, de l'explosion libératrice, de la pénétration infernale, mais – plutôt – à la recherche d'une sorte d'absolution, de purification et de désincarnation absolue et totale ; parfois quand même il rêvait fébrilement, brûlant de désir, à la recherche de l'ouverture du sexe de Béa parmi la touffe de poils emmêlés, à la fois rêches et doux, moites et glacés, s'aidant de ses doigts pour repérer la fente à la façon d'un aveugle qui palpe un tissu friable et vapoureux, comme inconsistant ; écartant les lèvres comme froissées, comme soyeuses et quelque peu humectées ; puis la prenant fébrilement, enfouissant son membre le plus loin possible, cognant sa paroi vaginale avec une violence, presque une sorte de sauvagerie dont il n'était pas coutumier, lui faisant mal, à coups de boutoir, à coups heurtés, à coups répétés, l'entendant se plaindre – dans son rêve – geindre, gémir et haleter ; s'enfonçant encore plus loin comme s'il voulait non pas frapper son vagin mais sa gorge d'où sortaient ces gémissements, ces lamentations).

Faisant tout cela, voulant tout cela d'une façon embrouillée et pressée comme à la va-vite, comme pour étancher non pas son désir d'elle mais sa peur de cette cérémonie qui allait se dérouler d'une façon lente, en présence des juges, des avocats, du bourreau, de ses aides, et peut-être exceptionnellement d'un curé dont il ne voudrait pas. La pluie sur les toits : seul bruitage dans cette fissure de vie étroite où règne son propre silence. A la voix froissée des gardiens, il savait que la nuit était complètement tombée et revérifiait qu'il était 21 h 45 à sa montre. Chaque jour passé qui le séparait du procès, ou du verdict, ou de l'exécution, se présentait à lui comme une serviette-éponge regorgeant de son propre sang, tant il avait peur de ces secondes qu'il ne voyait même pas défiler.

Cela le changeait des jours volubiles de l'adolescence où il y avait du football à l'heure où s'affolent les hirondelles et les merles dont les chants sont mouillés par les rares crachins d'été. Derniers échos des jours lissés par la brume du port. Bordels traversés le ballon entre les mains. Putains gentilles et tuberculeuses vantant leur propre marchandise disant : « Viens petit, viens ! Touche. N'aie pas peur. J'ai un sexe soyeux. Tu ne regretteras pas tes sous. Regarde-moi ce miracle fendu. Je suis une pute, une belle pute, regarde, petit... T'as rien à dire hein, tu peux tâter, c'est pas flasque comme celui des bourgeoises... Pute, mon petit, et c'est moi qui fournis la salive pour bien humecter ta petite bite... Belle pute, n'est-ce pas ?

Et c'est moi qui fournis la salive... Que veux-tu de plus ? »

Eux, les enfants des bidonvilles, européens, juifs et arabes, riaient de telles insanités et préféraient aller chaparder dans les pâtisseries de la ville moderne où les vitrines ont l'air de sarcophages égyptiens. Ils resquillaient en prenant les trams en marche pour grimper vers les hauteurs. De là, on a d'autant plus vite le vertige qu'il y a une falaise couverte de rancissure liquide. Mais coupoles à l'infini. Armatures... Cribles... L'ocre et le blanc et le bleu des toits. Emoi des terrasses jetées à même le vide. Papier vergé des graphismes pathétiques. Papiers peints pour masquer les visages des conteurs de Garagouz. Escaliers ! Les escaliers d'Alger qu'il montait et descendait à longueur de journée avaient enchanté son enfance. Et dans sa cellule de condamné à mort, la peur, l'angoisse et la nostalgie aidant, ces escaliers fracassaient sa mémoire et s'ins tallaient pour des heures dans sa tête. Fabuleux escaliers d'Alger ! Qui sont une sorte de greffe surajoutée, ça et là, au corps de la ville qui s'accommode aussi bien avec la rétine de l'enfant espiègle qu'il avait été qu'avec son corps dans sa globalité et qui s'articule autour et en dedans, lorsqu'il devait l'escalader et le descendre.

Ces escaliers lui apparaissaient dans leur révélation surprenante comme un surgissement vertical et inattendu et s'engouffrent violemment dans la matière du ciel. Horizontalement, ils lui apparaissaient sous une forme d'animal qui tourne en rond, à l'intérieur de lui-même et autour de lui-même, sans répit ni rupture, dans une circularité hélicoïdale, criblant l'espace et fissurant les objets et les usagers.

A cause de la mer et de l'humidité, Alger baigne souvent dans une ambiguïté végétale qui accélère les turbulences de l'enfance et les condamne à l'insomnie, à l'angle d'une venelle verte ou d'un porche obscurément bleu où tintinnabulent, une fois la distance traversée, les cobalts de lumière et de lascivité que suggère toute maison arabe ou juive ouverte sur le jour et fermée sur l'ombre des clous noirs qui décorent les portes, et sur le tracé des arabesques qui enroulent les fenêtres. Lui – le petit Blanc – en avait gardé un souvenir inouï jusqu'au moment où un certain Fernand Meissonnier surnommé Monsieur d'Alger, lui passa une cagoule, avant qu'il ne bascule dans ce néant qu'on appelle la mort...

Maintenant que la guerre s'était installée, qu'il avait vu saccager les maisons de ses copains algériens, violer ses petites voisines, rafler des centaines de personnes chaque jour, assassiner froidement des innocents, lire dans les journaux des déclarations intempestives de ce ministre qui refusera de le gracier – plus tard – et l'enverra

carrément à la guillotine.

Les unes des journaux étaient édifiantes :

MESSIEURS LA FRANCE : DES FLANDRES AU CONGO !

IL FAUDRA UNE RÉPRESSION IMPITOYABLE DANS CETTE
PARTIE DE LA FRANCE !

TROIS CENTS FELLAGHA ANÉANTIS DANS LE
CONSTANTINOIS

C'est à ce moment que Fernand Yveton, militant du parti communiste algérien, décida de s'engager dans la guerre du côté des pauvres, des colonisés et des laissés-pour-compte : les petits Blancs, les juifs méprisés et les Arabes affamés.

De la fenêtre de ma maison d'Alger, je percevais le toit à claire-voie. Il continuait malgré la nuit à filtrer la lumière, comme si le bois était conducteur de clarté, la gardait au sein de sa chair, dans une odeur de peinture, ramollie par la chaleur montant en ondes brûlantes, non pas du ciel, mais des autres toits et des autres terrasses blanchies à la chaux, et renvoyait dans la pièce qui me servait de bureau un rayonnement plus lumineux et plus meurtrier qui me rappelait tant de meurtres, de crimes, de massacres, de génocides, de trahisons, de guerres intestines ou fratricides ou intégristes, de simples morts, de morts naturelles comme on dit, ou accidentelles comme on dit.

Parallélisme des idées noires, des hallucinations et des destins se réfractant dans ce début de matinée. Je me souvenais alors de la guerre contre le pouvoir colonial à laquelle nous avons participé Omar et moi, avec tant de passion et tant de sincérité. J'étais ulcéré, atteint par un chagrin et une mélancolie chroniques de voir qu'aujourd'hui, ce sont des soldats algériens qui répriment féroceement ces émeutes de la colère, en ce mois d'octobre tiède de l'année 1988. J'étais courbaturé, comme effiloché. De temps en temps me parvenait une détonation sèche. Parfois une salve. Cette angoisse accumulée depuis quelques jours. Ce surmenage qui commençait à me détériorer. Cette impuissance, surtout, de ne pouvoir rien faire. Cette envie folle de descendre dans la rue et me mêler aux émeutes. Ces titres unanimistes et révoltants des journaux du pouvoir.

L'ORDRE RÈGNE À NOUVEAU SUR TOUTE L'ÉTENDUE DU

Et cet homme (Ali ?) dont on avait écrabouillé les testicules et qu'il m'a fallu rafistoler pendant une nuit entière. Cette peur permanente, aussi, qu'ils arrivent à n'importe quel moment pour m'arrêter, non seulement pour ce que j'essaye de faire à l'hôpital dans lequel j'exerce comme chirurgien généraliste, mais pour tant d'autres motifs. Cette espèce de monstruosité impalpable et invisible qui flotte dans l'air me faisait vivre dans un état d'hallucination épouvantable.

Le téléphone ne cessait pas de fonctionner entre Omar et moi. Pour rien ! J'en étais frustré parce que les mots n'avaient plus de sens. Nous étions désespérés. Mais le pire : la honte de soi, la haine de soi.

En dormant la nuit, il m'arrivait – même à l'hôpital – d'entendre la voix éraillée de tante Fatma, la vieille bonne qui m'a donné les pires frayeurs de mon enfance, nous ordonnant de dormir au moindre bruit que nous pouvions faire, mes frères, mes sœurs et moi, à l'exception bien sûr de Zigoto qui jouissait d'un traitement de faveur... Sommeil agité et parcimonieux. Réveils détestables. Parallélisme des idées noires, donc, des peurs enfantines, des souvenirs macabres (tante Fatma, la vieille bonne écrabouillée par le tramway de six heures du matin, alors que les beignets qu'elle était allée acheter étaient restés horriblement intacts) et des obsessions répétitives.

Tout cela se réfractait dès le lever du jour sale, non pas laiteux, mais comme vineux. Même les branches du mûrier, d'habitude si phosphorescentes avant le lever du soleil, avaient l'air poussiéreuses, rabougries. Le tramway était de couleur verte. J'avais sept ou huit ans à l'époque. J'aimais le prendre en marche. Je ne sais pas si Ali dit Visage de cauchemar l'avait connu. Certainement pas. Pourquoi Visage de cauchemar d'ailleurs ? Plutôt beau garçon. Un sobriquet. Qu'est-ce qui, donc, se cache derrière ? Cette façon dont ils l'ont torturé. Emasculé. Laissé pour mort. Il aurait mieux fait de crever. Avec cette bouillie entre les jambes, maintenant.

Le tramway de mon enfance avait une perche électrique nichée là-haut face à la barre du ciel. Quand la perche sortait de ses rails, le receveur descendait aussitôt et tentait de la remettre à sa place. Cela pouvait durer longtemps. Nous étions toujours là à nous moquer du pauvre bougre parce qu'il refusait de nous laisser resquiller en douce. La perche, alors grotesque, obscène ! Qui allait dans tous les sens...

Durant ces matins mous qui séparaient mon réveil de mon départ à l'hôpital, tout remontait d'une façon horriblement répétitive. Peut-être simplement des rappels de mes rêves et de mes cauchemars durant les quelques heures de sommeil ? Mais tout remontait encore une fois à la surface le lendemain. Peut-être la peur face à une nouvelle journée de travail. Une bonne dizaine d'opérations faites parfois à la va-vite. Certains jours, je me rendais compte qu'après de si longues années passées dans les blocs opératoires, je n'étais pas du tout blasé. J'avais toujours peur avant d'opérer. Toujours ce trac qui ne me quitte jamais. Toujours cette panique devant le drap blanc. Et surtout cette peur abominable, irrationnelle, quasiment hystérique du sang. Le comble pour un chirurgien. Myriam, mon amante et mon anesthésiste, ne cessait pas de me charrier sur cette peur du sang. Face à une journée de travail harassante, les choses s'emmêlaient. Tout remontait donc. Les souvenirs et les idées fixes affluaient... Je faisais semblant d'occuper mes mains. Me savonner le corps sous la douche. Me raser. Préparer le café. Mais en vain. Tante Fatma, la bonne, agonisa pendant de longues heures. Obsession : ces beignets intacts qu'on avait retirés de sous le tram. Encore huileux, chauds, croustillants. Elle agonisa pendant de longues heures. Les pompiers n'arrivaient pas à la sortir de sous le tramway. Son corps cassé en deux parties égales.

Logiquement, elle aurait dû mourir sur le coup, surtout qu'elle était très vieille, mais personne ne savait exactement quel âge elle avait. Quand on le lui demandait, elle répondait invariablement : j'ai eu un jour vingt ans et je me suis arrêtée là. Donc j'ai vingt ans, quoi ! Elle disait cela sans rire. Elle ne riait jamais. Toujours de mauvaise humeur. Bougonne. Mais je l'aimais beaucoup. Personne n'a jamais su quelle était l'origine de sa claudication, parce que personne n'avait jamais osé lui poser la question. Aurait-elle seulement daigné répondre ?

Lorsque éclata cette ignominieuse accusation d'un soi-disant adultère commis par ma mère avec ma soi-disant complicité, elle en fut mortifiée. Perdit ses réflexes agressifs. Tomba dans un mutisme prodigieux. Mais mon père n'en démordait pas. Tante Fatma s'était agitée longuement sous le tramway. Vision d'enfer. Le sang dru. Les entrailles dehors. Les râles insupportables. Et quelques petits morveux qui essayaient de chiper les beignets intacts enfilés les uns aux autres par un fil en alfa. Vision d'enfer et le sang qui éclaboussait tout et ces entrailles dehors. Je croyais qu'elle allait rester sous le tram toute la vie.

J'ouvris la fenêtre pour faire quelque chose parce que je n'avais pas envie de retrouver la ville saccagée, en état de siège ; ni non

plus de retourner à l'hôpital où se trouvait Ali dit Visage de cauchemar avec son énorme pansement entre les jambes. J'ouvris donc la fenêtre.

L'avion, immobile...

CHAPITRE XII

Le mûrier au bout de quelques secondes parvint à fourrer quelques-unes de ses branches à l'intérieur de la chambre, comme frileusement, alors qu'il faisait noir et moite à cause – certainement – de cette sécheresse estivale qui durait deux ou trois mois. Cauchemar sur cauchemar les choses me remontent à la gorge à force de baigner dans cette atmosphère de guerre civile (les émeutes d'Alger en octobre 1988) de patauger dans le sang, d'opérer à tout-va, à une cadence infernale.

Si tante Fatma mit beaucoup de temps à mourir, ma grand-mère aussi, mais différemment. Sans souffrir. Cérémonieusement. J'ai gardé une photo d'elle, le jour de sa mort. De couleur bistre, floue, bougée. Une vraie mise en scène. Elle avait un air méchant. Elle portait ses habits d'apparat. Tout en velours garance. La grande robe traditionnelle. La coiffe compliquée, de forme conique et s'étagant sur plusieurs épaisseurs. Elle avait demandé qu'on lui mît tous ses bijoux et comme elle trouvait cela insuffisant, que ça ne faisait pas assez riche, on alla en emprunter chez les voisins.

Ainsi lavée, parée de magnifiques bijoux, bien calée dans son immense lit à moustiquaire et tentures de soie et de cretonne, elle exigea qu'on fît vite venir un photographe. Il arriva, petit bonhomme portant son appareil démonté dans un couffin parce qu'il travaillait au noir, sans patente, certainement un militant nationaliste exilé dans notre ville (mesure d'éloignement préfectorale et coloniale très répandue à l'époque) et n'ayant pas le droit de travailler, ni même de recevoir aucune aide matérielle ni aucun subside d'aucune sorte, mais obligé de passer deux fois par jour, matin et soir, pour signer le registre déposé à cette fin au commissariat de police. Il sortit son appareil démonté, le remonta en un clin d'œil, obligé qu'il était de faire vite avant que l'agonisante vînt à mourir, plaça le trépied à quelques mètres du lit et appuya sur la petite poire pour immortaliser cette terrible femme, ou plutôt pour éterniser sa méchanceté proverbiale, sa mainmise sur son pauvre époux, sorte de petit homme en forme de poupée chiffonnée, aux yeux clairs et aux joues rose tendre, presque imberbe mais qui eut quand même le culot, le temps et l'audace de lui faire une dizaine de gosses dont mon père.

Photo de la grand-mère, donc, qui avait gâché mon enfance et que

j'allais, fasciné, regarder en cachette de maman pendant des heures. Photo jaune à l'envers et marron à l'endroit, tirée sur du papier qui n'existe plus depuis belle lurette, représentant mon énorme grand-mère qui était tellement obèse qu'elle ne pouvait pas marcher et que les femmes de la maison déplaçaient de pièce en pièce ou plutôt de sa chambre à coucher à la cuisine où elle régénait la préparation des mets (pâtisseries, sorbets, loukoums, halwas, sirops, orgeats) qu'elle goûtait pendant qu'ils doraient, avec son index droit toujours enduit au henné et qu'elle stérilisait plusieurs fois par jour, parce qu'en plus de son obésité et de sa duplicité, elle était d'une propreté pathologique.

Elle ne faisait que la cuisine et, à force de tremper son index enduit de henné dans les ragoûts, les sauces, les viandes grillées, les poulets à la vapeur, les poissons à l'étouffée, les pâtes, les feuilletés, les couscous, les mélasses, les miels, elle en était arrivée à peser plus d'un quintal et demi. Photo jaune à l'envers – donc – et bistre (ou marron) à l'endroit, la représentant assise en tailleur sur son lit, adossée à une dizaine de coussins en percale brodée, avec sur la tête cette inénarrable et incroyable coiffe en forme de cône, cousue dans du taffetas garance ; avec ses nattes très noires, naturellement noires ! Au dire de maman elle ne s'était jamais teint les cheveux (bien qu'elle raffolât d'onguents, de poudres à épiler qu'elle fabriquait elle-même à la manière d'un alchimiste insolent, de rouges à lèvres fabuleux, de ricils incroyables, de hennés étonnants, de kôhls fantastiques, de gommes arabiques introuvables, etc.), alors qu'elle avait dépassé allègrement les quatre-vingts ans, qu'elle souffrait d'une panoplie de maladies incurables : diabète, hypertension, urémie, excès d'albumine, goutte, phlébite, depuis son jeune âge. Avec ses nattes noires tressées, ayant l'air, sur la photo, d'une petite fille, malgré son âge, son obésité et cette agonie qui la rongait – à travers toutes ces maladies – de l'intérieur, et depuis toujours.

Mais ce n'était pas seulement l'effet des nattes noires qui la rajeunissait ; elle avait, en effet, gardé, malgré ce corps difforme qu'elle camouflait sous de nombreux falbalas, un visage intact, mince, lisse et rose. Cela n'empêchait pas que sur la photo qu'elle avait exigée, elle avait un visage fermé, plein d'autorité et d'une sorte de méchanceté satisfaite. Elle avait tant fait souffrir ma mère ! Ah, cette photo de couleur marron ! avec le visage lisse et les joues juvénilement roses de cette ancêtre caricaturale, tellement naturelle dans sa pose face à l'objectif du vieux militant, pleine de morgue et d'emphase, ne craignant ni la mort, ni les personnes qui l'entouraient ; n'aimant ni Dieu ni les membres de sa famille à

l'exception de cet imbécile d'oncle Hocine, aussi obèse qu'elle, élevé dans son giron et entre ses jupons, n'ayant jamais rien fait de toute sa vie, adorant traîner dans l'énorme cuisine à côté de sa maman qu'il ne cessait pas d'embrasser, de toucher, de caresser et d'étreindre au vu et au su de tout le monde.

L'autre (le communiste) continuait lui aussi à m'obséder toute ma vie durant. Devenu adulte, je ne cessais d'y penser, de relire les journaux de l'époque qui relataient ce destin, finalement pitoyable. Je finissais généralement par appeler Omar, à l'époque où nous étions étudiants, ou dans les périodes où il était de passage à Alger, pour aller écumer les bars de la ville et prendre des cuites mémorables. Dans nos bouches, les mots s'embuaient alors et les verres échouaient entre nos mains. Nous étions seuls avec notre nostalgie, nos deuils jamais faits, nos célibats incompréhensibles mais entêtés, nos chahuts jamais terminés. Bars d'Alger où nous trempions nos lèvres, nos foies dans l'alcool, avec ce goût de formol. Le formol, je connaissais ça à l'hôpital ! où je trifouille à longueur de temps dans la douleur humaine. Omar pleurait et je faisais tout pour ne pas l'imiter. Mais je finissais par l'imiter. Lamentables nous deux, mais heureux, parce que, à nos âges, nous continuions à cultiver la provocation et la marginalité. Notre destin se résume alors à ce zinc et à ce sol saupoudré de sciure. J'ai l'impression, au sommet de l'ivresse, que les yeux d'Omar sont devenus des salles de gare pleines d'absence et d'attente.

Omar disait pourquoi les cuites dans les bars populaires sont-elles meilleures que celles que je prends chez moi ou chez toi ?

Nous étions ivres morts ! Mais conscients que nous avions, encore une fois, fait un pied de nez aux convenances... Dans ces bars Omar n'évoquait jamais le sort de son père ni celui de son frère cadet.

Moi j'étais obsédé par le destin de Fernand Yveton, exemplaire à mes yeux, parce qu'il était innocent peut-être et parce que ma mère avait fait une véritable fixation sur cet homme, à tel point qu'elle s'était mise à confondre son propre sort de femme accusée injustement d'adultère et son sort à lui condamné à mort et guillotiné injustement pour un crime qu'il n'avait pas commis.

J'en oubliais Omar et sa culpabilité, sa mauvaise conscience, son célibat militant et cette vie familiale inextricable. J'oubliais nos turpitudes infantiles, le marécage nauséabond de ma propre famille. J'étais donc obsédé par les retournements de l'Histoire, ses volte-face et ses horreurs. L'histoire, c'est-à-dire cette accumulation des futilités. Cette stratification des choses. Cette organisation rigoureuse du malheur humain. Rien d'autre.

L'EXÉCUTION DU COMMUNISTE TERRORISTE A ÉTÉ
CONSIDÉRÉE PAR LA POPULATION EUROPÉENNE COMME
L'EXPRESSION NETTEMENT AFFIRMÉE DE LA VOLONTÉ DE
CHÂTIER LES TERRORISTES

Fernand Yveton ne s'était pas comporté comme certains indigènes : les Ali Chekkal, les Alain Mimoun, les Abdessalem (un médiocre mais bellâtre joueur de tennis vendu et gominé) jouant les arrivistes à la solde du plus fort ou même – pour certains – jouant sur les deux tableaux.

LE CALME RÈGNE SUR L'ENSEMBLE DU TERRITOIRE, APRÈS
LES ÉMEUTES DU MOIS DE DÉCEMBRE 60 À ALGER.

La guerre avait été terrible : des palaces éventrés avec sous les décombres des centaines de morts et de blessés, innocents pour la plupart mais passés dans l'engrenage des mouvements insurrectionnels. Des cafés chic, des restaurants luxueux, des boîtes de nuit pulvérisés par les bombes de l'Organisation. (Nous sûmes après la fin de la guerre, Omar et moi, que l'une des jumelles excentriques avait fait partie du réseau des bombistes d'Alger. Toutes des femmes et de toutes les origines... Hassiba Ben Bouali, Zohra Drif, Djamila Bouhired, Samis Lakhdari, Djamila Boupacha, Annie Steiner et l'une des jumelles (Dounia ou Mounia ?), Raymonde Peschard, Jeanne Messica.) Des trains sautant sur des mines et crapahutant entre tunnels et falaises, sorte de chenilles concomitantes, décérébrées par surprise et se dégingandant atrocement dans l'air, telle une masse compacte de pâte molle et boursouflée. Des autocars mitraillés et se disloquant dans une anarchie d'éléments, de pièces détachées, de membres humains. Des convois de troupes pris dans les tenailles d'une embuscade, des raffineries ravagées par des incendies (Mourepiane, Le Havre, etc.), des attentats quoi ! La guerre, quoi !

ENCORE UN AMI DE LA FRANCE ASSASSINÉ. LE BACHAGHA
ALI CHEKKAL A ÉTÉ ABATTU PAR UN TUEUR AU STADE DE
COLOMBES OÙ SE DÉROULAIT LA FINALE DE LA COUPE DE
FRANCE QUI A VU LE FC TOULOUSE L'EMPORTER SUR LE SCO
ANGERS PAR 6 À 3.

Dans sa cellule, Fernand Yveton rêve souvent de son quartier petit-Blanc attendant au bidonville arabe ou nègre ou indigène ou... dont il n'a plus une vision claire, c'est-à-dire visuelle, mais plutôt olfactive : la brise qui converge sur cet agglomérat de bâtisses sordides arrive de la mer et de la ville, aggrave les épais relents d'huile rance, d'égouts, de friture de petits poissons avariés, d'urine coulant le long du sol trituré et enchevêtré fait d'un mélange de

bitume concassé, de sable, de cailloux, de limaille de fer, de gadoue, de légumes pourris, de viscères de poulets vidés et jetés devant les maisons, de fruits surs et acidulés, de viande salée et desséchée par l'inéluctable travail du sel qui la ronge et l'empuantit, de détritus rejetés par la mer et que les enfants ramènent dans des boîtes en aluminium pour jouer avec, ou parfois, pour les manger, des vomis fétides et fortement alcoolisés sur lesquels on a jeté une poignée de son. Juste devant l'unique bar du bidonville. Aussi : des eaux croupissantes et vaseuses, des déjections jaunâtres, des morues salées et tendues sur des fils qui couturent les ruelles arabes, nègres, maltaises, siciliennes ou sardes, des anchois faisandés et vinaigrés, des graisses rancies, des décombres sous lesquels pourrissent des chats dépiautés par un vieux sadique, ancien marin au teint charbonneux et qui hante silencieusement les abords de la source où le condamné à mort allait poser ses pièges à oiseaux, lorsqu'il était enfant, des odeurs de renfermé, de pauvreté, de misère, de sueur, de peur, des miasmes de cadavres et d'urine...

L'accumulation de cette tension lui donnait l'impression d'être parcouru d'ondes sonores et électrisées, comme si les traces liées au sang que dégorgeait cette horrible enceinte s'imprimaient dans ses entrailles, les ciselaient, les vitrifiaient avec du sel cristallisé qu'on utilisait chez les barbares, non pour relever le goût des aliments mais pour saupoudrer les blessures des martyrs.

Il se trouvait dans l'obligation de ne céder ni à la surprise ni à l'affliction dont il n'aurait pas voulu lui-même, au cas où il aurait été condamné à mort, car il avait le sentiment trouble et diffus que cela aurait mis Béa en colère. Le bruit du sang, en se mêlant à ces bribes de sommeil et de coma, semblait se résorber ou se dissoudre dans la gloire des corps fracturés, décapités, exacerbés et dévirilisés par la simple lâcheté de ceux qui tiraient les ficelles politiques à l'intérieur de leurs bureaux capitonnés.

Fernand Yveton retrouvait la sensation d'un mélange de goûts, d'odeurs et de touchers, à cause de la promiscuité de tous ces corps de ses compagnons livrés à la nuit et qui n'arrivaient pas à trouver refuge dans leurs propres grottes suintantes de peinture rouge et de moisissure. La rumeur circulait vite et enflait beaucoup dans toute la prison, à l'annonce de l'exécution d'un militant qu'on savait inéluctable.

Nous aboutissions toujours, Omar et moi, à ce constat amer : tout pouvoir est répressif et injuste. Hier le pouvoir colonial. Aujourd'hui une caste algérienne de nababs prédateurs. Dans l'avion, Omar avait l'air apaisé, maintenant.

L'avion qui entamait sa descente.

CHAPITRE XIII

Fernand Yveton refusait d'appeler cela la peur parce que, confusément, il la rattachait à une sorte de sexualité, lorsque Béa ouvrait ses jambes et dont il avait pressenti – adolescent – l'existence à travers les odeurs des femmes riches à qui il vendait ses plus beaux canaris de l'autre côté de son quartier ou dans les quartiers réservés où il allait reluquer les putes en compagnie de ses petits copains, toutes origines confondues.

UNE BOMBE ÉCLATE AU CASINO DE LA CORNICHE FAISANT UNE SOIXANTAINE DE MORTS

Mémoire aussi d'un toucher impossible et qu'il sentait se reconstituer à l'aveuglette, à travers les corps contusionnés gisant dans l'espace fantomatique qui filtre à travers les murs vétustes de toutes les prisons du monde où la guillotine impunément posée là n'arrête pas de fonctionner. Il avait besoin de s'enfoncer dans les ténèbres de l'insomnie et de plonger dans les affres du doute, de la confusion, et de laisser sur leurs rebords sa clairvoyance, sa lucidité et sa conscience claire de tous les phénomènes qui organisaient leurs éléments autour de lui.

Les rares objets de sa cellule, son carton à habits, son petit stock de boîtes de conserve et d'une ou deux bananes, ses quelques revues autorisées, étaient subis comme une trahison grossière, parce qu'ils étaient les jalons de cet espoir pourri qu'il entretenait pour croire qu'il allait sauver sa tête, alors que tant d'autres – avant lui – s'y étaient terriblement employés et n'y étaient pas arrivés.

Ce n'était certainement pas le cas de cet homme qui était passé, un jour à l'aube devant sa cellule en se dirigeant silencieusement vers l'échafaud, mais il savait que quelques-uns de ses compagnons de combat avaient cédé à l'ultime peur, hurlé, bavé, uriné dans leur pantalon au moment où les sbires les amenaient vers l'étincelante machine adossée à un muret mousseux de campagne paisible. Ce qui avait exaspéré leur bourreau Monsieur d'Alger ! Il savait aussi que les deux premiers guillotiné, Ahmed Zabana et Mohamed Ferradj, aveugle et handicapé physique, avaient réagi d'une façon différente devant la guillotine. Zabana avait été digne et dédaigneux. Ferradj avait paniqué. Il n'en était que plus émouvant !

Le condamné à mort avait envie de hurler comme un loup. Il

avait mal à l'intérieur de son corps. Le matin, il eut l'impression qu'il traversait en rampant toute la cosmographie humaine pour aboutir dans la pénombre des lieux de son enfance déglutie par la vertu du sommeil et du matelas en kapok sur lequel il était étendu et sur lequel il lui arrivait de rêver qu'il était en train de farfouiller dans le corps de Béa comme à la recherche, non pas de la jouissance, de l'explosion libératrice, de la pénétration brutale, sauvage, infernale, mais plutôt à la recherche d'une sorte d'immortalité absolue, tellement il appréhendait la mort.

Tous les condamnés à mort en attente de leur grâce ou de leur exécution étaient logés par trois dans des cellules de trois mètres carrés, vétustes, sordides et équipées de latrines à la turque. Cette promiscuité et cette insalubrité rendaient les prisonniers – dans certains cas – très agressifs et très violents. A force de manger ensemble, de dormir ensemble et de déféquer ensemble, ils devenaient fous, perdaient la raison, la retrouvaient et la perdaient à nouveau.

Dans l'une de ces cellules de la mort cohabitaient trois condamnés à mort dont Taleb Abderrahmane, un jeune étudiant en chimie qui était chargé de fabriquer les bombes de la résistance jusqu'à ce qu'il soit arrêté et condamné à mort. Il n'avait que vingt et un ans et ses codétenus étaient plus âgés que lui.

Un jour, pour un motif futile, les trois hommes se disputèrent. Taleb Abderrahmane, le chimiste de l'Organisation, se trouva isolé face aux deux autres qui étaient déchaînés. Ils l'obligèrent à déféquer et à manger ses propres excréments. En fait, ses tortionnaires étaient jaloux parce que lui était un étudiant cultivé et eux des analphabètes.

Trois jours après cette action sadique et abominable, Taleb Abderrahmane a été guillotiné. Quelques mois plus tard, ses bourreaux furent graciés.

Omar me dit à ce sujet : « Aucun commentaire ! »

C'était la première et dernière fois que nous avons évoqué le calvaire de Taleb Abderrahmane.

Quelques années avant ce voyage en avion que j'effectuais avec Omar, nous passâmes un été dans la maison constantinoise. En tête à tête. Moi aussi j'avais des choses à dire sur mon métier de chirurgien dans un hôpital d'Alger, sur ma névrose familiale, sur le mariage incestueux dans lequel m'avait plongé mon féodal de

père. Certes, il avait toujours été nationaliste. Certes il avait passé douze ans dans les geôles coloniales. Certes, il était érudit. (Il utilisait son réseau de cars Constantine-Tunis, pour envoyer des livres français et recevoir des livres arabes en échange, gratuitement.) Mais c'était un salaud de la pire espèce. Il n'a pas collaboré avec l'ennemi comme l'a plus ou moins fait le père d'Omar, mais il a été un père cruel et pervers qui a détruit toutes ses épouses, toutes ses maîtresses et tous ses enfants. Dont moi.

Je dis à Omar, au cours d'une fin d'après-midi paisible que nous passions dans le jardin à siroter du whisky : « Pourquoi tant d'années après l'Indépendance, nous pataugeons encore dans le ratage et l'échec ? Pourquoi nous n'avons toujours pas de calendrier, ni d'emploi du temps, ni d'almanach... ? N'est-ce pas une façon de fuir le temps ? Cette fameuse fatalité qui nous fait une si bonne réputation ?... dont tu ne saurais que faire, puisque tu es toi-même une photocopie de ce putain de destin collectif... Tu rejettes les ancêtres encombrés dans leur lourd passé et en même temps, tu es fasciné par eux, au point que tu en es fier... Ils te collent à la peau... Une affaire d'espace et de temps que nous n'avons jamais su dominer, à cause du vertige de l'Histoire... Je voudrais comprendre ce mutisme et ce silence depuis quelques jours... Tu ne dis jamais plus rien... Tu ne fais que fixer les choses et l'horizon à perte de vue... Je t'ai souvent entendu murmurer et marmonner tout seul... Tu préfères m'écouter raconter ma vie, notre vie ! passer du coq à l'âne, multiplier les digressions, brouiller les messages et oublier l'essentiel, et comme toujours, je finis par tomber dans ton piège, puisque je me retrouve à chaque fois en train de la distiller cette histoire de ma vie, avec des mots insuffisants et maladroits... C'est pourquoi je triche... Je suis obligé d'en rajouter avec des effets de style, les condiments habituels de ce genre de situation, des trucs, quoi !

« Ainsi, mine de rien, tu me voles des bribes par-ci, des bribes par-là et tu récupères mon passé, ma famille et le menu fretin d'une vie minable... Tu me vides... Je me sens idiot. D'ailleurs, tu te goures si tu crois tout ce que je déverse comme balivernes ! Tiens par exemple, Zahir mon frère aîné n'est jamais mort en état d'ivresse sur le tapis de prière de ma mère... Non, c'est faux. Une légende... Des racontars... Il a été assassiné par la Main rouge. C'est-à-dire par la DST. Toi, au contraire, tu ne risques pas de mentir, puisque tu ne dis jamais rien... Facile ! A part ton père et ton frère... Dis-moi, Omar : Pourquoi sommes-nous restés tous les deux des vieux garçons ? » Il réagit vivement : « Ça te dérange ? Ça te manque, le mariage, la marmaille... Tu as oublié notre serment ?

Et puis tu es mal placé pour me poser une telle question. Toi, c'est par dégoût que tu es resté célibataire. Ton père avait quatre femmes, deux mille maîtresses et quelque cinquante enfants ! » Je ne dis rien. C'était imparable... Il ajouta : « De retour du maquis, tu t'es même inventé une sorte d'impuissance ou de stérilité, je ne sais plus ! pour refuser de te marier... As-tu oublié ? »

Nana la chatte se réveille, sitôt pompée la dernière goutte de soleil, et ne cesse plus de débouler dans tous les sens. L'agitation se propage ensuite de proche en proche et s'installe dans ces mêmes lieux désertés pendant de longues heures et pris d'assaut, maintenant, par toute une faune d'insectes, d'oiseaux et d'un hérisson à qui j'ai appris une sorte de morse et qui réagit à tout ce que je lui siffle. A force d'entendre de la musique, il en devient mélomane. J'en profite pour taquiner le félin en train de s'étirer comme s'il voulait se défaire d'un reste de mélancolie : « Tu n'es qu'une pauvre chatte couarde ! Viens ici te protéger du soleil ! » Omar est pris soudain d'un fou rire hystérique. Il dit : « Comment va Mozart ? » Je ne lui réponds pas. J'étais vexé par les vérités douloureuses qu'il venait de m'asséner.

Je ne réagis pas, sachant d'instinct que c'est une provocation. Dois-je lui parler de ma correspondance avec Dounia (ou Mounia) à l'époque du maquis ? Non ! Ce n'est pas le moment. Et la chatte qui n'a plus d'ombre ne se laisse pas faire. Elle finit par m'échapper et s'en va dans le jardin pour une longue chasse aux oiseaux qui commencent leur chahut quotidien, avec entre eux et la chatte toute la sérénité feuillue des arbres, à l'heure soyeuse et lisse, avec aussi toute la fluidité des hirondelles arrivant de partout et frôlant Nana, dans un exercice de haute voltige, avant de s'engouffrer dans les mûriers, ou de frôler les figuiers de Barbarie, fiers, altiers, dont la rigidité rappelle les sculptures de Zadkine et de Giacometti... De loin, nous nous moquons de la prétention du matou, figé dans sa posture guerrière, incapable d'attraper quoi que ce soit, comme si une fois l'instinct déformé, il ne restait de l'atavisme du chasseur que cette mécanique des apparences, dépouillée de toute capacité à agir, inutile, risible même. Après, la nuit arrive vite et déverse son encre noire comme une seiche affolée. Je perds de ma vivacité et reste pantelant, chagriné devant la fin de la journée qui avive mon désarroi.

Je me souviens alors de cette façon particulière qu'avait mon père de s'installer au beau milieu de la cour, à l'époque de mon enfance. Central, dominateur, exécration, et surtout, éminemment enfantin, très touchant, finalement, tout encombré qu'il était par ses quatre épouses, sa cinquantaine d'enfants, ses multiples affaires et

innombrables maîtresses éparpillées dans le monde entier. J'étais jaloux d'Omar dont le père était monogame, fidèle et amoureux, au point qu'il envoyait tous les jours à seize heures tapantes un bouquet de roses à sa femme Nadya. Dommage qu'il ait fini dans la peau d'un agent double, qu'il soit mort de chagrin parce qu'il ne savait même pas où avait été enterré le cadavre de son fils cadet, membre actif et zélé de l'OAS entre 1961 et 1962.

Rapports gênés avec Omar mais tellement essentiels. Souvenirs toujours tenaces de mon adolescence : la rumeur de la ville finit par mourir à l'entrée du jardin, au moment même où une légère brume d'été se répand dans l'air humidifié par la fumée des bâtonnets d'ambre que ma mère éparpille autour de la cour pour éloigner les insectes. L'air du jardin s'incruste jusqu'à l'intérieur des lampes électriques de la cuisine où elle s'agite, avec les bonnes en train de veiller à la cuisson du dîner dont la vapeur d'eau rend les fenêtres opaques.

Je rentrais alors dans ma chambre et m'enfonçais dans la lecture de la correspondance du général Bugeaud, comme pour mieux souffrir, aller au bout de l'horreur, ce qui m'apaisait, me donnait l'impression de ne plus avoir de limites. Veines raclées à cause de ce malaxage des mots qui transitent à fleur de conscience et en marge du sommeil comme une sorte de coma bourré de pétales de rose jaunes et transparents. Effets de la nostalgie qui a toujours couvé en moi ?

Adulte, j'étais écoeuré par les horreurs coloniales d'hier et par celles commises par le pouvoir de mon pays, aujourd'hui. Comme si ce pays était voué au malheur d'une façon définitive.

Même Victor Hugo s'y était mis : *« Ce qui manque à la France en Alger, c'est un peu de barbarie. Les Turcs allaient plus vite, plus sûrement et plus loin ; ils savaient mieux couper des têtes. »*

L'ORDRE RÈGNE SUR TOUT LE TERRITOIRE NATIONAL APRÈS LES ÉMEUTES DU MOIS D'OCTOBRE 1988.

Les oiseaux s'étaient maintenant rassemblés sur trois ou quatre arbres du jardin comme s'ils dédaignaient les autres, peut-être moins touffus, et d'où émergeait le mûrier ancestral.

C'est ainsi que le rectangle composé par la fenêtre à la couleur vert foncé se décomposait en deux parties : un rectangle rouge cerise (l'inflammation des paupières) et un rectangle vert olive (la touffeur du mûrier). Brusquement je me mettais à prêter l'oreille à leurs voix, très

furtives au début, et qui ne tardaient pas à s'élever progressivement bien que l'atmosphère n'eût jamais changé d'une manière remarquable : bien que j'eusse l'intuition, alors que le sommeil s'était mis à s'infiltrer lentement, qu'une transformation imperceptible avait eu lieu ; bien que – en définitive – l'air étant le même, il s'agit du pas sage qui se faisait entre la fin de la nuit et le lever du jour. Puis, ceci : les oiseaux commençaient à se répondre les uns les autres d'une façon hésitante, quelque peu espacée, avec une modulation presque inaudible, comme s'ils hésitaient, puis soudain ils se mettaient à devenir audacieux jusqu'à ce que leurs chants finement modulés remontent du fond de tous les arbres du jardin. Mais c'était surtout de l'immense mûrier que l'orchestration parvenait le plus nettement, alors que ses branches continuaient à griffer le verre de la fenêtre de ma chambre.

La mélodie remontait douce, molle, suivie aussitôt par un véritable concert qui grossissait et dans lequel dominait l'improvisation ; ainsi le concerto du début faisait peu à peu une symphonie parfois dissonante, parfois harmonieuse, parfois improvisée et parfois extrêmement rigoureuse ; puis ceci, aussi : tant l'organisation spatiale que musicale se voit transformée, bouleversée même, et cela à une vitesse extraordinaire. D'un côté l'horizon se rayait d'un trait rose et de l'autre le vacarme musical atteignait son apogée, devenait assourdissant. Comme si le vieux monde, effiloché et poussif dans sa lente progression difficile et complexe, s'élançait à nouveau d'une façon exubérante, et cela par l'intermédiaire de cette symphonie des oiseaux qui donnait l'impression qu'elle s'organisait avec de vieux instruments rouillés par la rosée. Le hérisson que j'avais apprivoisé se mettait alors à se rouler et à se dérouler sur lui-même comme ivre de musique.

Puis la lumière de l'aube envahissait la pièce tout entière. La clarté du petit matin s'incrustait, alors, dans chaque coin, chaque angle et chaque objet, même parmi les plus dérisoires.

L'avion s'apprête à atterrir.

CHAPITRE XIV

Mon père, au contraire de ma mère, était naturellement doué pour le combat, comme si son origine paysanne y avait planté un entêtement effrayant, un fanatisme à toute épreuve et une fringale incommensurable de la vie. Il s'intéressait à tout et sa curiosité n'avait pas de limite. Rien ne lui échappait, il était constamment sur le qui-vive. Lorsqu'il revint une année au village et qu'il y vit la voiture du plus gros colon de la région, il téléphona immédiatement aux Etats-Unis et commanda la voiture la plus luxueuse de couleur vert foncé. Le colon faillit en mourir de jalousie.

Il s'intéressait donc à tout. La science, le savoir et la politique le fascinaient par-dessus tout. Il put parler d'une façon remarquable plusieurs langues sans jamais avoir mis les pieds dans une école mais il avait toujours su exploiter son temps, chaque fois qu'il entrait en prison pour les mêmes raisons politiques. Il militait dans le mouvement national depuis son jeune âge. Il avait fait une dizaine d'années de prison. Il aimait les livres. Il envoyait en Tunisie ceux en langue française et recevait en échange ceux en langue arabe grâce à son service d'autocars reliant quotidiennement Constantine à Tunis. Aller et retour. Ainsi il constitua deux énormes bibliothèques dans les deux pays. Bibliothèques gratuites et publiques, alors que le nombre d'analphabètes frôlait les 100 % dans ces deux colonies françaises.

Il était, à nos yeux, entouré d'une aura d'éminent savant : ses poches étaient toujours bourrées de livres et de revues spécialisées. Il lui arrivait parfois de commenter certains livres d'histoire, de philosophie ou de théologie, devant le cercle de ses amis, mais il n'avait jamais fait la moindre allusion aux poèmes médiocres qu'il composait en hommage à Kamar, sa deuxième femme, à peine pubère, et dont il était fou amoureux (ce dont je doutais fort) pensant qu'il l'aimait non pour sa beauté qu'il était incapable d'apprécier mais plutôt pour son origine qui remontait à son fameux ancêtre corsaire. Il prenait ses amis à témoin de la décadence des Arabes, puis s'enflammait peu à peu, se mettait à les traiter de lâches. Il me faisait peur. Je n'oublierai jamais ses terribles colères contre nous et contre maman. Il se mettait alors à nous battre avec une violence et une brutalité de forcené. S'arrêtait quelques instants et plongeait sa tête dans un seau d'eau apporté par une des bonnes

toujours aux ordres et avec qui il couchait au su et au vu de tout le monde ; pour reprendre son souffle. De telles séances pouvaient durer des heures entières. Sans aucun motif.

Maintenant, cette maison m'appartenait. Je l'avais rachetée à mes frères et sœurs qui ne l'aimaient pas. Je la fis restaurer à l'identique par Omar. C'est mon grand-père qui l'avait fait construire quelques années avant de mourir dans l'incendie qui dévasta son magasin, pendant les fêtes du Mouloud. Omar prit cette restauration à cœur parce que la vieille maison était très belle et qu'il savait que j'adorais mon grand-père.

De temps en temps, Myriam mon anesthésiste m'accompagnait dans ce lieu hanté par tant de souvenirs et de souffrances. Nana, ma chatte, dès qu'elle voyait Myriam arriver en ma compagnie, s'enfuyait et passait la nuit dehors. Pudeur ? Jalousie ?

Un soir d'été, alors que je dînais avec elle, Myriam me prit soudain la main et m'entraîna vers le jardin sous le mûrier gigantesque. Elle me projeta par terre et sauta sur moi. L'odeur de la nuit se répandit mêlée aux effluves suris des mûres pourrissant aux branches. Elle était maîtresse de la situation et se débarrassa de sa robe transparente d'un geste furtif et rapide à la fois. Elle s'étendit toute nue, à même l'herbe, sous le mûrier dont l'odeur s'était infiltrée dans ma tête en empruntant les pores de ma peau devenue moite comme si la sève épaisse et liquoreuse de l'arbre s'y était déversée ; alors que plus bas, comme s'ils descendaient de l'arbre lui-même, les nuages tournoyaient au-dessus de nos têtes telle une nuée de frelons ; tandis que plus bas encore, dans l'air, d'autres nuées plus proches et frisant nos corps, s'agglutinaient en strates que je pouvais presque toucher, palper du bout de mes doigts. Je vis les oiseaux bouger comme si leurs ailes étaient à l'envers. Ils étaient comme désaxés et coléreux parce qu'ils étaient peut-être effrayés par notre présence inaccoutumée sous le mûrier, à cette heure de la nuit. Myriam était étendue, les cuisses écartées, comme écartelée.

Je répondis à sa demande avec une brutalité inhabituelle. Elle mit ses jambes autour de ma taille et serra mon cou avec une violence mêlée d'orgueil... Nous planions dans l'axe de ce vaisseau verdoyant qu'est le mûrier, ne cessant toujours pas de s'élancer vers le ciel ; alors que la nuit tombait sur nous de plus en plus fort, de plus en plus encreuse, jusqu'à ce que cessent les bruissements des feuilles et s'épuisent les criailleries des oiseaux en train de sombrer agressivement dans le sommeil. Une odeur étrange se mit à éliminer peu à peu l'odeur de la nuit mêlée à celle du mûrier ; puis elle remplit les lieux où nous faisions l'amour ; impression qu'elle

colmatait tous les trous d'air et toutes les fentes : une odeur de fruits (CHEZ NOUS LA NATURE EST RESTÉE NATURELLE EN ALGÉRIE LES ORANGES ONT LE GOÛT DE L'ORANGE UNE GARANTIE : LA QUALITÉ PULPA !) avariés, de fromage (LA FRANCE PRODUIT PLUS DE 500 SORTES DE FROMAGES, AIGUISEZ VOS INSTINCTS DE GAULOIS, MANGEZ DU FROMAGE !) trop faits et de lait tourné. Je reniflais. Elle aussi. J'eus l'impression sous le mûrier que j'étais en train de changer. Quelque chose de Myriam, obscur et vague, s'infiltrait sous mes ongles. Les relents de cette odeur venaient de loin, comme d'un pays tropical souvent visité par mon père, où la chaleur est humide, poisseuse.

MADAGASCAR

12-7-1953

Comme remontant de sa vulve, embrasant mon système génétique et jusqu'à la plante de mes pieds, j'entendais ma voix cesser de s'articuler dans l'air. Elle me donnait l'impression de me quitter, c'est-à-dire que j'avais la sensation que j'étais capable d'écouter le silence qui sortait de ma gorge, et cela à l'instant opportun, le temps d'un éclair, juste avant que les mots ne s'arrêtent.

Je levai la tête et sentis qu'elle m'observait, alors que j'étais toujours enfoncé dans les profondeurs de ses entrailles. « Qu'as-tu ? Que t'arrive-t-il ? » Je me retirai. Ramassai à pleines mains les mûres écrasées et pourries qui parsemaient le pourtour du gigantesque mûrier. Me mis à lui en bourrer le vagin. Et elle, stupéfaite, courut vers la maison noyée dans l'obscurité. Nous montâmes à la chambre. Elle prit tout de suite une cigarette pour cacher sa gêne et son désarroi ; et comme à son habitude, elle chercha longtemps quelque chose pour l'allumer, et tomba sur un briquet de couleur orange, avec gravée dessus la marque d'un produit pétrolier (NAPHTALIA) ; déposé – le briquet – auprès de la vieille lampe, au milieu des petits ronds vineux imprimés sur le bois du bureau très ancien, lui aussi ; puis elle appuya sur l'allumeur et rapprocha la flamme du bout de la cigarette...

Sa voix avait l'air de sortir des épaisses volutes de fumée qui avaient envahi la pièce ; peut-être parce qu'elle était plus enrouée que d'habitude, elle cessait de prononcer les lettres, chaque fois qu'elle tirait sur sa cigarette et qu'elle aspirait, goulûment, une bouffée de tabac blond que je trouvais fade et écoeurant.

La pluie se mit à tomber, grisâtre, battant de plein fouet le feuillage du mûrier qui donnait l'impression d'être plus aquatique que tout à l'heure lorsque le temps était sec, comme s'il essayait de

fourrer ses branches de devant à l'intérieur de la pièce, un peu comme s'il voulait se réfugier. Mais très vite Myriam s'empressa d'aller fermer la fenêtre avec un geste d'agacement comme si elle ne pouvait dominer plus longtemps son ressentiment contre l'arbre dont je lui avais si souvent parlé, avant qu'elle ne le vît de ses propres yeux ; alors qu'en vérité elle était furieuse contre moi, m'en voulant d'avoir interrompu son plaisir charnel, au moment où nous étions sous l'arbre et de l'avoir bourrée de mûres moisies jusqu'au tréfonds de ses entrailles.

La pluie d'été percutait maintenant les feuilles d'une façon métallique et violente, presque stridente, un peu à la manière des pas claudicants de l'oncle Jaloul dont la jambe de bois percutait les pavés de la ruelle où se trouvait son magasin. Il était l'associé de mon père et se pendit un jour, parce que mon père l'avait acculé à la faillite par pure méchanceté gratuite. Je découvris, enfant, le corps attaché à une corde, avec sa jambe de bois qui continuait à osciller sans jamais s'arrêter. Ce fut un autre cauchemar dont le souvenir est toujours là. Ou bien le bruit des pas traînants de tante Fatma sur les dalles du rez-de-chaussée ; comme si la même pluie qui s'était infiltrée il y avait une quinzaine d'années dans le squelette osseux de ma belle-mère juive, restée longtemps alitée dans la grande maison, avec son corps effiloché, devenu filandreux, dans lequel le cancer s'était incrusté ; au point qu'il ne restait plus de la pauvre femme que ses deux yeux immenses, sa bouche édentée, sa peau fendillée, sa petite tête chauve et grosse comme celle d'un gigantesque insecte.

C'est-à-dire ce pauvre tas de choses qui avait été, un jour, une très belle femme, prodigieusement douée pour la haute couture traditionnelle et pour les passions amoureuses, au point qu'elle avait osé braver sa propre communauté intraitable sur le chapitre du mariage mixte. Elle était tombée amoureuse de mon richard de père avec lequel elle se maria en grande pompe mais sans aucun acte officiel de mariage ou de conversion à l'islam. Ce qu'elle n'a jamais su. Alors que dans la famille on avait continué à l'appeler la juive, d'une façon péjorative. C'est-à-dire Henriette Gozlan, trompée, bafouée, flouée et rejetée au bout de quelques années. Puis à nouveau flouée par la mort qui n'avait pas voulu d'elle, car elle traîna son cancer pendant de longues et pénibles années.

C'était ma belle-mère préférée, parmi les deux autres, et je l'avais soignée personnellement, potassant pour ce faire un tas de livres de cancérologie. En vain ! Cette pluie donc qui finit par laver ma belle-mère juive de la souillure infâme du père, et la vider de cette détresse atroce depuis le premier jour où il l'avait vue dans l'atelier

de couture en train de faire un essayage à ma mère, la dégageant de ce borbier nauséabond ; comme pour en finir une fois pour toutes avec ces eaux familiales, sales et stagnantes, c'est-à-dire ces eaux croupissantes de la vie.

L'avion, opérant un virage à quatre-vingt-dix degrés, semblait se coucher sur son côté droit.

CHAPITRE XV

Il y avait entre Omar et moi une attirance que je n'arrivais pas toujours à expliquer d'une façon rigoureuse. Plus une ressemblance saisissante. En réalité nous nous sommes vraiment fréquentés mais avec cette impression que c'était par hasard. Nous nous sommes toujours côtoyés : pendant les vacances lorsque nous étions enfants, puis adolescents, à la fac où nous étudions chacun une discipline différente. Puis toujours par hasard, l'âge adulte venu, on se croisait assez bizarrement dans les aéroports du pays.

En réalité, je n'éprouvais pas de véritable compassion pour cette culpabilité désastreuse qui le rongait ni pour cette honte qu'il continuait à ressentir vis-à-vis de son père et de son frère cadet qu'il dénonçait violemment certains jours et qu'il défendait agressivement d'autres jours. Je n'éprouvais donc pas beaucoup de peine pour la situation dans laquelle il se débattait, parce que c'était devenu un jeu chez lui. Une sorte de masochisme qui donnait du sens à sa vie.

Omar m'attirait pour autre chose que je ne voulais pas admettre et qui me gênait au point que je l'occultai pendant de longues années. Son père avait subi les aléas de la guerre. Il avait été victime des contradictions de l'Histoire. Victime, aussi, de son ambiguïté. De son double jeu. Omar n'avait qu'à assumer !

Mais son frère cadet était responsable de ses actes. Par veulerie, il était devenu un militant actif de l'OAS. Il avait commis des attentats contre ses compatriotes. Ciblé les hommes de l'Organisation. Fait beaucoup de mal et de dégâts.

Son père était commissaire divisionnaire de Batna, la capitale des Aurès, lorsque la guerre se déclencha. Il prit tout de suite contact avec le responsable de l'Organisation par l'intermédiaire de son père l'oncle Mostafa, un nationaliste de la première heure. L'oncle Kamel demanda ce qu'il devait faire au chef de l'Organisation sur le plan local. Devait-il démissionner ou rester en place ? La réponse vint très vite et très claire : « Reste à ton poste, tu y seras plus utile qu'au maquis ou ailleurs ! Mais attention, dorénavant c'est nous qui dirigeons le commissariat central de la ville. Tu es sous nos ordres. Pas d'entourloupettes ! »

L'oncle Kamel rencontra, quelques jours plus tard, le responsable

et l'accord fut conclu. Mais sans procès-verbal. Sans signature d'un accord. Juste comme ça. Oralement. Le commissaire divisionnaire respecta son engagement. Mais quelque part, il devait jouer les agents doubles pour ne pas éveiller les soupçons des autorités françaises. En rajouta-t-il quelque peu ? Se francisa-t-il un peu plus pour donner le change ? Fréquenta-t-il plus qu'il ne fallait les milieux des colons, leurs bals, leurs fêtes et même leurs messes ? Certainement ! Mais dans un but tactique. Rien que pour tenir correctement son rôle.

A l'Indépendance, il fut déchu de ses fonctions et on le renvoya chez lui. Il en éprouva une terrible déception. S'enferma d'abord. Se laissa aller. Finit par perdre la tête. Il se mit à errer dans les rues de la ville, sale, hirsute, en marmonnant des phrases incohérentes. Ce calvaire dura trois ans jusqu'à sa mort en 1965.

Dès les premiers jours de l'Indépendance, Salim fut enlevé et certainement égorgé et enterré dans une forêt des environs de la ville. Ce qui ajouta au malheur de l'oncle Kamel qui s'enfonça progressivement dans une sorte de folie douce et tranquille.

Le grand-père, l'oncle Mostafa, vécut d'une façon stoïque la disparition de son petit-fils Salim et le décès de son fils Kamel. Il resta courageux face à l'adversité, lui le vieux nationaliste farouche et orgueilleux. Il ne dit pas un mot au sujet du désastre familial, de l'injustice subie par son fils aîné Kamel et de la façon brutale dont son petit-fils avait été égorgé, bien qu'il eût été révolté par ses activités et qu'il ne lui eût plus parlé à partir du moment où il était devenu l'un des activistes les plus importants de l'OAS de Batna.

Il resta fier et debout. A la manière de ses figuiers de Barbarie. Peut-être même se mit-il à leur ressembler. Impavide. Jusqu'à sa mort, il n'évoqua jamais ce désastre familial, cette honte impardonnable d'être considéré comme le père et le grand-père de deux traîtres, de deux collabos ; lui qui avait passé sa vie et offert sa fortune pour l'indépendance du pays !

Il m'arrivait de dire la vérité à Omar en faisant le parallèle entre lui qui avait pris le maquis, son grand-père qui avait passé une dizaine d'années dans les geôles coloniales, son père, le commissaire divisionnaire qui n'eut pas le courage de passer du côté de la résistance, et son frère cadet, qui tourna carrément le dos à l'Organisation et commit plusieurs attentats contre elle pour plaire aux nanas des colons et aux colons eux-mêmes. Pensant que le pays ne serait jamais indépendant, tellement il était aveuglé, fasciné même par ses maîtres français. Mais Omar persistait à nier l'évidence. Me disant, comme ça, à brûle-pourpoint : « Mon père ! Il

aurait voulu démissionner de son poste lui ! Mais c'est l'Organisation qui lui donna l'ordre de rester ! A la fin, il fut jeté comme un traître et condamné à la folie. Quant à Salim, il n'y a aucune preuve qu'il fut un militant ou même un sympathisant de l'OAS. Aucune ! Tu en as toi ? Donne-moi une seule preuve ! Une seule... » Il était en colère. Ses yeux étaient pleins de larmes. Il me faisait pitié. Je me taisais. Puis je m'en allais sachant qu'il n'y avait rien à faire. Qu'Omar resterait toujours persuadé de l'innocence de son père et de son frère cadet. Mais qu'il continuerait à être rongé par le doute !

En fait le colonialisme est une maladie chronique. Elle ne cesse jamais et on n'en guérit jamais. Presque cinquante ans après l'Indépendance, cette saloperie continue à faire souffrir beaucoup de monde. C'est la lèpre. Elle est indélébile. Il faudrait tant et tant de générations pour que la conscience nationale s'apaise. Pour le moment elle est toujours malheureuse, susceptible et aux aguets. Après tant de tortures érigées en système, de tueries, de massacres, de décapitations, d'exécutions sommaires, de corvées de bois dont on ne revenait pas, de napalm déversé sur tout le pays, d'essais nucléaires dans le Sahara. La déchirure !

Et c'est peut-être tout cela qui me fait aimer Omar et comprendre cette attitude irrationnelle de vouloir innocenter son père et son frère cadet. Il était devenu paranoïaque et j'aimais sa paranoïa qui avait fait de lui un célibataire endurci et intransigeant. Et moi l'avais-je imité en refusant de me marier ? En choisissant de vivre seul en compagnie de Nana et de Mozart. De travailler douze heures par jour. De passer toutes mes nuits seul ou en compagnie d'Omar, ou de quelque maîtresse aussi névrosée que moi à me soûler et à ressasser tout ce ratage. Mais en dehors de ce désastre familial et colonial et de ses conséquences encore aujourd'hui, il y a quelque chose de plus qui me lie charnellement et émotionnellement à lui. Notre enfance dans les fermes de son grand-père ? Notre adolescence dans ses cabanons où nous avons vécu, dans des sites marins et uniques, nos premières expériences amoureuses et nos premières expériences sexuelles ? Les magnifiques costumes et les superbes chaussures qu'il s'entêtait à me prêter souvent ?

Les cabanons de son grand-père, construits sur pilotis avec des terrasses fabuleuses s'ouvrant sur le large, étaient situés sur des emplacements imprenables et dans des sites d'une beauté à couper le souffle. Toutes les plus belles plages de l'Est du pays nous appartenaient : Tighzirt, les Aiguades, Ziana, le cap Bon, le Pic des singes, Djijelli, La Calle, Collo...

De tous ces souvenirs de la jubilation, de la passion de l'été chaud, des baignades interminables et des amours passionnées, une aventure vécue avec Omar continuait à flotter dans ma mémoire.

Nous avions seize ans lorsque nous fîmes la connaissance de deux sœurs jumelles du même âge que nous. L'une d'entre elles était tombée amoureuse d'Omar. Mais comme les deux jumelles étaient inséparables, elles venaient toutes les deux pour leur rendez-vous avec Omar. Cette situation gênante devint intenable lorsque l'autre jumelle déclara qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'aimer le même garçon que sa sœur. Omar en fut offusqué et se confia à moi : « Elles sont folles ! » Je dis : « Non, elles sont jumelles ! »

Au fil des jours, je rentrai à mon tour dans le cercle et Omar exigea que l'une d'elles tombât amoureuse de moi. Elles n'opposèrent aucune résistance, à condition que nous fassions l'amour tous les quatre ensemble. Et c'est ce qui se passa. Pendant plusieurs étés, nous étions Omar et moi amoureux des deux jumelles, avec lesquelles nous faisions l'amour sans discernement. Sans savoir qui était qui. Mounia et Dounia étaient interchangeables et insatiables. Elles nous avaient entraînés dans un jeu qui nous passionnait et qui nous effrayait en même temps. Nous étions devenus des jouets entre leurs mains expertes, malgré leur jeune âge ; mais le pire c'était que nous ne savions jamais qui était Dounia et qui était Mounia. Les deux sœurs étaient interchangeables donc ! et s'amusaient beaucoup de notre perplexité.

Nous étions sous influence : fougueux. Nous avions des scrupules et des remords. Nous pratiquions une sorte d'inceste à quatre et étions gênés dès que nous étions en tête à tête Omar et moi. Nous voulions, parfois et très mollement, changer les règles du jeu mais les deux jumelles réagissaient violemment. Nous traitaient de lâches, de machos et d'archaïques. Nous battions alors en retraite, et reprenions nos ébats de plus belle...

Cette aventure incroyable dura jusqu'au départ d'Omar pour ses études d'architecture à Paris. Moi, j'étais encore au lycée. La rupture avec les jumelles fut consommée. Elles s'étaient volatilisées ! C'était Omar qui les fascinait. Je n'étais qu'un second couteau, un second rôle.

Un mois plus tard, le 1^{er} novembre 1954, la guerre éclata.

Cette aventure avec les deux jumelles avait soudé une terrible complicité entre Omar et moi. C'était là, la vraie raison de mon affection pour lui.

Depuis le mois de septembre 1957, date de son départ au maquis,

nous n'avions jamais plus parlé des deux jumelles, mais elles nous hantaient. Avec leur anticonformisme sidérant pour l'époque, leur beauté équivoque, leur dédoublement permanent, leur sexualité débridée et jamais assouvie, leur excentricité proverbiale et leurs fous rires extravagants qui se déclenchaient simultanément, sans que nous en percevions les signes avant-coureurs ; elles avaient fait de nous de vrais esclaves sexuels.

Pendant ce vol Alger-Constantine, j'avouai à Omar que j'avais eu une longue correspondance avec l'une des jumelles, pendant mon séjour au maquis, alors qu'il se soignait à Moscou. Il éclata de rire, devant cette confession inattendue et devant mon air gêné et pitoyable.

Omar me dit : « Ah ces deux-là ! Mais tu en fais une tête... Toutes les deux étaient vraiment amoureuses de nous deux, à la fois et en vrac. Alors ? Mais qu'est-ce qu'elles baisaient bien ! »

Cet air, cette façon de répondre m'intriguèrent. C'était trop désinvolte. Ce n'était pas Omar, cette façon-là.

En fait, c'était nous qui étions follement amoureux. Et c'est pour cela que nous ne nous sommes jamais mariés. Je venais de trouver la clé de l'énigme de ce célibat commun et douteux.

Pour nous, à seize ans, les jumelles étaient uniques dans cet environnement machiste. Elles étaient notre modèle de la transgression. Extravagantes. Sensuelles. Provocatrices. Lesbiennes. Incestueuses. C'était ça qui nous avait éblouis.

Les jumelles étaient donc uniques et, du coup, irremplaçables.

C'était donc ça ! Je mis du temps à bien réaliser, dans cet avion, l'importance de cet épisode de notre vie. Nous avons occulté cet amour et cette admiration des jumelles parce que notre pudeur d'adultes nous avait imposé la morale de plomb que nous haïssions par-dessus tout.

J'étais soulagé. Omar avait l'air serein. Je ne l'avais jamais vu dans cet état de tranquillité depuis très longtemps. Depuis l'adolescence. J'étais décidé à tout mettre à plat, dès notre arrivée à Constantine.

Omar s'était-il débarrassé de ses démons au cours de ce vol durant lequel nous avons ressassé ce sentiment de culpabilité et de honte dont il souffrait, mais aussi toute l'histoire de ce pays tant et tant de fois envahi, colonisé, désintégré et trahi par les autres et par les siens ?

Je n'en étais pas très sûr.

L'avion accomplit un atterrissage parfait, tout en douceur.

Quelques passagers applaudirent ce petit exploit.

L'hôtesse nous souhaita, d'une voix suave, la bienvenue à Constantine.